ANNÉE N° 297 1er JUIN 1938

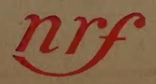
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



9 fr.

LES

NOUVEAUX CAHIERS

ont publié notamment dans leurs derniers numéros :

E.-A. BALDWIN ...	**Les sociétés anonymes aux Etats-Unis.**
HENRI BOUCHÉ ...	**Le problème français de la défense nationale**
EDITH BRICON	**Enquête sur les minorités en Europe centrale.**
H. DAVENSON	**Retour d'Italie.**
A. DETŒUF	**Blasphèmes.**
LUCIEN LAURAT ...	**Si Karl Marx récrivait le « Capital ».**
MARCEL MORÉ	**Sur le Syndicalisme.**
JEAN PAULHAN ...	**Trois lettres sur le pouvoir des mots.**
J. POINTIS........	**L'esclavage russe.**
D. DE ROUGEMONT.	**Retour d'Allemagne.**
P. VALENTIN	**Mission et démission du Rassemblement populaire.**

et diverses études et mises au point,
cherchant à dégager des confusions et des routines partisanes

une information impartiale, un jugement libre

EXCEPTIONNELLEMENT jusqu'au 30 juin :
tout lecteur de la N. R. F. qui souscrira le bulletin d'abonnement ci-dessous des *NOUVEAUX CAHIERS* bénéficiera du prix de faveur de **30 fr.** (Étranger, 40 fr.)

BULLETIN D'ABONNEMENT DE FAVEUR :

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (20 numéros) aux *NOUVEAUX CAHIERS.*

1. Ci-joint mandat-chèque de ....
2. Je vous envoie par chèque postal (Paris 169.33).
3. Veuillez faire recrouvrer à mon domicile la somme de..........

France et Colonies	Étranger
30 fr.	40 fr.

Nom..........
Adresse..........

à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 5, rue Sébastien-Bottin - Paris 7e

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

TEMPLES GRECS
MAISONS DES DIEUX

I. — AGRIGENTE

I

Voici venir le jour. Je veux le voir naître sur le front des temples. Innocent, divin, or rose, or pur ! Je n'ai tant vieilli que pour cette récompense. Fleur du ciel, éclose sur toute la tristesse de la terre ! Car est-il rien de plus morne, de plus désolé, de plus désert que le bord de la mer, au sud de la Sicile ? Elle tourne le dos au nord ; elle regarde l'Afrique avec terreur et elle n'espère plus l'arrivée des Grecs, les Hellènes porteurs de la beauté, conquérants salutaires.

Hier, un jaune vent du sud a soufflé sur la côte et poussé sur Agrigente une chappe de nuées noires. La chaleur écœurante sentait la sueur du soufre. Très sombre fut la nuit, après l'agonie du jour. L'air avait une odeur de pourriture sèche. Une haleine pesante a fait de ce printemps nocturne une nuit d'été aux déserts de l'Afrique. Toutes fenêtres ouvertes, l'air n'apportait que de la poussière ; on la tâtait partout ; on la trouvait

sur soi, comme le sel sur les lèvres, en Provence, par un temps de mistral, au bord de la mer. Le four étouffant des ténèbres ne laissait paraître ni les étoiles ni la lune, qui aurait dû être là. Puis, entre la nuit mourante et l'aube qui veut naître, une vague aérienne a passé violente et gonflée d'un long cri. L'espace gémissait, comme les mâts sur la houle, dans la tourmente. Ce n'était pas le jour, ce n'était plus la nuit ; mais le salut ravissant de l'aurore. Mon aveugle insomnie avait la fièvre et, d'un trait, comme une eau glacée coule de la fontaine, la rémission s'est faite ; et sans avoir dormi, je me suis réveillé de la torpeur brûlante.

Alors m'est apparue, sur la paume tendre de la terre, la ligne sublime des Temples. Ils étaient d'or rose ; puissants et légers, immatériels, ils avaient des ailes. A peine si l'on distinguait les colonnades ; mais les colonnes, laissant passer le ciel du vermeil et du sang le plus tendre, palpitaient doucement, comme les ailes des ibis et la gorge des colombes, qui vont prendre leur vol. Jamais colonnes blondes ne furent plus vivantes que celles d'Agrigente dans la rosée du matin. J'ai compris, pour la première fois, que les colonnes, prêtresses jeunes filles ou jeunes femmes reines, règnent sur la nature et l'ont asservie à leurs fins. Elles sont les fleurs de l'Olympe, ici tombées, impassibles : elles parlent des dieux, elles ont le parfum des immortelles, les déesses qu'on cherche et ne voit pas. Elles sont les fleurs de la lumière, enfin. Elles disent ce qui fut la rédemption de cette Sicile damnée, de ce triangle infernal, où les plus beaux sangs de l'antique et de l'Occident sont venus se brûler au brasier de l'enfer, qui est le feu de la terre. Elle appelle le calme et les Temples répondent dans la tempête.

II

LA COLONNE

Colonne, arbre de la forêt divine, soutien du monument, créature parfaite qui n'est plus qu'une force, un seul élan à porter le front du temple ; et l'énergie devient tout l'édifice. Le fronton lui-même porte la table du ciel. Les dieux passent d'un séjour à l'autre, invisibles et tout présents à la lumière. Vent, tempête, silence, calme ineffable, foudre ou sourire de l'eau, on ne peut même pas saisir leurs vêtements. La puissante mélodie des colonnes les guide et les escorte. Elle les retient : ces câbles sublimes sont presque toujours six de face, dans l'air d'Agrigente, et plus du double sur les côtés. Or, il suffit d'une, deux ou trois colonnes de plus pour changer le ton de la gamme, la vie et la personne du temple : Zeus n'est pas Héra, Athèna n'est pas Hercule. Mais la clarté, l'œil du Soleil est toujours le même, pour caresser, pour féconder la terre et la joie, ou pour foudroyer. Les dieux invisibles font vendange de l'homme.

La lumière seule habite le temple. Quel que soit le nom qu'elle ait pris, elle est seule dans la maison. Si elle dort entre les murs, ou si elle médite, nul ne le sait. Le sanctuaire est pieux, le sanctuaire est muet. Elle triomphe au fronton, et elle joue entre les colonnes. Surtout, elle chante. Le nombre des colonnes bat la mesure du chant. Ici, l'harmonie est le logarithme de la proportion. Elle n'a rien de mobile, rien qui cherche les contraires ; elle ignore la dissonance Elle a fixé la vie une fois pour toutes ; elle est l'expression d'une forme éternelle. C'est la grandeur plane qui se développe sans courbes, la certitude absolue de l'espace, où l'onde n'a rien à voir, ni le flux ni le temps. La colonne dorique est le plus statique de tous les signes. Toute son énergie

est intérieure, dans la modulation de son élan qu'elle dérobe. Le temple des dieux est le triomphe de la ligne : l'horizon est posé sur six, sept, dix, cent repères de la verticale. Ce style est éternel. Nulle part comme sur les plans d'Agrigente : « N'oublie pas que style veut dire colonne, dans la langue des dieux », dit Empédocle.

Au-dessus du stylobate et des quatre degrés, entre les colonnes des temples d'Agrigente, on plane. On est maître de l'espace. Pas un temple, d'où l'on ne découvre, entre les colonnes, et possède tout le pays, la ville inutile, les amandiers, le sol gris et fauve où les brebis broutent la solitude brûlante, et la mer qui ouvre et ne ferme pas l'étendue. Cette possession absolue est celle de la lumière : ainsi les dieux nous confèrent leur propre privilège et nous récompensent, venus de si loin à leur recherche, de notre séjour dans ces lieux sacrés.

L'accord entre le chef-d'œuvre et la contrée, entre les temples, la terre, les traits du paysage et toutes les heures du ciel, cet accord est d'une perfection incomparable. On l'écoute autant que l'on contemple. Il enlève celui qui l'entend à tout le reste, le berce au-dessus de l'éphémère et l'élève à la conscience même de la sérénité.

La puissance de l'entablement détermine le profil de la colonne. Elle résiste à la pesanteur avec une énergie palpitante. De là, cette impression de vierge qui se défend. Sa résistance est intime comme la pudeur. Je prends part à cette vie de la pierre. Car elle vit, puisqu'elle a reçu la forme et trouvé la beauté.

O jeune vigueur de la colonne, pureté virginale qui se roidit, et pourtant respire et s'abandonne avec un doux gémissement, pour ne pas être forcée. Le soupir de la colonne gonfle son col de tourterelle ; mais elle ne succombe pas, à chaque appel, comme la colombe.

Certes, celui qui sent la colonne dorique, celui qui l'aime ne pourra jamais lui en préférer une autre. Elle

est la déesse, la toute-puissante jeune fille de la terre, la Parthène elle-même. Athènes l'a su, qui l'a voulue pour le Parthénon. Et les temples de la Sicile ont précédé ceux de l'Acropole.

Le sens de la forme pure n'a pas été plus haut, chez les Grecs, que dans la colonne dorique et son chapiteau, deux tresses d'ardents cheveux roulées sur l'oreille.

La cannelure est le premier temps de la vie et de la respiration dans la colonne : elle aspire l'air divin ; et quand elle a pris sa coupe pleine, à la base, son col se gonfle, et la colonne ensuite se fait plus mince à mesure qu'elle s'élève. Le mot colonne n'évoque-t-il pas le col de la face vivante ?

Au Temple de la Concorde, le plus intact de tous, un homme se tient tout entier dans le lit de la cannelure taillée à vive arête : il n'est rien de plus qu'un fil de la longue tige, un élément de l'énergie, un frisson de la force.

Que nous importent les noms, tous douteux, de ces temples ? Jupiter ou Hercule, Junon Lacinienne ou Castor et Pollux, tous ensemble ils ne font qu'un. Agrigente est un Olympe sur la terre où le fondeur Vulcain travaille pour les dieux, dans la forge de l'Etna.

Douceur de l'amandier en fleurs, au flanc de la Concorde ; et l'oiseau vermeil posé sur la branche tend son petit bec à la brise déjà chaude de l'aube. Le ciel est un lilas. La songerie de l'olivier se connaît à son sourire, de tous les êtres en feuilles le plus pudique, le plus patient et le plus discret. Il est aimé de la chouette, aux portes d'Agrigente comme aux pieds d'Athènes. Et là aussi il distille son olive dans les cailloux.

O colonnes, Pindare vous a vues ; il vous a touchées ; et vous l'avez entendu, ce grand prêtre entre les poètes. Dans son ciboire, il tient la gloire et le salut : il dispense le nectar et l'encens. Il a nommé Agrigente « la plus belle des villes » : elle l'est aussi pour moi, parce qu'elle n'est plus.

Tout est fini. Les Puniques, les Romains, les Sarrazins, les Barbares, tous les peuples de la mer antique ont conquis tour à tour Agrigente et la Sicile ; ils ont passé par là. Vous seules êtes encore vivantes, pour rendre à l'homme abusé la présence des dieux, colonnes roses et dorées, rouges et fauves, toutes chaudes de soleil, frémissantes dans la lumière, et qui vous dressez sur les dalles violettes, formes de chair où fleurit le sang de la terre.

III

EMPÉDOCLE

Que n'a point fait Empédocle pour les gens d'Agrigente ? Il faut voir venir entre les temples ce magnanime héros de la pensée. Le voici, cinq cents ans avant Jésus-Christ, confident de la nature et des dieux. Il veut porter les hommes à la sagesse, les incliner à la science et au bonheur de la paix, qui ne peut se trouver que dans la vertu. Poète, il l'est avant tout, étant philosophe à la grande manière grecque : créateur d'un monde harmonieux. Il élève la physique et la géométrie à la beauté du chant, comme la morale et la loi à la bonne gouverne : car il ne sépare pas la vérité du poème. Le tout fait un grand prêtre qui est le prince de la Cité. L'œuvre de l'intelligence est un chef-d'œuvre de l'art.

Il a tout tenté pour convaincre son peuple, le tirer de l'anarchie et du chaos, ou de la servitude et de la bassesse. Longtemps, il a pu l'enchanter par les accents du génie. Ses yeux ont regardé bien au delà des lieux et du moment. Ses mains ont répandu les prodiges de sa pensée. La poésie est une éternelle jeunesse qui ranime le goût de vivre jusque dans le désespoir. Les riches et les pauvres ont cessé de se haïr et de se battre dans Agrigente. L'envie a perdu de son venin dans la plèbe ;

et la cruauté égoïste s'est adoucie dans le cœur des aristocrates. Ainsi, on a bâti les temples. Et les dieux appelés sont venus. Ile se sont plu à passer plus d'un jour dans ces belles demeures. Heureuse la Cité, où daignent loger les dieux !

Empédocle a prodigué les bienfaits. Il a fait des miracles. Pour défendre Agrigente de la fièvre et de la peste, il a détourné les vents, il a drainé les rus, il a séparé les montagnes en deux. Comme un sculpteur, il a saisi la terre et il a repétri la contrée, pour la rendre plus saine et plus belle, et les hommes plus heureux. Après quoi, ils se sont tous mis à le haïr, à le calomnier, et à chercher sa perte.

***

Méditant, il s'avance. Le brûlant crépuscule des longs jours jette sur ses épaules le manteau du soleil. Tandis que le dieu rouge descend sur le sourire et le frisson de la mer, Empédocle descend les degrés des temples. Il va de l'un à l'autre, grave, puissant et pur comme les colonnes.

La grandeur dorique convient seule aux dieux, quand ils font halte sur la terre. D'un pied amical et pieux, Empédocle presse les dalles chaudes encore de Jupiter. Il s'attarde sur les marches de la Concorde, vastes comme l'horizon de la mer, calmes comme la plage d'argent rose à l'aurore.

Il est seul. Quelques disciples le suivent de loin, qui n'osent pas le troubler dans sa promenade et sa méditation. A mesure que l'ombre enveloppe la ville et les temples, ils se retirent un à un, découragés par le silence. Un maître trop haut sur le plan de l'esprit n'a plus de confidents, même s'il lui reste des fidèles. La brute nous dégoûte de l'homme. C'est le bonheur des dieux qu'ils vivent si loin des hommes et de leur héros

préféré, le démagogue. L'aboyeur casqué sévit déjà dans les bas quartiers de la ville.

Empédocle sait bien qu'il est perdu, s'il persiste à régner sur Agrigente. A quoi bon le poème et le chant, où il faut la hache ? La ville est lasse de son prince. La paix l'ennuie. La nostalgie de la haine et de la rapine la travaille. La sédition couve sous les rumeurs. Pour les citoyens et les classes ennemies, la discorde civile est un jeu sans pareil, une lutte plus chaude et plus divertissante que les combats du stade et même que les victoires olympiques. Depuis longtemps, Empédocle sent qu'il est de trop. On ne pardonne au dictateur que sa vilenie. La cité parfaite est odieuse à tous les citoyens. Le règne des dieux est plus près de la mort que de la vie.

Ce soir, la résolution d'Empédocle est prise. La descente du soleil, adieu sublime du dieu tout vêtu de son sang, lui enseigne la route à suivre. Comme le soleil tourne le dos à la terre et va plonger son être de feu dans la mer, Empédocle a résolu d'aller sur l'Etna ensevelir sa vie aux desseins immortels, dans le brasier du volcan. Voilà un rendez-vous de l'univers et de l'homme, du foyer et de la cendre, qui en vaut la peine. Un héros de la pensée qui a pénétré le secret du monde, peut-il choisir un plus digne tombeau ?

IV

DIEUX ET DIEU

La cathédrale est en pleine ville, au beau milieu des ruelles et des logis où grouillent les vivants. Plus cette misère est populeuse, dense et sordide, plus elle a besoin de la Vierge, la Mère toute pure, toute sainte, toute puissante. Les hommes et les maisons se pressent autour

d'elle, les poussins de celle qui les protège, les guide et les nourrit. A ses pieds, ils étalent sans honte leurs joies et leurs peines, leurs haillons, leur marmaille et leur misère. Et la honte même est une espérance, à genoux devant elle. Les femmes qui pleurent ne craignent pas de pleurer. Les enfants jouent sous une aile. Au fort de la détresse humaine, la cathédrale est le secours de tout ce qui vit et qui meurt. L'hôpital est né à son ombre, presbytère des pauvres, des malades et des mourants, qui sont les humains entre tous les humains. Le Mont de Piété n'est pas loin, cette banque des insolvables. La Cathédrale couvre la bourse des mendiants. Quand donc conviendrez-vous que tous les hommes sont des mendiants, des insolvables et des mourants ? Ainsi, la cathédrale est la demeure ou le refuge de la famille humaine. La Cathédrale est la Mère.

Toujours invisible et toujours présent, le Père laisse sa maison à Celle qui rassemble seule les enfants. Sans elle, la cathédrale ne serait pas le foyer de tous les hommes. Ici, les puissants doivent coudoyer les faibles, les superbes les humiliés, et les bourreaux leurs victimes. Le Père est là, sans doute, immense, total et qui tient tout embrassé. Mais il est trop grand et trop loin. C'est la Mère qui lui amène les enfants ; elle console les uns, elle modère ou châtie les autres : elle les appelle tous et les attend. D'ailleurs, le Père Céleste a voulu donner son cœur aux hommes ; il leur a envoyé son fils, pour souffrir et mourir : tel est le cœur ; mais il l'a fait naître d'une femme : et c'est elle, la Cathédrale.

Or, le temple est le contraire de la cathédrale et sur le bord opposé de la nature humaine. Tous les temples sont à l'écart. Ils se dressent sur les rocs qui dominent la ville. Ils sont le casque immortel qui coiffe les caps. Pareils des dieux, et pour eux seuls, ils n'appellent pas la multitude : si elle vient leur rendre un culte, qu'elle reste aux pieds des colonnes : les portes ne s'ouvrent pas

pour elle. Le Temple est sans fenêtres. Que les héros, les magistrats de la Cité et les vierges tournent autour de la maison divine : qu'ils n'y entrent pas ! Le grand prêtre lui-même n'est qu'un esclave : il dérobe le dieu à la foule, il ne parle pas pour elle, il ne l'introduit pas ; et lui-même, dans son office, il n'est tenu qu'au rite : il ignore la prière et ce délice, le don de soi pour tous les autres, et l'offrande de tous les autres pour soi.

Si le Dieu du Temple daignait, il pourrait dire : « Je ne vis pas pour mon plaisir, quoi qu'en pensent les éphémères ; je ne vis même pas pour mon œuvre : les hommes n'en sont pas juges. Je ne suis que pour ma beauté propre et ma grandeur. Seul, seul, à jamais seul ! Et sans remords de l'être. La plénitude est mon destin ; et ma loi, le calme souverain. Une pensée qui n'excepte rien, pareille à la lumière, et qui ne se donne rien, sereine, étrangère, sinon dédaigneuse, à la misère des mortels, c'est mon indifférente solitude. Qu'on me craigne ou qu'on m'implore, peu m'importe : qu'on pense seulement, en m'approchant, à la grandeur qui contemple : ce culte seul m'est dû ».

Jamais le temple ne fut plus temple qu'à Ségeste : une solitude sublime le définit. Mais déjà, parmi les moissons rousses, au-dessus des épis et des éteules roides, les colonnes d'Agrigente élèvent un hymne, se parlent et se répondent par strophes et antistrophes que nul électeur n'entend.

V

CANTIQUE DU CRABE

Il se moquait volontiers du peuple qui a choisi le crabe pour emblème d'Agrigente, ce magnanime Empédocle, si peu cloporte, ni tyran à reculons, ni araignée de mer. La plèbe seule n'a pas fait ce choix : l'élite y a

consenti. Par peur ou par complaisance, les derniers patriciens ont accepté ces armes crustacées. Elles sont parlantes. Comme le homard, l'écrevisse ou la langouste, le crabe fait une belle figure dans la pierre et le bronze ; il tourne presque au signe du Zodiaque, voire à la fleur. Mais, au bord de la mer, entre les rocs et dans les plis des vagues, il est hideux : il vit sur les cadavres ; il fait constellation sur les charognes ; les petits crabes s'engraissent dans les yeux des morts, et des orbites ils font leur nid. Sur le ventre des noyés, les gros crabes jouent à l'hoplite et au bouclier : les marins morts en mer, gonflés des vents de la pourriture, s'enflent encore de cette cuirasse de pierre vivante : ils bombent, à la fin, du crâne et du ventre. Et pour mieux vivre, les crabes marchent à reculons.

Un soir, comme les pêcheurs de la côte rentraient dans Agrigente, leurs filets pleins de crabes, Empédocle les arrêtant aux portes, leur a chanté le poème du Crabe et de la Plèbe.

« *Allez-vous le nier, mes amis ? Les crabes sont vos fils et vos frères. Regardez seulement dans vos nasses : la plèbe y frétille. Vous le savez comme moi : si vous ne jetez pas, ce soir même, dans la marmite tous ces crabes à bouillir pour la soupe, demain à l'aube vous n'en trouverez plus la moitié : ils se seront dévorés dans les paniers, les uns les autres ; et vous ne l'ignorez pas, les meilleurs sont toujours les premiers mangés. L'infection du panier est l'odeur même de la foule repliée sur elle-même, repue et se digérant. Un panier de crabes est l'image parfaite de l'Etat populaire, et des démocrates en liberté. Vous pourtant, chers crabes mes cousins, issus de Germains, vous en tirez meilleur parti que les autres : dans Agrigente, les factions de la plèbe n'ont pas toujours le temps de se dévorer : vous en faites une soupe succulente. Avec quelques gousses d'ail, de la menthe, quelques bulbes d'oignon fort et des*

pois chiches, bouts de jeunes seins, dûment trempés, quelle potée fortifiante. Surtout, de l'ail vert, de l'ail féminin, et de l'oignon mâle, mes amis, mes cousins, n'épargnez pas l'oignon de la saison dernière. Pas trop de sel ; et, je parle aux riches seulement, trois clous de girofle, trois têtes de poivre, éthiopien ou arabe, peu importe, pourvu qu'il fasse explosion sur la langue et incendie l'estomac.

« Là-dessus, dix rasades d'un vin à couper au couteau, que la vigne du volcan a fait jaillir de la grappe ; et vous tombez du sommeil d'Epiménide. Le réveil est admirable à mes yeux : ceux de vos frères et amis qui n'ont pas eu leur part de la soupe aux crabes, vous égorgent à l'aube, dans votre lit. Ils volent vos engins, vos paniers et vos nasses. Ils vont à la pêche, pour vous. Et quand ils sont de retour, le soir, comme vous, quoi de neuf ? Qu'y a-t-il de changé, je vous le demande ?

« Laissez-moi rire, mes amis. J'aurais voulu vous délivrer de Phalaris et de l'éternelle tyrannie, pour toujours. Mais vous préférez le risque d'être torturés ou asservis au désespoir de ne pas tourmenter les autres. Egalité, égalité, ô sainte égalité, ton vrai nom est envie.

« Enseigné par les dieux, j'ai voulu vous instruire. Vous n'avez pas encore compris ni même soupçonné ma pensée : pour être homme, il faut découvrir la liberté et recevoir cette déesse dans la maison de l'esprit. Le plus mince intérêt vous prosterne sur vous-mêmes, et vous êtes aveugles pour la sagesse. Vous ne serez jamais libres, n'étant pas dignes de l'être. Il n'est pas d'autre morale. Vous n'en avez même pas le désir. Je vais vous quitter et déjà je vous oublie pour l'Etna, où j'ai rendez-vous de la lumière. Mais du temps que je fus parmi vous, souvent vous m'avez donné l'amer dégoût de l'homme et de mon semblable.

« Peuple du crabe, bonne nuit. Et de bons rêves dans la marmite. Le Crustacé soit avec vous ! »

ANDRÉ SUARÈS

(*à suivre*)

LA GALÈRE

Prologue

Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame,
Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine,
Galériens couchés aux pieds de Notre-Dame.

Charles PÉGUY
(Paris double galère).

DÉSORDRE D'UN MONDE HEUREUX

I

— A bas les voleurs... A bas les voleurs... A bas les voleurs...

La clameur montait pour retomber aussitôt. La foule poussait de tout son poids depuis le carrefour jusqu'au Ministère de la Guerre. De minute en minute, des groupes sombres, débouchant des ruelles ou du boulevard Raspail augmentaient encore cette poussée. Tout donnait l'impression d'une pesanteur aveugle. Le ciel touchait le dernier étage des maisons et semblait tomber par son propre poids sur la perspective déserte, au delà de la statue de Chappe, vers Saint-Germain-des-Prés.

— Rabaud, hep, Rabaud...

Jean Rabaud tourna la tête de tous côtés pour chercher à découvrir celui qui l'appelait ainsi. Mais la foule était si noire et si dense qu'il semblait impossible d'y reconnaître quelqu'un. Tous les visages étaient noyés par le même halo plombé, par le même reflet qu'allumait dans la brume un couchant invisible. Les lampa-

daires n'étaient pas encore allumés. Les magasins avaient baissé leurs rideaux de fer. Il faisait plus sombre qu'au plein de la nuit.

Comme Rabaud s'apprêtait à résister à une nouvelle poussée de la foule, une main se posa sur son épaule, par derrière : « Bonsoir... » dit la voix. Rabaud se retourna pour dévisager celui qui venait de l'arrêter.

— C'est toi, Boulan » dit-il au bout de quelques secondes. « Je n'avais pas reconnu ta voix... Du diable si je pensais à toi. »

Sans dire un mot de plus, serrés l'un contre l'autre, jouant des épaules et des bras, les deux hommes se mirent à remonter le courant de la foule.

— C'est toi Boulan ? reprit Rabaud quand les groupes commencèrent à se clairsemer. Qu'est-ce que tu fiches par ici ? Tu manifestes ?

— Tu me prends pour un idiot ? Je rentrais chez moi... Je ne sais pas comment je suis arrivé à te reconnaître. Peut-être parce que tu ne portes pas de chapeau... Et toi, tu manifestes ?

— Je reviens de chez des amis, du côté des Invalides. J'ai cru que je n'arriverais pas à sortir de cette foule... Et encore, j'ai eu de la veine, les barrages se sont fermés derrière moi vers la rue Saint-Dominique.

Ils venaient de franchir les derniers groupes. Devant eux, le boulevard était vide. Ils firent quelques pas sur le trottoir et s'arrêtèrent pour se regarder un moment, face à face.

— Pas encore vieillis, dit Boulan. A notre âge, on peut se retrouver sans dégâts. Tu es toujours aussi maigre.

Ils remontaient doucement le boulevard. Toutes les portes des maisons et toutes les boutiques étaient fermées. Seul, un petit café était resté ouvert. Sur le pas de la porte, le patron regardait la foule entassée au delà du carrefour.

— Il n'y a donc pas de flics, par là-bas ? demanda-t-il comme Rabaud et Boulan passaient à sa hauteur.

— Ils doivent être à la rue de Bellechasse, répondit Rabaud. Il n'y en a pas un seul de ce côté-ci. Vous restez ouvert ?

— Je vais baisser le rideau de la vitrine. Pour la porte, j'aurai vite fait de la boucler.

— Si l'on buvait quelque chose ? demanda Rabaud. On serait tranquille. Tu as bien un moment ?

Dès qu'ils furent assis, au fond du bar étroit, le monde extérieur leur sembla disparaître d'un coup. Ils se regardèrent à nouveau, avec plus d'attention, en échangeant des sourires. Rabaud dit enfin :

— Ça fait bien dix ans...

— Ça fait dix ans... et je n'ai jamais eu de tes nouvelles. Je te croyais retourné en province... Alors, Paris ? Marié ? Des enfants ?

A chaque question, Rabaud donnait un coup de tête en avant. A la dernière, il répondit : « Une fille. Et toi ? »

— Parisien, marié, deux garçons...

Sur les pavés de bois du boulevard, un battement de sabots sonnait comme sur une voûte.

— C'est la garde, dit le patron du pas de la porte. « Ça va tourner au vilain, s'ils se font coincer par derrière ».

Les deux hommes tendirent l'oreille un moment. Le petit trot s'éloignait.

— Ça me fait rudement plaisir de te retrouver, dit Boulan. Pourquoi ne m'as-tu pas fait signe ? Tu étais pourtant venu à la maison, du temps où nous étions en Sorbonne. Tu aurais bien pu te souvenir de l'adresse.

— On a perdu le contact quand tu es parti en Angleterre, après ta licence. Les vies deviennent si vite différentes, à ce moment-là... J'ai fait l'agreg, puis je suis parti en province. Il n'y a que deux ans et demi que je suis revenu à Paris. J'ai souvent pensé à toi, mais j'avais peur que nous nous trouvions si changés...

— Oui, je n'ai jamais été pour toi qu'un intellectuel de passage... Un ami de trois ans.

— Idiot... Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— Des affaires avec mon père... Tu vois bien... Et toi, toujours professeur ?

— Non, j'ai plaqué... Mais, rassure-toi, j'ai quand même un métier d'universitaire... à l'Office de Documentation... C'est trop compliqué pour t'expliquer ça maintenant... Oui, j'ai été prof, mais la vocation n'y était pas. J'ai d'abord crevé de faim pour revenir à Paris. » Il se mit à rire. « Un an ? non, quatorze mois. Un jour, j'ai eu une place, un classement d'archives dans un ministère, six cents francs par mois, vingt centimètres de poussière. J'ai remis mes bleus de l'armée, un bourgeron que j'avais gardé... Enfin, quatre mois après, c'était classé, étiqueté, dépoussiéré et j'avais passé la douane.

— Tu étais déjà marié ?

— Dès ma dernière année de Sorbonne. » Puis, d'une voix plus basse : « Ça m'aurait gêné, de te retrouver quand je traînais la misère. Mais, maintenant, je commence à vivre. J'ai regagné cette liberté que j'avais quand j'étais étudiant. Les plaisirs me sont autorisés à nouveau, même ceux de l'amitié. »

— Tu es toujours une brute orgueilleuse, mais je suis content de t'avoir mis la main dessus, puisque tu peux encore être mon ami... Ah, tu n'as pas changé, toujours le scrupule et cette contraction... Toujours les mêmes idées ?

— Les mêmes idées ? répondit Rabaud avec un mouvement de surprise. Quelles idées ?

— Ah ! tu crois que parce que je suis marchand de quelque chose, j'ai oublié nos discussions de Sorbonne ? Je me souviens très bien de tes dadas. Attends un peu, c'est le nom du grand esprit qui ne me revient pas... Attends... Vico.

Rabaud se mit à rire : « Eh bien, quoi, Vico ? ».

— Le type de Naples. Le vrai fondateur de la philosophie de l'histoire. Toutes tes théories sur les âges de l'humanité, le retour éternel et la permanence. Ça prenait très bien sur les petits copains, à l'époque. C'était même très fort, cette philosophie anti-historique à l'usage des étudiants d'histoire. Une belle revanche sur le bachotage.

Rabaud riait en pinçant ses sourcils dans sa main gauche. « Tu as une façon de présenter les choses. »

— Laisse-moi blaguer. On peut ? Oui ? Ça n'est plus sacré, au moins. Je pense que tu as dix ans de plus. Mais je peux être sérieux, moi aussi, si tu y tiens absolument.

— Ça a l'air de se mettre à barder, dit le patron toujours planté sur le pas de la porte. J'en vois qui brisent les grilles des arbres. Les chevaux vont faire une jolie danse, là-dessous. Ça va se gâter.

— Il n'y a toujours pas d'agent, de ce côté ? demanda Rabaud. C'est tout de même curieux.

— Depuis huit jours, c'est tous les soirs comme ça, dit le patron, qui avait envie de parler. Il hésitait à porter un jugement et tâtait ses clients pour voir à qui il avait affaire. « Si c'est pas malheureux. C'est une honte. »

— S'ils viennent par ici, vous fermerez la porte ? demanda Boulan. Pas de blague, ça serait trop bête de recevoir un mauvais coup.

— Soyez tranquilles, je n'ai pas envie de me faire casser ma vaisselle, répondit l'autre en allant reprendre sa garde sur le trottoir.

— C'est drôle de te retrouver aujourd'hui, reprit Boulan. Un bon jour pour parler de la philosophie de l'histoire... Vico ! Le retour éternel... Les événements qui n'ont pas d' mportance... Il n'aurait plus manqué que je te surprenne à manifester...

— Pas de danger... Quand on pense qu'il y a des types qui croient à l'importance de ce qui se passe sur ce boulevard, on trouve que Vico a rudement raison. Les évé-

nements n'ont d'importance que quand ils viennent vous chercher à domicile, à côté de votre femme et de vos gosses. Pour le reste...

Tout en parlant, ils tendaient l'oreille aux clameurs qui montaient sur le boulevard.

— Pourtant, dit Boulan, ça n'est pas très ragoûtant toute cette affaire... cette corruption...

— Tu penses si je vais prendre la défense des voleurs... Mais je te répète que je commence à vivre... Je trouve qu'il y a des choses plus importantes que ce genre d'événement...

— S'il te plaît ? dit Boulan.

— Nous autres, toi, moi... On nous a assez embêtés avec l'Histoire, entre 14 et 18. Sans parler du temps que nous avons passé à l'apprendre. On peut nous tenir quittes à présent. Il faut d'abord savoir ce que l'on aime.

Rabaud interrogea Boulan du regard. Entre deux bouffées de cigarette, celui-ci répondit d'une voix brève :

— Ma femme, mes enfants.

— Oui, mais avec eux, mais à cause d'eux ?

— Le grand air... La montagne...

— Nous y sommes. Fais-moi l'inventaire de tes passions nobles. Montagne ? Peinture ? Fini avec la poésie ? Non ? Tant mieux pour toi.

— Je te retrouve, mon vieux Rabaud. L'âge des dieux. L'âge des héros. L'âge de l'homme. Alors, tu crois toujours que nous sommes dans l'âge de l'homme ?

— Je ne sais pas... Je sais seulement que c'est dans celui-là que je veux vivre... et que je vis...

Au dehors, des voix furieuses chantaient la Marseillaise. Des vitres se brisaient en faisant une cascade de petits bruits pareille à celle des cailloux qui dévalent une pente. D'énormes clameurs se brisaient au lointain. Le patron avançait et reculait dans l'encadrement de la porte. Il semblait ballotté par ce tumulte. A deux reprises, il tourna vers les deux hommes un visage angoissé,

blafard, où luisait une atroce curiosité. « On croirait qu'il est en train de voir battre une femme », pensa Rabaud, avec dégoût, sans savoir pourquoi.

— Dis donc, si l'on regardait, tout de même ? dit Boulan.

Des voix plus proches criaient : « A bas les voleurs, démission », dans un essoufflement rageur. On entendait des bruits de fuite, des bousculades. La manifestation se rapprochait, poussée par les charges des agents. Rabaud ne bougeait pas de sa place.

— C'est idiot de se retrouver dans cette bagarre, dit-il enfin. Etre restés dix ans sans se voir... On aurait mille choses à se dire, mais comment veux-tu faire, avec ce chahut ? Enfin, tu es heureux ? Ta femme aime la montagne, elle aussi ?

— Grande classe dans le rocher... Un petit bout tout en nerfs, tu sais ? Mais on a freiné depuis que l'on a les gosses. Défense de s'aventurer au delà du troisième supérieur...

— Pas si mal...

— J'aimerais que tu fasses sa connaissance. Elle te connaît déjà, tu penses ! Et la tienne ? Tu ne dis rien, c'est moi qui parle tout le temps.

— Mais non... La mienne ? Ça va. Elle aime aussi la montagne et des tas d'autres choses...

Boulan eut une espèce de gêne. La peur d'avoir touché à quelque chose qui ne devait pas l'être.

— Excuse-moi... Je ne sais rien de ta vie...

— Non, tu te trompes, dit brusquement Rabaud en éclatant de rire. Tout va très bien de ce côté, mais, ça aussi, c'est en dehors de l'histoire. Il m'est impossible de te parler d'elle... pas plus que je ne pourrais te montrer sa photographie.

Deux hommes venaient de faire irruption dans le bar. Ils haletaient et regardaient derrière eux en tâchant de mettre un peu d'ordre dans leur chevelure ébouriffée.

Deux jeunes gens, beaucoup plus jeunes que Rabaud et que Boulan, presque des gamins, avec de petites figures agitées de crispations d'insolence, de courts mouvements de bas en haut.

— Vous devriez fermer, dit le plus petit au patron. Laissez passer les flics. Ils y vont fort à présent.

Le patron ferma la porte. Seul, le panneau inférieur restait ouvert. L'ombre de la rue semblait en jaillir dans la pièce comme un rayon noir. Sur le trottoir, c'était une galopade éperdue. On entendait parfois un éclat de rire nerveux, puis des cris, des huées, puis des pas plus calmes et, de nouveau, un galop.

Le patron du bar, creusant son ventre avec ses mains, s'était courbé en deux pour tâcher de voir par le panneau resté ouvert. Son pantalon se tendait sur son énorme derrière, prêt à craquer.

— C'est beau ? lui demanda Boulan.

L'homme se releva. Il avait de la peine à retrouver sa respiration qu'il avait suspendue pour pouvoir se baisser. Il lissait à deux mains la graisse de son ventre comme pour la remettre en place.

— C'est pas trop brutal... Les agents y vont mou... Quelques types qui se font botter le train... Des gamins...

— Des Français... dit un des derniers venus en regardant vers Rabaud et vers Boulan. Il avait l'air d'attendre leur approbation.

— Certainement, bien sûr, dit le patron, conciliant. Mais c'est des jeunes... Ça vaut mieux devant les flics, du reste.

Les galopades recommençaient. C'était comme un flux et un reflux. Les manifestants devaient fuir devant les agents et les suivre quand ceux-ci se retiraient. Quand les pas de la foule allaient vers la gauche, elle poussait des huées ; vers la droite, c'étaient des cris, des clameurs brèves.

Boulan et Rabaud avaient interrompu leur conver-

sation pour regarder les deux jeunes gens qui n'étaient séparés d'eux que par quelques tables. Rabaud dit enfin entre ses dents :

— Ça me dégoûte de voir des types qui veulent regénérer le pays avec des gueules comme ça.

— Après tout, tu sais... commençait Boulan.

— Oh, j'ai été prof... les têtes de jeunes, je juge ça comme au pèse-lettres...

— Je te les donne... Du reste, il y en a un qui ressemble à un de mes cousins... Ça m'aide à le comprendre..

Ils se mirent à rire. Rabaud remuait les lèvres en promenant son regard sur le visage de Boulan, du menton aux cheveux, d'une joue à l'autre.

— Qu'est-ce que tu racontes entre tes dents ?

— Rien. Je te regarde. Tu n'as vraiment pas beaucoup changé... Le tour d'ici, seulement. » Il mit les mains sur sa poitrine. « Tu as toujours la tête de Louis-Philippe. Allons, ne te fâche pas. Pas la poire. La tête qu'il avait lorsqu'il était lieutenant-général, jeune et beau... Tu te souviens du jour où Vezère a fait cette découverte à la bibliothèque ? Elle faisait le tour de toutes les tables avec son livre ouvert, en cachant l'uniforme avec la main. — Qui est-ce ? — Boulan. — Non, c'est Louis-Philippe. — Pas possible ! — Mais Boulan, c'est aussi Louis-Philippe... Tu sais ce qu'elle est devenue, celle-là ?

— Pas idée... De toute notre Sorbonne, je ne revois, de temps en temps, que Mayer et Ingot.

— Paris ? Paris ? Qu'est-ce qu'ils font ?

— Barreau et journalisme...

— C'est vrai, Mayer faisait aussi son droit et Ingot fait assez parler de lui. Je n'y pensais plus. C'est bien lui qui est directeur du *Bonnet Phrygien ?* Belle carrière... C'est le triomphe du mimétisme... Perdu de vue, l'un et l'autre. Je n'ai revu que Grand et Vidal, de notre temps. Profs tous les deux.

— Vidal ? Comment est-il, celui-là ?

— Ne cherche pas... On ne se souvient jamais des mêmes hommes. C'est comme quand on parle du régiment...

— Comment ? On se souvenait pourtant bien l'un de l'autre ?

— Ce n'est pas pareil... Nous autres... Nous aurions pu ne pas nous revoir, mais nous oublier...

Boulan regardait Rabaud, cette tête osseuse, avec sa nuque haute et ses tempes larges. Il pensait à des paysans rencontrés par lui, au cours d'un voyage, dans les petits chemins du Massif Central. Rabaud leur ressemblerait jusqu'à ses derniers jours. Il vieillirait comme eux. Rabaud regardait Boulan en pensant à Louis-Philippe, à cette tête d'adolescent joufflu, aux cheveux bouclés. Mais cette ressemblance n'était qu'une ressemblance de jeunesse. Boulan ne s'empâterait pas. Chacun était heureux de ne pas retrouver son ancien ami modifié par les années.

Devant la porte, un groupe discutait. On voyait des bas de jambes dans l'encadrement du panneau ouvert : des souliers, des pantalons, un mollet de femme. Une voix domina le tumulte :

— Il n'y a qu'à les foutre tous à la Seine. Après ça, nous aurons des gens propres.

— Ça serait bien, dit Boulan d'un petit air détaché.

— Tu as déjà vu ça, répondit Rabaud, eh, licencié d'histoire ?

— Dis donc, nous n'allons pas nous mettre à discuter nous aussi ? Non ? Alors, sors ton carnet, ça vaudra mieux. Donne moi ton adresse. Ah, je vois que tu n'as pas pu quitter le quartier. C'est derrière le Luxembourg cette rue ? Encore la permanence ? Écoute, je ne vais plus te lâcher puisque je t'ai retrouvé dans Paris. Il faut se revoir... Inutile de justifier ça par le sentiment... Tu ne peux pas savoir ce que je suis heureux de t'avoir retrouvé. Ça va, ça va. Il faut que je rentre maintenant...

Prenons rendez-vous tout de suite... Voyons, janvier 34... Le carnet est tout neuf, tu es presque un cadeau de nouvel an... Attends... Tu ne serais pas libre pour un week-end ?

— Pourquoi pas. Ça nous arrive souvent de filer le samedi. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Écoute. Nous avons une maison et des bois autour, en Normandie, du côté de Pont-Audemer. Ça serait épatant d'y aller ensemble, samedi prochain. Ta femme ne sera pas choquée d'être enlevée par des gens qu'elle ne connaît pas encore ? Non ? Alors je passe te prendre en voiture, avec les enfants. Ne proteste pas. Un week-end, c'est le meilleur moyen de faire connaissance.

Le patron avait réouvert la porte. Il jetait un coup d'œil sur le boulevard vide à nouveau.

— Mais ils ont tout cassé, dit-il en se retournant. Les bancs, les grilles des arbres...

Les deux gamins s'avancèrent jusqu'à la porte, regardèrent de tous côtés :

— On y va ? demanda le plus petit.

L'autre paya les consommations et, comme il sortait, se retourna vers Boulan et Rabaud, l'air transformé, une tache rouge sur ses deux pommettes, et cria d'un air de défi :

— A bas les voleurs...

II

La maison qu'habitait Rabaud était bien au delà du Luxembourg, entre l'École Normale et la rue Mouffetard. C'était une vieille maison défendue par un avant-corps à voûte où s'ouvrait la loge de la concierge et par un jardin au milieu duquel il n'y avait qu'un seul arbre et quelques plantes à tiges noires, chargées de toutes les poussières des fumées de Paris.

Comme il était en retard et que la petite fille avait déjà commencé de manger, Jean prit un air ccupable quand il se mit à parler de sa rencontre avec Boulan. « Tu sais bien, Boulan ? mon ancien ami de Sorbonne ? Je t'ai souvent parlé de lui. Tu ne te rappelles pas ? » Mais Françoise qui découpait la viande de Lucienne, répondait d'un air distrait : « Oui, peut-être... Ça ne me dit pas grand'chose. Qu'est-ce qu'il y a, avec ton Boulan ?

— Je viens de le rencontrer au milieu de la bagarre du boulevard Saint-Germain.

— Au milieu de la bagarre ?

— Oui. Il y a des bagarres tous les soirs, autour de la Chambre, maintenant, à cause de cette affaire. Je revenais de chez Plantier... C'est Boulan qui m'a reconnu. Nous sommes allés bavarder un moment dans un petit café. Tu ne peux pas savoir ce que ça m'a fait plaisir de le retrouver, C'était mon meilleur ami en Sorbonne. Intelligent, gentil... C'était un des types les plus riches de mon année, un grand bourgeois qui faisait une licence décorative... Il est marié. Ils font de la montagne, eux aussi... Nous avons décidé de nous revoir. Il y a un an, j'aurais été gêné. J'aurais eu peur qu'il se croie obligé de me rendre service. A présent je n'ai que du plaisir à le retrouver.

— Il est très riche ? demanda Françoise du même air distrait.

— Je ne peux pas dire exactement. Le père à coup sûr. Je me souviens de leur maison. Ça sentait la vieille fortune. Ils ont aussi une propriété en Normandie.

Mais Françoise avait posé son menton dans ses deux mains ouvertes. Son regard filait dans le vide. Elle n'entendait plus ce que disait Rabaud. Elle venait brusquement de penser à la petite chambre qu'ils avaient habitée dans un quartier lointain, par delà l'École Militaire, quand ils étaient revenus à Paris, presque sans

argent, sans métier, sans amis. Comment avaient-ils échoué là, par quels enchevêtrements du hasard, quelles relations, quelle absurde recherche de l'économie ? Elle ne le savait plus. Elle ne voulait plus le savoir. Un ménage d'anciens charcutiers qui vivaient de leurs rentes leur sous-louait cette chambre. Pour y rentrer, il fallait traverser un couloir sombre et une espèce de salon aux meubles couverts de housses damassées. Les deux vieux fuyaient comme des rats craintifs devant le retour de leurs locataires. Pas assez vite pour dérober aux regards leurs robes de chambre rapées, leurs pantoufles aux talons écrasés, leur air de gêne fureteuse et méthodique. Quand Françoise était seule, la vieille venait parfois bavarder avec elle, sous prétexte de lui apporter un broc d'eau chaude. Chacune de ses visites sous-entendait une atroce intimité féminine, une complicité sordide, écœurante et que rien ne permettait pourtant de refuser. L'ancienne charcutière poussait ses hanches entre les bras d'un fauteuil et Françoise mettait le nez dans la vapeur d'eau chaude pour ne pas sentir l'odeur des « choses intérieures » que la vieille avait conservée sur elle. Madame Borel se désolait sur la dureté des temps, sur les difficultés de son ménage et de celui de Françoise. Tout était faux dans ces plaintes. Les temps n'étaient pas difficiles. Les feux des magasins, des restaurants, des cafés, le disaient assez dans les nuits tombantes. L'argent roulait alors à travers Paris. Les deux vieux eux-mêmes n'étaient pas si pauvres, mais seulement ivres de crainte en pensant à l'avenir, depuis qu'ils avaient remis leur commerce et ne vivaient plus que de leurs rentes. Il n'y avait de vraie que la misère des Rabaud, et, pour Françoise, pendant ces conversations absurdes, la rage de se sentir écrasée par une description geignarde de la vie malgré laquelle, cependant, la vieille rentière arrangeait sa minable sécurité, et sous-louait

tout ce dont elle pouvait se passer : une chambre, une cave, un petit pavillon de banlieue.

Le soir, quand Jean rentrait, abruti de fatigue, écœuré de sollicitations et de démarches, ébloui par toutes les lumières des rues commerçantes qu'il lui fallait traverser du métro à la maison, par les vitrines, plus éblouissantes encore, pleines de pyramides de victuailles, de vêtements confectionnés, d'appareils de radio, d'articles de sport, il tombait d'un coup dans cette solitude désespérée, au delà du couloir qui sentait le rance, du salon fermé. De sept à huit, Françoise disposait de la cuisine. Elle faisait des œufs brouillés, des escalopes. Pendant ce temps, elle voyait les deux autres, en ombres chinoises, sur la porte vitrée de la salle à manger. Leur dîner achevé, Françoise et Jean n'osaient pas sortir. Ils se couchaient, et, dès qu'ils étaient immobiles, l'affreuse odeur des velours chargés de poussière leur serrait la gorge.

Françoise venait de revoir tout ce morceau de son existence en un éclair. Certains moments de la vie peuvent avoir la même force d'évocation que le danger. Si ceux qui vont mourir revoient leur vie entière, les vivants la retrouvent par lambeaux. Pendant que Jean parlait, Françoise revivait ainsi ce cauchemar, cette espèce de maladie d'une année pendant laquelle, dans cette chambre, ils avaient attendu en désespérant. Les derniers mois avaient été atroces. L'argent baissait. Les petits travaux, faits de temps en temps, n'arrivaient plus à boucher les trous. Jean parlait de reprendre un poste en province. Si la question d'argent s'en trouvait aussitôt réglée, l'idée du ratage la remplaçait, plus humiliante que la misère. Jean avait une raison de ne pas partir. Il voulait rester près de la Bibliothèque Nationale. Dans le naufrage, c'était la branche où il s'accrochait. Françoise se souvenait de toutes les excuses qu'elle avait inventées pour tenir le coup quelques mois encore. Combien de fois avait-elle répété : « Passer des examens,

puis s'installer dans la routine, c'est absurde. Ce sont tes vrais examens que tu passes maintenant, ceux de la vie ». Jean pensait comme elle, mais elle sentait qu'il tremblait d'échouer pour un point, une faute d'inattention.

— Eh bien, à quoi penses-tu ? dit Rabaud en posant la main sur l'épaule de sa femme.

— A notre appartement de la rue Monge... Je ne sais pas pourquoi.

Pour tenir plus longtemps, au bout de cette année, ils avaient échoué rue Monge, dans une chambre plus pauvre encore. Mais elle n'était plus dans la dépendance d'une autre misère, de cette misère différente et semblable, salissante et sans espoir. Plus pauvres encore, ils avaient repris confiance. Le quartier y avait aidé. La pauvreté y était celle des étudiants, ouverte à l'espoir. La chance était venue : le classement d'archives, la poussière et le coltinage, deux ou trois amitiés d'hommes en place séduits par cet agrégé qui acceptait de faire le déménageur. Les soucis d'argent s'étaient trouvés réglés. Françoise et Jean avaient vite oublié le passé, la rue du Commerce, les rentiers sordides, l'angoisse du lendemain. Jean était entré dans un Office de Documentation qui venait d'être créé. Pour leur second été parisien, ils avaient pu faire un voyage en Autriche. Le temps de la rue Monge restait pour eux le premier temps du bonheur.

— Qu'est-ce que tu vas penser à la rue Monge ? Je te parle de Boulan... Nous avons décidé de nous revoir. Il nous invite à passer le week-end en Normandie, avec sa femme. Nous avons pris rendez-vous ici...

— Des gens si riches, ce n'est pas tonique... C'est pire que ceux qui sont sans le sou. Avec ceux-là, au moins, on peut rêver d'autre chose.

— Allons, comment peux-tu avoir peur que l'amitié ne soit pas facile avec mon ancien ami ? Tu peux toujours essayer. Je t'assure qu'il est très gentil... Dès que tu l'auras vu... Ce n'est pourtant pas parce qu'ils sont riches...

— Ce n'est pas l'argent qui est un obstacle, c'est l'expérience qu'on a de la vie... Les Plantier aussi ont de l'argent, mais tout est facile avec eux. Je veux bien essayer de le voir, ton Boulan, comme tu dis. Du reste, tu as déjà tout arrangé. C'est pour quand le rendez-vous et la présentation des épouses ?

— Boulan viendra nous chercher samedi, vers la fin de la journée.

— Samedi ? Ce samedi ? Tu n'as pas pensé aux Plantier ? Nous devions sortir avec eux dimanche. Nous avions projeté d'aller marcher en forêt, à Fontainebleau.

— Non. Il n'est pas sûr qu'ils soient libres. Tu n'auras qu'à leur téléphoner. Nous sortirons avec eux l'autre dimanche.

— Aller à Fontainebleau, disait Lucienne en tapant avec sa fourchette sur le bord de la table, aller à Fontainebleau.

— Non. Pas les petites filles... Attends d'être plus grande. Tu auras le temps d'humilier ton vieux père, sac au dos.

— Sauf, dit Françoise qui sortait de son rêve, quand elle aura dix-huit ans et toi quarante-cinq. Puis, d'une voix qu'elle rendait volontairement emphatique : « C'est un des thèmes fondamentaux de la famille. Le thème du précieux instant d'équilibre et d'harmonie entre les générations ! »

Françoise et Jean riaient en se regardant et Lucienne aussi qui ne comprenait pas grand'chose à ces plaisanteries, sauf qu'elle n'irait pas à Fontainebleau, mais que, quand elle aurait dix-huit ans, son père l'emmènerait avec lui en excursion.

— C'est pas tonique, dit-elle en haussant les épaules.

— Tu vois ce que tu lui apprends ? A six ans ! Elle parlera comme un singe savant.

— Ce que je lui apprends ?

— Oui, tu as dit : ce n'est pas tonique, tout à l'heure.

à propos de je ne sais quoi. Elle va mettre ce mot à toutes les sauces, maintenant.

— Allons, ne te fâche pas. On ira le voir, ton ami, et la femme de ton ami, et les enfants de ton ami, et je serai contente rien que si ce sont des gens possibles.

Rabaud avait pris les tempes de sa fille entre ses mains ouvertes.

— Bon... et toi, tu viendras avec nous en Normandie, dimanche prochain. Il y aura deux petits garçons...

La femme de ménage avait commencé de desservir. Elle restait à peine quelques secondes dans la cuisine et s'attardait autour de la table, un peu pour jouer avec Lucienne qui venait de se mettre à colorier des petits garçons sur un catalogue en disant : « les voilà, » mais surtout pour écouter ce que disaient Françoise et Jean.

Madame Misofle était une femme dans la soixantaine, au corps informe mais agile, échevelée, édentée, propre cependant. Elle était concierge de l'immeuble et faisait le ménage de Françoise. Elle s'occupait terriblement du train de la maison, avec une sorte de jalousie, de désintéressement féroce. Pour Françoise et pour Jean, elle était l'exemple du dévouement et de la bonté. Elle avait une sorte de passion pour Lucienne. La petite fille était née en province. Elle était restée longtemps chez ses grands-parents. Les Rabaud étaient déjà installés depuis quelque temps dans cette maison quand ils l'avaient fait venir avec eux. Tout de suite, Madame Misofle l'avait adoptée. De sa loge, quand il faisait beau, elle surveillait l'enfant qui jouait dans le jardin. Les locataires qui n'admiraient pas la petite fille et ne jouaient pas un moment avec elle, en passant, risquaient fort de ne pas avoir leur courrier à l'heure exacte. Malgré cet attachement animal pour Lucienne, la concierge ne se privait pas de dénigrer un peu les Rabaud. Elle avait des coups de pitié devant leur argenterie, leur linge de table et de literie. « Ils n'ont pas huit draps l'un dans

l'autre », disait-elle en confidence aux autres habitants de la maison. Mais les Rabaud ignoraient ces commérages et Madame Misofle, avec ses chevilles enflées, sa taille à gros boudins, son activité débordante, restait pour eux une sorte de providence.

— Vous faites bien d'aller vous promener à la campagne. A Paris, l'air est empoisonné. C'est plein de voleurs, à présent... Même que celui du troisième est dans l'affaire.

— Monsieur Delahaye ?

Françoise et Jean se regardaient, interloqués. Chacun d'eux voyait, dans les prunelles amicales grandes ouvertes sur les siennes, l'image de ce vieux Monsieur si méticuleux et si tranquille, si poli, si correct, avec la brosse blanche de ses moustaches et son regard de vieil enfant qui a peur d'arriver en retard.

— Monsieur Delahaye ? répétaient-ils.

Parbleu, reprit Madame Misofle, je sais ce que je dis... Et puis, il est employé au Ministère.

III

— Alors, tu ne dis rien ?

— Je regarde...

La veille au soir, Jean Rabaud n'avait pas eu l'impression d'arriver à la campagne. Il était déjà plus de six heures quand ils étaient sortis de Paris. Pendant deux heures, ils avaient roulé dans la nuit. En arrivant, à peine avait-il entrevu, dans le faisceau des phares, une longue allée d'arbres encore jeunes et, tout de suite après, la marquise de la maison. En allant se coucher, il avait vainement sondé le gouffre noir étendu derrière les vitres de sa chambre. Rien ne lui avait permis d'imaginer l'aspect de cette nature sauvage, féconde, opulente, venteuse dont Boulan lui avait parlé pendant toute la

route. Le soleil déjà haut, sur la ligne des arbres, la lui avait révélée d'un seul coup à son réveil. C'était bien le pays de vent et de nuages qu'il avait imaginé, mais rien n'y répondait pourtant à son attente. Parti seul avec Boulan, au hasard des sentiers et des pelouses, il était déjà loin de la maison qu'il n'avait pas encore surmonté son étonnement.

— Tout me déconcerte ici, dit-il enfin lentement. Je ne connaissais pas la Normandie. Ce n'est pas la France à laquelle je suis habitué... Mais c'est beau... Tu as de la chance.

Il s'étonnait d'être aussi dépaysé devant cette nature après s'être senti si libre avec les Boulan. Tout avait été simple et facile avec eux. Claire Boulan était plus sympathique qu'il n'avait osé l'espérer. Elle avait dit simplement, avec une pointe d'ironie cordiale : « On n'a pas besoin d'être présentés ». C'était une petite femme mince, aux mouvements rapides et précis, étroite de hanches et large d'épaules, une espèce de garçon à visage d'adolescente sportive. Ses cheveux très courts laissaient voir la forte ossature de sa tête, son front bombé, ses pommettes rondes. Elle avait une grande bouche aux lèvres inégales, celle du bas plus gonflée et d'un dessin plus précis. Elle avait un charme bizarre, une façon d'envelopper les gens avec des gestes rapides. Elle avait entraîné Françoise et Lucienne dans la voiture et, d'un seul coup, chacun s'était senti libéré de la gêne qu'il avait eu peur d'éprouver pendant cette première rencontre.

— Quelle chance ? demandait Boulan. Celle de n'être de nulle part et de pouvoir me fixer n'importe où ?

— Vous n'êtes pas Normands ? Enfin ta famille ne sort pas d'ici, comme on dit chez moi ?

— Mais non, mon vieux... Je vais te raconter une petite histoire, pour te faire comprendre d'où nous sommes, nous autres. C'est l'histoire du jour où nous

descendions en auto vers le Puy... Un peu après Vichy, la route suit une ligne de crêtes, devant d'admirables horizons. Tu vois ça ?

— Ça ? oui, très bien même. Mon pays commence là...

— Mon père nous a dit alors : « Regardez bien, ici on sent ce que c'est que la France. Mes enfants, c'est ici que, pour la première fois, j'ai vraiment compris que j'étais Français. » Ça m'a fait comme un choc. C'était pendant la guerre. J'avais seize ans. Tu imagines ? Pendant toute la journée, j'ai été comme ivre de joie. Depuis, j'ai entendu mon père redire la même phrase devant la crête des Vosges, la vallée de Chamonix ou même en parlant de la place de la Concorde. C'est en la répétant qu'il s'est décidé à acheter cette propriété. Ici même, devant ce panorama, il l'a redite plus de cent fois. Moi-même, je l'ai répétée et répétée. Chaque fois, j'ai senti le même attendrissement, au fond de moi... Jusqu'au jour où j'ai compris... Rabaud, tu n'as jamais pensé ça nulle part, toi ?

— Moi ? Mais j'ai grandi à la campagne. J'ai toujours su où était mon pays. J'ai dû m'habituer à cette idée tout doucement, comme un enfant s'accoutume aux choses qui l'entourent...

— Oui... Si je te disais que quand nous nous sommes connus j'ai d'abord été attiré vers toi parce que tu m'apparaissais comme extraordinairement français... Je ne parle pas des doctrines, mais de la façon d'être. Tu m'éblouissais parce que tu avais une espèce de sens de tout ce qui est à nous. Tu avais l'œil, l'oreille, le toucher d'un Français. En histoire de l'art, tu reconnaissais tout ce qui avait été fait par des mains françaises, même les chapiteaux romans des églises d'Espagne et de Rhénanie... Et sur des photos encore... Tu te souviens du jour où cette vieille brute analyitque de Fortalis essayait de nous faire identifier un portail du XIIe ? « Quel e région ? » Tout le monde séchait. Quand tu as eu vu la photo, tu as

dit : « Ecole de Toulouse. » Le vieux a voulu te pousser : « Non, Monsieur, c'est de l Espagne du Nord », et toi : « Peut-être, mais la facture est toulousaine », et Fortalis insolent : « C'est exact, vous ê es donc de Toulouse ?

— Presque, je suis du Massif Central. » Tous les petits copains avaient le fou-rire. « Alors Monsieur, vous êtes aussi presque Bourguignon et presque Provençal ? » Et toi, imperturbable : « Oui, Monsieur, naturellement. » Il était Parisien, lui aussi, le Portalis. Mais s'il avait eu de la cervelle au lieu d'un répertoire de fiches, dans la tête, il aurait compris.

Rabaud riait : « Tu es en train de me faire des aveux, » dit-il en posant la main sur l'épaule de son ami, dans un mouvement de gentillesse où il y avait de la gratitude. « Je ne savais pas que j'avais tant de mérite, à tes yeux... Mais, tu vois, ce mérite n'est pas si grand... j'ai besoin de m'accoutumer à la Normandie... Je suis pourtant presque Normand. »

Mais ces plaisanteries n'arrivaient pas à détendre le visage de Boulan. En cette minute, il retrouvait en lui toutes les raisons profondes de son amitié pour Rabaud. « Tu avais bien d'autres mérites, dit-il. Cette sombre ardeur, cet élan, cette volonté qui n'appartient qu'à toi...

— Mais non, mon vieux, c'était la nécessité... Tous ceux qui doivent jouer leurs vingt ans à pile ou face, sont comme ça. Tiens, mon ami Plantier... Tu ne te souviens pas de lui ? Il était en médecine pendant que nous faisions notre licence... Il est en train de fa re une carrière éblouissante... Tu entendras parler de lui. Lui aussi, n'avait que le choix entre la réussite et le trente-sixième dessous.

Les deux hommes marchaient côte à côte. Ni l'un ni l'autre ne regardait plus l'horizon étendu devant eux, ni la pente de la colline au bas de laquelle des filets d'eau vive luisaient entre les prairies.

— Et toi, dit Rabaud en faisant peser plus fortement sa main sur l'épaule de Boulan, « tu ne sauras jamais ce

que ton amitié a été pour moi pendant cette période de ma vie... Quand j'étais un petit provincial perdu dans Paris, sans argent... sans foyer...

Ils allaient lentement. Rabaud traînait un peu la jambe. Petit à petit, il se remit à regarder le paysage. Il promenait de longs regards sur le lointain, puis fixait la terre, en avant de lui, et les brindilles de bois mort qui pourrissaient dans l'herbe. Il clignait les yeux jusqu'à ne plus voir qu'un filet de lumière verte et respirait plus profondément alors la fraîcheur de cette herbe et la poussière d'humidité que le feu du soleil faisait monter sur elle.

— La mer est là-bas, dit Boulan avec un grand geste vers l'encoche de la vallée. Mais, comme l'air saturé d'eau vive et de rosée, l'air marin n'arrivait qu'à travers les herbages et les arbres. Ni la mer, ni la rivière, ni l'eau des pluies ne donnaient son odeur au pays. Cette odeur était celle des prairies étendues sous les charpentes folles des pommiers, entre les barrières de barbelés et les buissons d'aubépine.

Au bout d'une pelouse largement ouverte entre deux rangées de chênes, une maison venait d'apparaître brusquement, au coin du sentier qui suivait la corniche de la colline.

— C'est la maison ? demanda Rabaud. Je ne la reconnaissais pas. L'autre façade n'a pas le même style. C'est bâti siècle après siècle...

Devant un grand chenil, Françoise et Claire, accroupies dans l'herbe, jouaient avec les enfants et les chiens. On entendait des abois rauques de molosses et des jappements de petits chiots. Rabaud et Boulan remontèrent vers elles par la pelouse. Le père de Boulan qui venait de les apercevoir s'avançait à leur rencontre.

— Et bien, bonne promenade ? criait-il entre ses mains mises en porte-voix. C'est beau, hein ? Venez un peu jusqu'ici, pour voir l'étoile des pelouses. Ça console de ce qui se passe à Paris, un pays pareil. »

Au fur et à mesure qu'il s'approchait, il baissait le ton et, quand il fut à côté de Rabaud, il ajouta d'une voix de confidence : « C'est la France, ça. »

Rabaud se sentit sourire, imperceptiblement, mais il ne mit aucune ironie dans sa réponse : « Oui, c'est la France. » Il venait de retrouver l'impression que M. Boulan lui avait imposée la veille au soir, pendant tout le repas. Il se sentait incapable d'opposer son avis à celui de cet homme si tranquille, si sûr de lui. Il n'arrivait même pas à le juger au fond de lui-même, à le peser intellectuellement. Il éprouvait, en l'écoutant, un sentiment d'infériorité. Ce n'était pourtant qu'un homme épais, mais sans rien de gauche, plus important d'aspect que vulgaire, au visage encadré d'une courte barbe.

— Viens voir cette meute, criait Françoise. Elle était assise dans l'herbe, les mains posées à plat sur le sol, les mollets repliés sous sa jupe. Elle avait aux joues cet éclat qui ne s'allumait d'ordinaire chez elle que sous le grand vent des montagnes, pendant les courses de l'été. Son visage en rayonnait d'une allégresse physique qui semblait monter en elle de la terre sur laquelle elle s'appuyait. Le vent froid y ajoutait un nouvel éclair. Cet air de santé joyeuse fit éprouver à Rabaud le sentiment de la présence de l'amitié.

Claire Boulan lui faisait de petits signes, comme s'ils avaient été de vieux copains. Elle montrait les enfants — Lucienne et les deux garçons — accroupis devant les barreaux du chenil.

— Une belle cordée, hein ? regardez mes petits mâles.

Elle palpait les mollets de Lucienne, d'un air de sensualité nerveuse, avec sa main gauche tendue à longueur de bras par-dessus son épaule. Ce mouvement lui faisait relever les genoux et sa jupe courte découvrait un fuseau de la chair de ses cuisses. Rabaud s'arrêta. Il attendait un mouvement de retrait de la jeune femme, mais celle-ci se renversa un peu plus en arrière et sa jupe remonta

encore de quelques lignes. Il n'y avait pas de provocation dans son attitude mais, déjà, de l'accoutumance. Elle avait l'air de trouver naturelle cette espèce de familiarité physique que permet seule, d'habitude, une longue intimité.

— Alors, il paraît que vous faites aussi de la montagne ? Quand je vous ai vu pour la première fois, hier au soir, j'ai cherché à me souvenir si je ne vous avais pas déjà rencontré dans un refuge. Ce serait drôle si on avait dormi ensemble au Couvercle ou à Torino.

— Mais dis donc, je les aurais reconnus dans ce cas... enfin, j'aurais reconnu Rabaud, dit Boulan. Tu ne fais jamais attention à ce que tu dis.

— En tout cas, vous savez, j'avais une rude peur de votre femme. J'ai toujours peur des femmes qui épousent les amis de mon mari. Françoise m'a dit qu'elle aussi n'était pas très tranquille... Mais tous les périls sont passés. On n'a même plus besoin de vous pour s'entendre. Vous pouvez filer... Vous nous avez du reste bien plaquées ce matin.

— Puisque les femmes et les enfants proclament leur indépendance, dit le père de Boulan, j'emmène les gens sérieux avec moi. Si vous voulez pourtant boire quelque chose avant de passer à table, vous pouvez quand même nous rejoindre... Il fait un de ces froids...

Tant de gentillesse étonnait Rabaud. Il avait imaginé autrement la reprise de ses rapports avec les Boulan. La différence des fortunes lui avait semblé devoir entraîner une sorte de formalisme dans ces rapports. Boulan seul lui paraissait pouvoir être son ami. Il n'aurait jamais cru à une familiarité aussi rapide. Il était déjà presque aussi libre avec Claire Boulan qu'avec Jeanne Plantier. Jeanne avait même, au bout de tant d'années, plus de retenue devant lui. Elle avait surtout une sorte de pudeur paralysante. Elle n'aurait jamais pétri les mollets de Lucienne avec ce drôle d'air. Que les chemins de l'amitié pouvaient être différents !

Pendant toute la journée, tout fut simple et facile. L'atmosphère amicale qui les avait entourés dès le premier moment, devenait de plus en plus sensible aux Rabaud. Après le déjeuner, Rabaud et Boulan firent à nouveau le tour des pelouses par la corniche des collines. Quand ils revinrent vers la maison, l'après-midi était déjà avancée. De grandes ombres poussaient de la terre vers la mer, comme d'impalpables nuages. Les enfants jouaient dans un dernier coin de soleil. Lucienne vint en courant pour dire un secret à son père. Rabaud sentit la petite haleine chaude au creux de son oreille et le chuchotement : « Tu sais, ils sont très, très, très, très, très gentils les petits garçons. »

Françoise et Claire jouaient à la grenouille sous l'abri de la marquise. On entendait le choc mat des palets sur la caisse de bois, et les éclats de rire qui marquaient les coups. Comme à la fin de la matinée, Rabaud sentait autour de lui la présence d'une amitié simple, plus facile que celle des gens modestes, plus naturelle, plus aisée. Boulan lui disait : « J'espère qu'on vous verra souvent ici, maintenant que vous connaissez le chemin. »

L'air de la mer qui luttait avec celui des forêts poussait par moment de grands souffles à travers le lacis des branches de pommiers engourdies par l'hiver. Les herbages restaient immobiles sous leur passage comme si la matière dont ils étaient faits eût été trop lourde pour s'émouvoir sous le vent. Mais les ondulations des collines, plus puissantes que les souffles marins, gonflaient cette herbe grasse de toutes les richesses de la terre et les faisaient déferler en houles énormes, comme un autre océan.

Quand la nuit commença de monter, pour faire rentrer les enfants à la maison et les préparer au départ, il fallut leur promettre de revenir bientôt.

— Dimanche prochain ! criait le plus petit des Boulan en tapant du pied, Dimanche prochain et avec la petite fille et surtout avec la petite fille. »

IV

Dans ce quartier d'églises et de vieux couvents, entre Saint-Médard et Saint-Etienne, Mme Misofle avait l'air d'une recluse. On l'aurait cru attachée par une chaîne ou emmurée dans sa loge. Elle semblait n'en jamais sortir, sauf pour aller faire le ménage des Rabaud ou, parfois, un grand nettoyage au troisième, chez M. Delahaye.

Nul, pourtant, ne connaissait mieux qu'elle les histoires du quartier. Une entreprise de blanchissage à domicile la faisait entrer dans l'intimité des vieux garçons, des étudiants, des femmes seules travaillant en ville et des petits ménages besogneux du voisinage. Une de ses nièces allait chercher le linge et le rapportait aux clients. C'était une fille de seize ans qui en paraissait vingt et qui habitait avec sa mère au bas de la rue Mouffetard. Quand Hélène arrivait dans la loge emplie par la buée des linges humides surpris par le fer brûlant, elle apportait mille petits secrets avec les chemises, les caleçons usés jusqu'à la corde et les corsages de linon qu'elle jetait sur la grande table. Sa tante l'obligeait à parler, à décrire les intérieurs, à imaginer avec elle les soucis, les désespoirs, les manies de ses clients.

— Ces grandes maigres, ça ne sue pas, disait-elle en regardant les dessous de bras d'un corsage de lingerie fine. « Elle salit le devant, mais pas les bras ni le dos. C'est elle qui écrit dans les journaux ? » La petite battait les paupières, d'un air absorbé, et le linge de Marie-Claude allait rejoindre dans la lessiveuse celui de la dactylographe qui vivait avec un ébéniste. « Tiens, tu vois bien qu'ils n'ont pas les mêmes marques. Lui, L. G. et elle, J. B. Où tu vois le nom de famille ? »

La loge de Mme Misofle était une sorte de deuxième bureau. Une masse énorme de renseignements y aboutissait. La concierge les classait, les mettait en ordre dans

sa tête. Elle leur faisait subir une critique grossière, les déformait selon des règles à elle, d'après ses passions, ses antipathies. De temps en temps, elle allait elle-même rendre le linge pour vérifier ses informations.

— Qu'est-ce qu'ils racontent, les gens, ces jours-ci ? Ils ne doivent penser qu'à cette affaire ?

— Ils lisent les journaux et ne parlent que des voleurs. Ça me fait honte... Il me semble toujours qu'il manque quelque chose dans leurs paquets.

La jeune fille s'était mise à l'aise pour aider sa tante. Elle avait une odeur puissante d'adolescente qui ne se servait de l'eau que pour son visage et pour ses mains. La vieille femme lui souleva un bras pour regarder la tache de sueur inscrite en ovale sous son aisselle.

— C'est toi qui les ronges, tes corsages. Tu fais de l'acide.

— Tu vas me laisser, grondait la jeune fille. Qui te dit d'y mettre le nez ?

— Je mets le nez où je veux, effrontée. Je vois le moment où je ne pourrai plus te laisser aller chez les clients. Tu seras putain, comme ta mère... Si c'est pas malheureux d'être obligée de faire des mensonges à cause des autres. Ma pauvre sœur qui est veuve ! Une jolie veuve, qui ne pourrait pas dire le nom de ton père, ni de celui de ton frère ! Il est toujours cycliste dans son journal ? On ne l'a pas encore renvoyé, cette graine ?

Mais il suffisait que le pas d'un locataire vînt à se faire entendre sous le porche, pour faire changer de voix Mme Misofle. Elle disait alors très fort, pour être entendue : « Allons, ma petite, fais-moi passer la patte-mouille, » puis, quand les pas crissaient dans l'allée du petit jardin, elle retournait à ses hantises.

— C'est moi qui irai rendre le linge, tout à l'heure, dit-elle ce jour-là. Tu garderas la loge. Tu sues trop pour que je te laisse aller chez les hommes... Et puis, je veux savoir un peu ce qu'ils racontent tous sur cette affaire...

Mme Misofle attendit la fin de la journée pour être sûre de rencontrer tous ses clients chez eux. Elle mit presque une heure à préparer sa corbeille, en répétant sans cesse : « Ah, je vais partir. » Comme six heures sonnaient, M. Delahaye passa la tête dans le petit carreau mobile de la fenêtre : « Pas de courrier pour moi ? — Il serait chez vous, s'il y en avait, » cria la concierge, et comme l'autre s'excusait en refermant le carreau : « Tous ces voleurs ajouta-t-elle, c'est doucereux... — Qu'est-ce que tu vas l'appeler voleur, à présent, ce pauvre vieux... — Je sais ce que je dis... Il n'est peut-être pas employé au Ministère, hein ? »

Elle finit par s'en aller, sa corbeille sous le bras. Jean Rabaud rentrait chez lui comme elle tournait le coin de la rue. Elle eut le temps de le voir, plongé dans les feuilles de son journal qu'il lisait en marchant. « Il y a peut-être le nom du Delahaye, là-dedans, » pensa-t-elle.

La nuit était froide. Une brume extraordinaire, d'un roux sombre, pesait sur Paris. La rue Tournefort avait l'air d'un coupe-gorge. Il n'y avait d'agents nulle part, et seulement des passants qui pressaient le pas. Dans cette solitude, Mme Misofle se sentit soudain envahie par une espèce de peur. Elle arriva hors d'haleine chez son premier client, un répétiteur du lycée Henri IV dont elle n'avait jamais pu tirer quatre mots. Comme elle essayait de le faire parler sur l'affaire : « C'est très mauvais pour la discipline, » répondit-il simplement en donnant six coups du tranchant de la main sur la table. Mme Misofle le quitta sans rien ajouter. Devant la porte de Marie-Claude, elle eut le sentiment qu'elle allait enfin commencer son enquête. La jeune fille était chez elle, nerveuse, la voix haute, les mains fébriles : « Non non, ne comptez pas. Je suis sûre que tout y est. Je n'ai pas une minute à moi.

— On vit de drôles de temps, Mademoiselle.

— Des temps affreux... Mais vous pouvez être tran-

quille, on va faire le grand nettoyage. Vous êtes une honnête femme, Madame Misofle ? Vous êtes sûrement contre les voleurs, vous aussi ? Attendez un peu. On va tous les balayer. Le sursaut des honnêtes gens n'est pas un mythe...

— Ah ça non, répondit l'autre qui perdait le fil.

— Si je vous disais tout ce que je sais, vous partiriez en criant à travers les rues. C'est plein de voleurs. Il y en a partout, autour de nous.

— Vous connaissez M. Delahaye ?

— Un sénateur ?

— Non, celui qui reste dans ma maison. Un vieux à moustache. Je sais qu'il a été interrogé au Ministère... Il est sous-chef. On a fait une enquête dans son service. S'il n'y est pas jusqu'au cou, personne n'y est.

— Ils y sont tous... Mais les honnêtes gens les balaieront. Attendez quelques jours, Madame Misofle. Ceux qui sont vraiment Français peuvent être tranquilles.

L'agitation de la jeune femme grandissait à chacune de ses paroles. Ses doigts qui étaient longs et fins s'ouvraient et se refermaient devant son visage. Mais, plus elle s'agitait et plus Mme Misofle se sentait envahie par un grand calme, une jouissance profonde qui lui donnait envie de s'asseoir. L'affaire dont toute la presse était pleine, qui ébranlait les Gouvernements, déshonorait des Ministres et dressait le pays contre la Chambre, devenait pour elle un immense commérage, une sale histoire où trempaient des gens qu'elle connaissait. A travers ce vertige que faisait monter en elle l'idée du scandale et l'orgueil d'avoir découvert des choses secrètes, elle entendait à peine la voix de Marie-Claude qui répétait en la poussant vers la porte :

— Il faut avoir confiance et garder la tête solide. Le grand balayage va venir.

Les autres clients semblaient s'intéresser à peine à l'affaire. Ils en disaient bien quelques mots mais n'ou-

bliaient pas de vérifier leur compte et, s'ils avaient envie de bavarder, c'était plutôt de leurs soucis personnels, des petits ennuis de leur existence. Rue de l'Estrapade, la dactylo et l'ébéniste étaient chez eux. Le jeune homme dit simplement : « Des voleurs ? Ils le sont tous. Ceux qui crient autant que les autres et peut-être plus, » et son amie ne parla que du Monsieur du troisième qui ne sortait presque plus de chez lui et qui avait peut-être un cancer. « Qu'il est jaune, Madame... Ça m'ôte l'envie de penser à autre chose, quand je le rencontre. »

Sous prétexte de voir s'il n'avait pas de linge à donner, comme il le faisait quelquefois, Mme Misofle sonna chez le malade. Elle fut épouvantée, elle aussi, de ce visage transparent et de ces grands yeux qui ne se fixaient pas. Elle emporta trois chemises qui sentaient la maladie et les remèdes. Le moribond n'avait pas eu l'air de savoir qu'une immense chasse aux voleurs se déchaînait à travers la ville. Il n'avait répondu aux propos de la blanchisseuse qu'en levant la main comme font les prêtres pour bénir. « Quel égoïste, pensait-elle en descendant l'escalier, Paris pourrait brûler que des gens comme ça ne s'occuperaient encore que de leurs affaires. »

Chez M. Moreau qui était professeur de seconde, Mme Moreau ne lui parla que des quatre enfants auxquels elle ne pouvait pas tenir de linge. « Ils déchireraient du fer... » Puis elle passa au chapitre du grand-père qui était paralysé, dans sa maison de Bourgogne, et pour lequel il fallait dépenser des sommes fabuleuses. « C'est trop petit, ici, pour le faire transporter... Et du reste... » M. Moreau vint dans la cuisine pour donner de la monnaie à sa femme. Il sortait les pièces avec difficulté, comme les bègues sortent les mots, et il recompta trois fois la petite somme qu'ils devaient à la blanchisseuse. Comme celle-ci essayait de mettre la conversation sur les scandales du jour, il dit seulement avec une force inattendue : « Il y a beaucoup plus de gens honnêtes que l'on ne pense et l'on

accuse à tort et à travers. La vraie justice ne doit s'en prendre qu'aux vrais coupables. » Mme Misofle ne pouvait avoir que de la défiance pour des gens si évidemment gênés, si affolés de voir partir leur argent. Cette phrase acheva de la rendre hostile. « Vous avez bien raison, dit-elle doucement. On laisse tranquilles ceux qui profitent de tout sans rien faire et l'on est sur le dos des méritants... Si je vous disais qu'il y a des gens pour me chercher des ennuis parce que je suis concierge et que je fais du blanchissage. C'est trop pour une seule, il paraît ! Mais on ne lève le pain de la bouche que de ceux qui ne travaillent pas. Chacun en a pour son mérite. » Mais M. Moreau était déjà parti. En s'en allant, au milieu du couloir Mme Misofle le vit installé dans son bureau dont la porte était restée entr'ouverte. Il était assis derrière sa table, au milieu d'un amoncellement de livres et de papiers. Une petite lampe portative à réflecteur vert éclairait une pile de copies qu'il était en train de corriger et le menton d'une petite tête antique. C'était une tête d'enfant à boucles régulières, un moulage mal patiné, assez beau pourtant pour être posé à côté des classiques latins à reliure de toile verte. « Ça doit être le portrait de son plus jeune, » pensa la concierge avec un sentiment de réprobation. De pouvoir reprocher à ces gens pauvres une dépense inutile, lui donnait l'impression qu'ils devaient avoir tort dans tout ce qu'ils faisaient et dans tout ce qu'ils pensaient. Cette tête gréco-romaine que balafrait un biseau de lumière, acheva de confirmer Mme Misofle dans son mépris des jugements du professeur. « Si l'on écoutait ces gens-là... »

Ni la belle fille qui habitait la rue du Pot-de-Fer, ni le vieux garçon de la rue Mouffetard, ni l'employé de banque n'avait envie de parler de l'affaire. La belle fille écrivait une lettre en tirant la langue. Elle semblait attendre un grand bonheur, la poitrine haute, bombée comme une voile. « Je suis pressée », disait-elle. Le vieux

garçon nettoyait une pendule ancienne qu'il avait achetée aux puces. « Ça, c'est une affaire, oui, » répétait-il. L'employé recopiait un état qu'il n'avait pas eu le temps d'achever au bureau. Chaque fois que Mme Misofle se retrouvait dans la rue, le ciel lui semblait être devenu plus tragique. Les lumières du boulevard lointain ricochaient sur le plafond bas des nuages et tombaient en oblique sur les ruelles obscures. Il n'y avait toujours pas d'agents aux postes habituels. Le brouillard rendait plus pauvres les rares vitrines du quartier. Tout était miteux, grelottant.

Au fond de cette nuit douteuse, l'affaire qui bouleversait tout Paris atteignait ainsi ses plus vastes proportions dans cette cervelle de concierge où l'angoisse n'arrivait pas à dominer l'appétit du scandale. En courant à travers les ruelles désertes, Mme Misofle avait l'impression d'être traquée par les voleurs. Mais elle les traquait à son tour plus impitoyablement encore. Rien qu'en parlant d'eux, elle contribuait à les démasquer les uns après les autres. L'affaire grossissait ainsi à chaque conversation. Elle s'enflait de toutes les rancœurs secrètes, de toutes les haines personnelles. Elle avait échappé à la raison. Elle n'était plus qu'une affaire de morale, mais de morale délirante. Elle devenait l'affaire de chacun, le grand règlement de compte de tous ceux qui avaient un petit compte à régler.

— On verra bien, ce Delahaye, répétait Mme Misofle entre ses dents.

— Vous avez de la chance, dit le dernier client, un célibataire qui s'appelait Morini. Il y a cinq jours que je ne suis pas rentré chez moi. Je mettrais du linge propre avec plaisir. »

C'était un homme qui n'avait pas encore la quarantaine, toujours bien habillé, presque élégant. La blanchisseuse pensait qu'il devait « travailler aux courses ». Quand elle repassait son linge qui était fin et en bon état,

elle imaginait toujours que cet homme en voulait à la vertu de sa nièce. Elle croyait le voir en train de l'embrasser, les mains hardies. Il ne devait pas s'occuper des voleurs celui-là. Ces Rogers-bon-temps ne pensent qu'à bien la passer ! Elle essaya pourtant de le faire parler de l'affaire. L'autre se mit à rire. « C'est une belle bataille de crabes, et qui pourrait tourner au vilain ».

Pour avoir l'air au courant, elle lança le nom de M. Delahaye. Morini eut l'air brusquement intéressé. Il s'assit au coin de la table, le dos tourné à la lumière et se fit raconter l'histoire en détail. Mais il ne s'agissait pas de la romancer. Il était précis. Il obligeait Mme Misofle à être précise. « A quel Ministère ? Quelle enquête ? A quelle date ? A peu près ? Ah oui, pour savoir s'il y avait eu une lettre de recommandation dans les dossiers ? Comment avez-vous appris tout cela ? Vous lisez les lettres qui traînent sur les tables ? »

Après avoir essayé de résister, Mme Misofle s'était mise à répondre avec précision à toutes ces questions précises. Elle connaissait tous ces détails. Elle aurait préféré s'en tenir au roman qu'elle avait imaginé grâce à eux, mais Morini ne voulait connaître que les faits. Par moment, elle essayait encore de mentir, d'accuser M. Delahaye sans apporter de preuve mais quand à la dernière question de Morini elle eut répondu : « Pas toujours, » et que celui-ci lui eut dit d'une voix coupante : « Chaque fois qu'il n'y a personne dans la pièce », elle sentit qu'elle ne pouvait plus essayer de ruser. Elle espérait encore que Morini était « contre » M. Delahaye. Il n'avait pourtant pas l'air de croire que le vieil employé était un voleur. Mais il s'intéressait à lui. « A quelle heure est-il chez lui, votre bonhomme ? A quel étage habite-t-il ? Il vit seul ? »

La concierge commençait à prendre peur. « N'allez pas lui raconter ce que je vous ai dit. J'ai trop parlé. Voilà ce que c'est que la confiance. » Mais Morini ne faisait pas

attention à ses plaintes. « Vous pensez bien que tout cela m'intéresse ? dit-il enfin. Mme Misofle resta stupéfaite. Son menton biscornu tremblait légèrement. Pour la première fois, Morini eut l'air de faire attention à elle.

— Vous savez bien que je suis de la boîte ?

Elle répéta : « De la boîte ? » d'un air stupide.

— Oui, de la Préfecture... Inspecteur, quoi ! Tenez votre langue et fichez la paix à ce vieux type... Il a dû en faire moins que vous.

Elle s'enfuit de chez le policier comme si elle avait eu le diable à ses trousses. Ce Morini devait être de mèche avec M. Delahaye. Il lui avait tiré les vers du nez. M. Delahaye allait pouvoir se défendre, à présent. Et dire que voilà quinze ans, les gens du quartier prétendaient qu'il lui faisait la cour, qu'il était même capable de l'épouser... Elle était encore très bien, dans ce temps-là. Une femme de quarante-cinq ans c'est bien suffisant pour un employé de ministère, pour un espèce de veuf qui ne sait pas se débrouiller... Elle aurait été dans de beaux draps, maintenant. Une vieille haine devenait lucide en elle au moment même où semblait sonner l'heure de la vengeance. Elle allait le dire à tout le monde, qu'il était compromis, ce Delahaye, qu'il était dans l'affaire jusqu'aux oreilles... Mais les yeux froids de Morini semblaient soudain jeter leur éclair devant elle. Un éclair comme quand on repasse les couteaux. Une peur terrible l'envahissait, elle courait presque dans la petite descente mal pavée, le cœur bouleversé d'angoisse et de haine.

— Tiens, dit-elle en entrant dans la loge, voilà de la crasse. Tu viendras la laver demain matin. Et, comme la jeune fille lui prenait son panier, elle ajouta, dans son visage : « J'ai bien fait d'y aller à ta place. Ce Morini était chez lui. »

ANDRÉ CHAMSON

(à suivre)

SATIRE

SUR HEIDEGGER

Heidegger a montré la finitude, le délaissement de l'être. Mais qu'est-ce que cette décision résolue ? C'est un dénouement heureux qui consiste dans le fait qu'on dit : oui, au dénouement malheureux.

Le premier volume de *Sein und Zeit* finit un peu trop, comme bien des philosophies idéalistes, à la façon des discours de distributions de prix.

Pourtant, il y a dans ce livre, à certains moments, une telle force que je m'en veux de ce qu'a de sommaire ma condamnation finale.

MATIN

Un matin,
Je plongeais entre deux eaux de sommeil,
Chauffé sous la caresse du soleil
—Intérieur
Et dans le déliement de tout,
J'étais si fortement lié
A ce qui est le plus certain
Que je ne pouvais le nommer,
Ni jamais l'oublier,
Tout un matin.

MATÉRIALISME DIALECTIQUE

Deux beaux mots. Le premier fait appel à une forme de l'instinct révolutionnaire, à l'instinct de « honte arborée », et le deuxième à l'orgueil. De sorte que le snobisme à rebours et le snobisme tout court trouvent à la fois leur compte. Mon premier est ce qu'il y a de plus bas. Mon second est ce qu'il y a de plus haut. Reste à savoir si mon tout n'est pas un attrape-nigauds.

MAUVAIS MOI

Je sais pourquoi je cours ainsi, c'est pour les rêves,
Pour les nourrir, mon mauvais moi, travailleur des profondeurs.

RETOUR AU MOI

Refais ton paquetage :
Tes quatre idées, tes huit sentiments.

MER

C'est le temps, c'est le temps, non-être interminable,
Et bousculant ses flots sur des rocs éternels.

ÊTRE JUSQU'A LA MORT

Cette existence vers la mort et vers la vie,
Ce flux et ce reflux d'espoirs et de regrets,
Qui dira, — sans parler de chute et de progrès,
Ce paquet d'être, ces morceaux d'être ?

CRÉATION ET DESTRUCTION

Pour autant que nous connaissions la création, elle se fait par négation de la réflexion. Dans cette conférence sur l'acte réflexif et l'acte créateur, l'éloquent orateur voulait nous montrer l'identité des deux actes ; et il nous faisait voir la réflexion comme puissance de distinguer la chose et la perception, la perception et l'image. Mais l'artiste est celui pour qui l'image est le plus possible comme la chose, est une chose. Et peut-être le philosophe est-il celui qui ne distingue pas entre la chose et la perception. La création est destruction de la réflexion.

FEUILLE

Me froissant, me creusant, le monde est monde, et moi
La feuille au bord extrême, et tremblant dans l'azur,
Et celle qui retombe, aspirant le terreau.

SUR LES « ABEILLES D'ARISTÉE »

Weidlé montre admirablement la crise de la littérature contemporaine : Joyce, Proust, etc. Mais au début du XIXe siècle, on pouvait dire également : « Les cadres du roman éclatent. » Les *Années d'Apprentissage*, est-ce un roman ? Et *Heinrich von Ofterdingen* ? En France, *Obermann*, *Volupté*, *Indiana*. On pouvait déjà écrire : « Ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui, c'est la difficulté croissante qu'éprouvent non les talents de second ordre, mais les écrivains les plus doués, à réaliser cette unité et cet accord dans une œuvre vivante et durable. »

Mais on peut remonter plus haut : qu'est-ce que ce Montaigne, ce Rabelais, leurs œuvres auxquelles on ne peut donner de nom dans aucune langue ? Et ce Cervantès

qui place toute son expérience dans le cadre des romans de chevalerie et le fait éclater ? Et on remonterait plus haut encore (Jean de Meung). On s'arrêterait à la *Chanson de Roland.*

Si on prend la pensée grecque, on remontera de même d'Euripide, esprit dissolvant, à Sophocle, à Eschyle. Mais les tragédies d'Eschyle, déjà, ce n'est plus sans doute la grande tragédie primitive ; déjà Eschyle ne peut plus se détacher de son moi.

S'il y a une dissolution de l'art, il faut peut-être ajouter que c'est la dissolution d'une dissolution.

Le premier chapitre s'enfonce dans la nuit des temps ; le dernier aussi. On peut être plus tranquille que ne l'est Weidlé ; nous ne sommes pas beaucoup plus près du dernier que du premier.

LIBERTÉ NULLE PART

Liberté, je vois parfois ton beau visage,
Dans un éclair, sous les menaces,
Quand des visages décomposés — composés par la colère
Jettent des injures, des coups,
Et que d'anciens et de futurs bourreaux sont des victimes,
Mais tu n'es d'aucun camp, et toujours menacée.

LE SECRET PUBLIC

L'univers, une toute petite chose,
Entre en moi à pas de voleur,
Et je communique avec tout,
Sous des milliers de regards.

NOUS CONCEVOIR DANS LE MONDE

Il faut d'abord nous concevoir *dans le monde.* C'est le mérite de Bergson, de Whitehead, de Heidegger de

l'avoir dit. L'idéalisme est souvent péché d'orgueil. Le faux humble permet à sa vanité de se donner libre cours dans l'idéalisme. Il y a un réalisme naturel, qui est la base de la philosophie (cf. ce que disent Lossky et surtout Franck et Nikolaï Hartmann). C'est moi dans le monde qui suis présent. Le *Cogito* n'est que par abstraction la première pensée. Il est toujours pensée braquée sur quelque chose, venant de quelque chose. Il est lié aux choses pensées et aux autres. Malebranche l'avait bien vu, mais il en reste aux idées et à l'espace mathématique. Kant l'a bien vu ; mais il en reste aux idées et à l'espace et au temps de la science. Il y avait une sorte de progrès de Malebranche à Kant ; il y en a en ce sens un nouveau, de Kant à Bergson et à Whitehead.

Mais faisons attention à l'idée de progrès ; elle n'est légitime que si en même temps, elle signifie retour aux origines, conscience de la décadence.

COMPLICE DU ROI

Je connais les grosses extases anciennes,
Puis comme une eau qui bout, les bulles qui crèvent,
Le violon soudain strident du bonheur,
— La petite joie inaccoutumée, l'interdite
Qui amène avec soi toute son étrange contrée.

SUR WHITEHEAD

La réflexion sur Whitehead me fournit aujourd'hui un nouvel élément : à l'idée de substance ne pourrait-on substituer l'idée de sur-stance ? (idée qu'un ensemble organique est quelque chose de supérieur à ses éléments). On retrouverait l'entéléchie aristotélicienne, la « vérité » hégélienne, l'émergence d'Alexander.

IL EST TROP VITE TROP TARD

Pourquoi du fond de l'Océan venir si vite
Vagues que l'Océan n'a pas vu se former
Pourquoi ces pleurs en moi quand le plaisir médite
Et le sanglot fini quand je voudrais l'aimer ?

PLAIDER LE FAUX

Il est curieux que l'esprit humain soit toujours forcé de plaider le faux devant la nature, pour savoir le vrai, que l'idée de possible, la pseudo-idée de possible, lui soit nécessaire pour atteindre le vrai.

DANAÉ PARLE

Enfin je me découvre en recevant le Dieu,
Je suis ouverte sous un million d'yeux,
Qui sont ouverts en moi pour regarder les astres
Et je vois se former en moi une statue
De femme aveugle et sourde et qui d'avance sait
La mort de ses espoirs avant qu'ils ne soient nés.
Je frémis ; d'où me vient cette science inconnue
Cet informe savoir qui connaît ce qu'il forme ?
Sous ta main, mon secret grandit considérable
Toi jardinier divin qui saccages les fleurs,
Et ne me laisses plus pour pouvoir le bercer
Qu'un pâle souvenir de mon rêve exaucé.

LE CLASSIQUE EST PLUS PRÈS DE L'INCONSCIENCE

Le romantisme pourrait être appelé : un effort pour prendre conscience de l'inconscience. Le classique ne prend pas conscience de l'inconscience. En ce sens, il est plus près de l'inconscience que le romantique.

PRIÈRE

Quand je dégorgerai mon plaisir à longs flots
Tel un sang de blessé dont vient la dernière heure
Fasse Dieu qui n'est pas, dans son ciel sans échos,
Comme un oiseau qui tourne autour du corps qui pleure,
Passer la grande image au mur de mon cerveau.

LA PSYCHOLOGIE

Il me semble que, depuis Platon et Aristote qui énoncèrent les lois de l'association des idées — lois bien vagues, bien peu satisfaisantes — mais enfin c'est tout ce que nous savions sur la façon dont nos idées s'appellent, il n'y a guère eu que Freud qui ait apporté quelque chose de valable en psychologie. Je ne veux même pas dire quelque chose de vrai, bien que je croie qu'il y a beaucoup de choses qu'il ait dites qui sont vraies (et d'autres sont absurdes), mais quelque chose qui vaille la peine qu'on dise : c'est vrai ou c'est faux. — Le reste, c'est distinctions et descriptions artificielles, puis négations de ces distinctions et de ces descriptions.

PETITE COURSE

Entre le chaud du ventre et le froid de la terre
Un moteur remonté pour un temps assez court
Egrène un chapelet d'actes vains et parcourt
Ce peu d'espace entre la nuit et la misère.

PRÉSENCES

C'est moi que je perçois comme substance, mais ce sont aussi les choses ; comment se fait-il que ce sont des choses ? Faut-il revenir à mon idée, que notre per-

ception, à nous qui sommes des concrets, des choses concrétées, en boule, fait par une sorte de contagion apparaître des choses en boule ? Oui, en un sens. Mais ces choses en boule, ce sont elles qui m'ont façonné, qui nourrissent mes perceptions et mes imaginations. L'univers se peuple de présences.

LE PUITS

Je cherche le conseil de la profondeur.
J'écoute,
J'écoute en vain,
Parfois je crois entendre ce cri monter :
Ce n'est pas un cri que j'attends,
Mais l'inénarrable dialogue de moi avec moi,
Continu et interrompu
Par le plus grand événement.

JEAN WAHL

ORIGINES D'UNE NOUVELLE RÉVOLUTION FRANÇAISE [1]

La crise qui se manifestait dans les sciences et dans les arts favorisait aussi, à certains égards, l'agitation révolutionnaire. La littérature se montrait parfois raisonneuse et froide, désordonnée et agressive, corrompue. Et de même la peinture, la sculpture et l'architecture.

On les voyait donc, ces peintres et ces sculpteurs, sculpter ou peindre des faits-divers de journaux, des catastrophes de chemins de fer, des viols, des assassinats, des krachs financiers, ou des fleurs inconnues, inédites en nos pays et provenant des tropiques ou des herbiers du Muséum, ou même peindre des microbes agrandis ; ou sculpter des organes intérieurs du corps humain : un cerveau, un poumon ; ou dessiner des scènes se passant dans des caveaux de banques, ou chercher à immortaliser des incidents saugrenus de l'histoire, ou des épisodes peu connus ou hideux (supplice de Damiens, crimes et exécution de Landru), ou des épisodes à demi-fictifs : l'ivresse du poète Horace, par exemple, ou des sujets sensuels tels que les amours des courtisanes célèbres, ou peindre des vues de machines : de compresseurs, de turbo-alternateurs, de machines à empaqueter des pastilles ou des bonbons ; ou des sujets médicaux tels que « La cystite », « La métrite », et toute une « Suite morbide », exécutée par un peintre qui avait fait sa

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er mai 1938.

médecine ; ou encore ce fut le développement extravagant du surréalisme, et divers emprunts aux idées de Freud, et les fresques intitulées : « Psychanalyse » figurant un rêve à l'état brut et les différentes interprétations imagées que l'on en peut donner ; ou bien encore, en cette même époque, X. exposa ses « nouvelles vues de femmes », qui représentaient des folles et des épileptiques au visage et au corps effrayants ; puis il y eut des peintures de mobiliers sans personnages, et qui devaient évoquer — souvenir de Le Play ! — le caractère des gens par leur domicile, et réaliser une peinture de caractères par une peinture de meubles ; ou encore virent le jour des caricatures des principales statues de l'antiquité grecque, des parodies sculpturales de Vénus, d'Apollon, etc. ; ou bien se donna libre carrière la sculpture héroï-comique qui représentait en dieux antiques, grecs ou romains, des filous de notre temps (l'inévitable Stavisky), ou des ministres prévaricateurs ou concussionnaires ; ou apparurent des statues et des tableaux religieux s'inspirant de la mystique de Marseille ou, à la suite de Boivais, de certains cultes orientaux ; ou des œuvres suggérées par la philosophie de Garlont ; ou un ensemble de tableaux, d'illustrations pour une série de luxueux guides des principales villes de France, ou pour des albums sur leurs ressources, albums classés et ordonnés par genres : albums financiers, ou médicaux, albums des plaisirs mêmes, et la représentation, aussi fidèle que possible, des lieux et des personnes jouant un rôle dans chacun de ces domaines ; ou bien ce fut la glorification sculpturale de la sottise : statues qui figuraient des imbéciles ou des crétins ; puis la sculpture humoristique eut également quelque succès : elle montrait de grands génies tout nus, affligés de corps difformes ou ridicules ; et des tableaux évoquant les jeux aujourd'hui en vogue (encore une série) ; ou bien on essaya de mettre à la mode des sculptures à l'intérieur

desquelles se trouvait un gramophone qui devait être entendu en même temps que l'on regardait l'œuvre sculptée ! ou encore les fresques de H. pour les cuisines, destinées à être visitées par le public, d'un palace de Deauville, ces fresques retraçaient l'histoire des aliments : leur naissance naturelle, leur préparation culinaire, puis la mastication, la digestion, pour finir, au dernier panneau, par ce que l'on devine... « voici les cacatombes », avait dit un critique malicieux, M. Bollard-Talbère ; et il faudrait citer également les fresques intitulées : « amour », où l'on voyait une belle fille et un beau garçon enlaçés, puis ce dernier ayant contracté certaine maladie et subissant divers traitements, puis le même encore devenu gâteux, bavant dans le boîtier de sa montre et tournant la manivelle de sa voiturette ; il faudrait souligner en passant l'influence des autos, des avions, de la technique moderne, en général, sur les sujets de la peinture et de la sculpture ; et la statue : « Suicide de Kreüger », et la statue : « Viol aux champs », de Y., qui eurent un succès de scandale ou de surprise tout au moins ; et de même le bronze : « Vieil impuissant », destiné, dans la pensée de l'auteur, à faire pendant à la « Vieille heaulmière » etc.

Quant à la corruption, elle régnait davantage encore dans les arts plastiques que dans la littérature.

Sans doute, en ce temps-là, sur la littérature, n'avaient cessé d'exercer leur influence fâcheuse : la vile camaraderie ou amitié d'adulation mutuelle, les combinaisons louches avec éditeurs et maisons de commerce, la vente aux enchères des manuscrits, rue Drouot, avec les truquages qu'elle comporte, les démarquages et les « plagiats », les lancements arrangés, la réclame payée par de l'argent ou des articles d'admiration réciproque, les fausses indications de tirage, les concessions au

goût du public, les flatteries aux parvenus, aux académiciens, aux jurys des prix littéraires, les cénacles, écoles, ou clans nuisibles, la recherche des profits par le cinéma, par la T. S. F. et la télévision, la course aux commandes officielles, et plus encore, l'asservissement aux partis politiques.

Mais ces « maux », ou d'autres pareils, se firent sentir plus encore dans la peinture et la sculpture, sur lesquelles le désordre économique exerçait une influence plus pernicieuse encore. Car les écrivains dans la gêne ont la ressource de se consacrer à l'enseignement, au journalisme, à certaines besognes de cinéma, etc., cependant que les peintres et les sculpteurs sont moins favorisés à cet égard. Et les matières indispensables à leurs œuvres coûtent plus cher... Et les peintres sont trop nombreux : quarante mille en France !

C'est alors — si l'on en croit Pierre Malay, qui fit campagne dans les journaux contre cet abaissement, — c'est alors que sous l'effet de la crise mondiale, totale, comme une guerre peut être dite totale, l'on vit des peintres et des sculpteurs conclure entre eux ce qu'on appelait des « traités d'amitié ou de bienfaisance », par quoi ils s'engageaient à « ne penser (!?), ni ne dire jamais que du bien de leurs œuvres, mutuellement » ; plus que jamais certains critiques se laissèrent acheter par des marchands de tableaux ; des peintres et des sculpteurs connus colportèrent eux-mêmes leurs œuvres à Paris et en province, ou acceptèrent de les louer pour des réceptions et des cérémonies, ou bien ils consentirent à ce qu'on appelait des « ventes à échange », par lesquelles ils renouvelaient tous les cinq ou six mois les tableaux ou statues qu'ils avaient placés chez tel ou tel amateur encore riche. Les collusions à la salle des ventes prirent les formes les plus variées. Il s'agissait, pour les artistes, de berner les marchands d'œuvres d'art, pour ceux-ci de berner les clients et les artistes, pour les uns et les

autres, de duper l'État. On vit exposés au Salon des Indépendants, qui admettait tout, des démarquages, effectués pour de l'argent, d'œuvres anciennes et peu connues, et aussi ce qu'on nomma des tableaux-mélanges ou hybrides, figurant par exemple une nudité copiée de Rubens dans un intérieur copié de Van Hoogh, etc., ou bien encore ce furent, lancés pour de l'argent, des combinaisons, permutations et amalgames variés de statues de Rodin, de Pradier, de Houdon, etc. ; dans le désir de plaire à certaines prostituées, des artistes acceptaient de les peindre, et ils exhibaient ensuite ces nudités dans des salons où elles « levaient » parfois des protecteurs ; c'était là, disait-on, de la peinture entremetteuse ; de même encore, des peintres et des sculpteurs décorèrent d'une façon impudente des maisons de rendez-vous, des boudoirs de filles cotées. On citait une maison, proche de l'Étoile, qui s'était ornée de tableaux d'un grand peintre, d'une audace luxurieuse, et de statues pornographiques payées à prix d'or. Les « nègres » furent employés plus souvent, qui préparaient les morceaux de sculpture et de peinture auxquels le « maître » donnait « le dernier coup de fion », à la veille de la vente ; certaines officines de lancement d'artistes, en relations avec des instituts de psychotechnie, prospérèrent ; l'espionnage d'atelier s'enhardit ; la réclame pour les œuvres se fit d'une manière plus bruyante, par la T. S. F. et la télévision (grâce à laquelle on organisa d'ailleurs aussi d'admirables reportages d'expositions ou de collections particulières) ; un peu plus tard ce fut la mise en loterie d'œuvres d'art, puis la consultation du goût du public dans des revues comme « Goûts et couleurs », ou « Que voulez-vous ? » et certains artistes acceptèrent de peindre selon les exigences de ce public ; puis le troc généralisé à la Bourse des arts ; ensuite la création, par les grands magasins, d'ateliers artistiques où l'on voyait les peintres et les sculp-

teurs travailler sur commande ; la formation de cénacles destinés à épater les « derniers bourgeois » (cénacles d'esprit macabre, ou impudique, ou politique) ; alors naquirent le groupe « Obélisque », le « Club céleste », et le groupe « Faucille et marteau » ; enfin de grands couturiers essayèrent de lancer une nouvelle mode de peinture et de décoration à chaque saison, en même temps que les toilettes nouvelles...

Voilà en bref, quels effets la crise économique et politique mondiale produisait sur la peinture et la sculpture de France. Répercussions imprévues, complexes, étranges comme des romans. Tissage, tissu extraordinaires du monde.

L'état des mœurs laissait présager les prochaines violences de la guerre civile. Les scandales se multipliaient dans toute la France. En voici deux qui firent quelque bruit :

Deux mots du scandale de la Bourse aux mendiants, à Paris. Il y a eu autrefois, en Angleterre, en Autriche et en France, des écoles de mendicité. La Cour des Miracles n'en était-elle point une, en somme ? Mais l'enseignement qui était donné dans ces écoles n'offrait d'ordinaire rien de technique. Il s'agissait d'un enseignement par l'exemple, par la contagion, par la tradition orale, etc. Or voici qu'il se créa, Impasse Mouillois, dans le XX[e] arrondissement, une école différente de celles qui l'avaient précédée.

L'Impasse Mouillois est longue de quelque 200 mètres, resserrée, recouverte d'un vitrage souillé par les fumées en dessous, par la fiente des moineaux en dessus. Ces vitres abritent l'impasse de la pluie, de l'air et du

soleil qui la purifieraient. Il règne dans ce tronçon de rue une constante odeur de repas écœurants ou vomis... Au numéro 9, on s'engage dans un corridor aux murs duquel les cafards gravissent des moisissures gluantes, on descend par un escalier orné d'une boule d'ivoire inattendue, qui fut naguère boule de billard, et précédemment, encore, sans doute, défense de quelque éléphant en Afrique tropicale, on pousse une porte dont le bas est râpé de coups de pied, et on entre dans une vaste salle où la fumée des mégots, l'odeur des tables qui ont bu des flaques de vin et de bière, et un relent de carie dentaire vous font chavirer le cœur. C'est là l'école de mendicité, la Bourse aux mendiants, et il y a des pauvres diables qui s'y bousculent chaque jour et chaque nuit plutôt que de flâner ou même de mourir de froid et de faim dans n'importe quelle forêt de France.

La salle est en sous-sol. Le soupirail qui l'éclairait, l'aérait, s'ouvrait sur l'impasse, et il vient d'être bouché par un matelas troué d'où s'échappe de la paille encore humide, semble-t-il, d'urine et de souillures plus répugnantes. C'est que les gamins de l'impasse jouent à pisser ou... contre ce soupirail. Quittez un instant vos bibliothèques époussetées, sages et penseurs, et venez méditer sur ceci, loin de vos mots vagues et morts.

Cette salle est éclairée à l'acétylène, qui est lumière fétide. Se coudoient en ce lieu moins d'adultes que de vieillards et d'enfants : ce sont les meilleurs âges pour la mendicité. Et l'on rencontre là aussi, sans doute, moins de français que d'étrangers, beaucoup d'italiens, de russes, de polonais, des arabes et des nègres même, comme nivelés et confondus. Ne doivent-ils pas la vie, tous, quels qu'ils soient, à des enlacements sous les variantes desquels il y a eu le même plaisir animal et humain, commun à toutes les races, toutes les nations, et tous les temps de l'histoire ? Selon toute probabilité, la plupart d'entre eux aussi reçurent les soins et les sourires

d'une mère. Mais du plaisir et de l'amour qui ont été au début de leur vie, ils se sont bien éloignés, ces misérables. Quelles circonstances ont joué contre eux, sous les diverses latitudes de la terre, quels malins génies, quelles sortes de mauvais démons s'acharnèrent sur eux et les rassemblèrent ici, dans ce sous-sol où l'air et la lumière sentent comme des excréments ? Qu'ont-ils fait pour mériter leur sort ? Ne valent-ils pas, en intelligence, beaucoup de riches qui dilapident l'héritage de leurs pères avec des prostituées, ou tant de politiciens, ou ces croyants machinaux qui ne créent rien dans l'ordre de la foi ? Ne valent-ils pas, pour le cœur souvent, pour et par les qualités de l'âme, par la patience, la charité envers de plus malheureux qu'eux-mêmes, par la franchise, la sincérité, d'autres vertus encore, ne valent-ils pas beaucoup de parvenus ? Pourtant ces misérables ne seront sans doute jamais riches. Si l'on pouvait les interroger, solliciter leur confession, si l'on connaissait leur vie personnelle à chacun, reliée à la comédie du monde, on s'apercevrait que, parfois, des circonstances insignifiantes les firent échouer à deux pas d'autres qui réussissaient : la maladie, des accidents ; ou d'autres circonstances plus considérables : le marasme des affaires, la guerre, l'instabilité politique ; mais on dira qu'une autre « cause », souvent, les a réduits à la mendicité : leur défaut d'énergie, mais d'où vient-il ce défaut, de quels ancêtres ou de quelles incidences de climat, d'éducation, que sais-je encore ? Et l'on songe que si, par exemple, cette pauvre Lydie Sobbet, à Draguignan, il y a plus de 40 années, un matin, alors qu'elle était une vive et belle fille, n'avait point traversé le Cours Gambetta vers 8 heures, afin de se rendre à son travail, et si alors, elle n'avait pas rencontré celui qui, passant à cheval par cette ville pour la première fois, allait se marier avec elle, mais ensuite, blessé à la guerre, devait absorber de la morphine pour calmer des crises

nerveuses, puis ne plus pouvoir travailler, perdre son argent à vouloir se guérir, puis mourir d'intoxication en laissant sa femme dans la misère, si cela n'était point arrivé, Lydie Sobbet serait-elle ici, dans cette salle nauséabonde, vieille femme édentée à présent, elle qui mordait jadis mutinement les lèvres qui poursuivaient sa bouche, elle qui n'a plus que des mèches de cheveux blancs, elle qui, dit-elle, pour pouvoir aller tendre la main, doit emprunter les lunettes d'une moins misérable. Lydie Sobbet qui sait qu'elle deviendra aveugle, « vers Noël », lui a dit un oculiste en lui réclamant vingt francs pour la consultation... Il lui arrive, à cette femme de prier Dieu de lui laisser « encore un peu de vue » et, avec les lunettes qu'on lui a prêtées, de ses yeux qui, jadis enjoués, faisaient palpiter de jeunes cœurs ou désolaient des amoureux pauvres, maintenant elle regarde Paris, qu'elle ne verra plus demain, et les sourires et la jeunesse que demain elle ne pourra qu'entendre, et le Crucifix que demain elle ne pourra que toucher, — hélas, qu'aurait-il fallu pour qu'elle pût s'asseoir aujourd'hui dans une des automobiles dont il lui arrive d'aller refermer la porte, près de l'hôtel privé qu'elle habita, et qu'aurait-il fallu pour qu'elle prît la place de la jeune frétillante fardée ou de la riche grosse aigrie gourmande alcoolique qui se prélasse dans sa huit-cylindres, qu'aurait-il fallu dans le monde, quelle déviation d'étoile au ciel ou quel autre battement d'un cœur pour que les rôles fussent intervertis et qu'au lieu de traverser Paris à pied, en savates et montrée du bout de leurs cannes par Messieurs bien, au lieu de traverser Paris pour descendre en ce sous-sol de l'Impasse Mouillois, Lydie eût, dans son automobile, roulé je suppose vers le Ritz ou l'archevêché, saluée ici et là avec d'égales prévenances ?

Des pensées de ce genre, ces pauvres, que de fois en leur esprit, ils en avaient ressassé. Surtout ceux qui,

nés dans l'aisance ou même la richesse, étaient tombés jusqu'ici. Que de fois, leur passé, ils l'avaient repris, se disant tantôt qu'il était plus pénible d'être sans rien après avoir été, comme disait Lydie, « avec tout », ou bien se disant au contraire que mieux valait avoir connu l'aisance pendant un temps, plutôt que d'avoir toujours vécu dans le dénuement. Que de fois ils avaient repris ce passé, y corrigeant un mot précipité, une heure de départ, la traversée d'un jardin public, un ordre de Bourse, quelque baiser obscène, à quoi ils attribuaient l'origine de leur présent, ce présent, cadeau maudit. Dans la forêt enchevêtrée de l'existence, sans boussole, qu'il est facile de se perdre, et d'aboutir Impasse Mouillois, quand on croyait aller vers les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe, l'Étoile ! Ironie de ces noms, tragi-comédie de ces mendiants et de tous, et de toi-même qui me lis et qui, fusses-tu ministre ou prince, ne peux être sûr que dans dix, vingt, trente ans, tu ne seras pas accoudé à la même place que Lydie Sobbet, sous ce bec d'acétylène dont la flamme danse, comme danseuse sale et fétide sur cette danse de pires que morts, de vivants en détresse.

Dans un esprit analogue, plusieurs de ces malheureux songeaient parfois que, puisqu'il avait suffi de si peu pour les précipiter de la fortune à ce sous-sol, un nouvel accident de vie pourrait aussi les relever et les ramener à la surface du monde. Et parmi eux, il y avait ceux qui, un peu fous — mais grâce à la folie qui semblait les avoir pris en pitié ou affection, ils étaient moins malheureux que les autres, — ceux-là donc se disaient qu'un oncle à héritage, se disaient qu'un philanthrope, se disaient qu'un numéro de loterie, ou Dieu peut-être, oui, aurait aussi pitié, et penserait à eux. Un hasard aurait pitié d'eux, un hasard aurait du cœur. Qui sait ? Et certains se voyaient reprendre la place des favorisés du sort, et ils étaient sûrs qu'ils sauraient, à la place de ces dodus marchands, députés, avocats ou femmes à

bonnes œuvres et confessionnaux de luxe, ils sauraient faire, aussi bien, des gestes de riches. Dans la comédie, dans l'armée humaine de la déchéance humaine, pourquoi ne pas permuter un jour toutes les conditions ? « Nous aussi avons su, ou saurions, pourrions, se répétaient ces pauvres, si la chance avait voulu. » Et dans ces moments d'orgueil de misère, ils en venaient à dédaigner ces riches, à se dire que ces riches, poussés, hissés par la chance étaient des tricheurs de la grande partie, au tapis vert de ce monde. Dans leur griserie de misère de malheur étourdissant, c'était juste si quelques-uns n'en venaient pas à se flatter, se convaincre d'avoir voulu leur misère, cependant qu'ils accusaient les riches de n'avoir réussi que par hasard et « coups tordus ».

D'autres fois, certains de ces pauvres, au contraire, étaient soulevés d'envie, de haine et, pensant toujours aux vicissitudes qui les avaient jetés de l'aisance dans le besoin, ils se persuadaient que demain, ce serait au tour de ces riches de tomber, descendre la tête en bas, l'escalier du monde, l'échelle de Jacob, le mât de Cocagne, comme escalier de music-hall dégringolé sous les regards de frères féroces... et alors, dans ces dispositions d'esprit, ces pauvres, en pleine rue, se retournaient derrière les automobiles miroitantes qui valaient 10, 20, 30 ans de mendicité aux coins de rues, et ils se disaient qu'il n'y avait qu'à attendre, que d'autres étaient descendus de plus haut jusqu'à l'Impasse, ils se disaient que tous y aboutiraient, ils ricanaient, lançaient jets de salive entre leurs incisives et, sur les journaux, tirés parfois de caisses à ordures, ils lisaient, puis marquaient au crayon ou d'une croix à la chique de tabac, ils marquaient des faits-divers qui devenaient comme leurs versets d'évangile, de bible d'espérance : riches estropiés par automobiles, riches volés, cambriolés, ruinés par grève et crise, riches en faillite, saisis, jetés à la rue. Ah, ah ! se disaient les pauvres, pensaient-ils, en v'là

qui font un pas vers nous, vers l'Impasse. Et cette Impasse devenait à leurs yeux le centre de Paris, de la France et de la vie, par rapport à quoi tout s'éloignait ou se rapprochait. C'était pour eux le repaire, le repère.

Ensuite, dans leurs oscillations de vivants, puisque enfin ils n'étaient pas encore morts et que ce n'est que dans la tombe qu'on n'a plus la peine ni le contentement de changer d'idée et de cœur, dans une nouvelle oscillation qui décelait le mouvement de la vie en eux, cette vie venue de si loin, des animaux inférieurs et du soleil, donc, dans une oscillation nouvelle, il leur arrivait de sentir diminuer leur haine des riches et de se dire : « Mais nous, lorsque nous étions dans l'aisance, avions-nous pitié des pauvres ? » Alors, par égard pour les riches qu'ils avaient été et que, peut-être, ils redeviendraient par chance demain, pour cela, ou encore parce qu'ils avaient de la gratitude pour quelqu'un qui venait de leur donner de l'argent, ou qui leur avait promis qu'il essayerait de chercher à leur procurer du travail, pour cela, ou par bonté, parce que la méchanceté, rancune, colère, haine les fatiguaient, leur prenaient des forces, et que ne trouvant pas assez de sang en eux pour se nourrir, anémiées, elles faisaient trêve un instant, alors, dans ces nouvelles dispositions d'esprit, plus généreuses, il arrivait que ces misérables se disaient : « Nous aimons mieux souffrir ces maux plutôt que de voir d'autres gens à notre place », ils ressemblaient aux déments qui, après avoir assisté à un culte religieux, remercient Dieu de leur avoir infligé la folie à eux plutôt qu'à leur enfant. Ces pauvres songeaient de même : s'il faut qu'il y ait des pauvres, que ce soit nous plutôt que d'autres. N'échangeons point les conditions. Nous sommes habitués, entraînés à la misère.

A d'autres moments encore, parce que les espoirs qu'ils avaient eus, l'espoir d'entrer dans un asile de vieillards,

l'espoir de recevoir un manteau usé pour leur hiver, l'espoir de mourir même, n'importe comment, de faim ou écrasé par une automobile, ou l'espoir d'avoir le courage de se donner la mort, parce que ces espoirs les avaient abandonnés, comme à l'entrée de l'enfer, ou comme celui qui porta sa croix, ou bien parce qu'ils venaient d'apprendre que celui qui les avait volés, ruinés était acquitté, enrichi, et partait pour une croisière en yacht, ou parce qu'ils avaient vu dans un journal la photographie de celle qui les avait poussés vers l'impasse, ou parce que leur foie, leur cœur, étaient de nouveau rongés de haine, brusquement, ces misérables se sentaient de nouveau saisis de colère contre le monde, contre eux-mêmes et contre Dieu.

« Te Deum non laudamus », avait chanté un soir, là, un défroqué qui marchait avec des béquilles. « Non laudamus », répétait-il en frottant ses béquilles l'une contre l'autre comme des couteaux, et il expliquait à ceux, nombreux, qui ne le comprenaient point, il développait sa pensée. « Non laudamus », qu'y a-t-il à louer en ce monde ? Au plus quelques maisons vides ! S'il n'y a pas d'Antéchrist, il y a un Antidieu, qui mène le bal, comme l'a dit Garlont le sage. Ne sois pas fier, Dieu ! Il n'y a pas à te vanter de ton travail. Et d'abord tu m'as fait, fait et refait, et cela suffit à m'édifier sur ton compte. Suis-je suffisamment ignoble ? Et vous, frères en turpitude ? Ignoble mais malade, mendiant ainsi que vous tous. Comment est-ce que je gagne les quelques sous qui m'empêchent de crever de faim ? En chantant dans les rues et les cours. Autrefois, j'étais enfant de chœur, de chœur sans cœur, et j'ai chanté à Notre-Dame, maintenant je chante autour de Notre-Dame, pas loin d'elle, dans le quartier Maubert, toute ma vie se trouve entre ces deux sortes de chants, de chansons, tout commence et finit par des chansons, paraît-il, en France. Mais c'est *non gloria, non credo*,

non laudamus que je voudrais chanter autour de Notre-Dame, en dansotant avec mes béquilles aujourd'hui, moi qui ai plaqué la religion pour une théâtreuse qui m'a plaqué. Mais je ne puis pas chanter cela, car on ne m'écouterait pas, ou l'on me ferait arrêter, la France n'est pas encore mûre, pas cuite, cuisinée et mijotée à point, cela viendra, vive le rouge, couleur du sang, et de la vie donc, vive le rouge sang plus beau que le noir de la mort, des prêtres, de la nuit, et du centre de nos yeux, il ne faut pas l'oublier, et donc ces yeux ont moins l'air de lampes, miroirs, comme dit l'autre, que de soupiraux, caves, caveaux et culs, en vérité. Il faut que je chante autre chose, du gai, du rigolo. N'est-ce pas sinistre, mes amis ? C'est nous les pauvres, demi-crevés, misérables, c'est nous qui faisons la musique des rues, jouons de la flûte, accordéon, violon, nous les moins gais du monde, et si l'on nous permettait d'être sincères, nous jouerions marches funèbres, danses macabres, jazz de révolution, guerre civile, allegro bolchevik, guerre d'Espagne, et le reste ! Y a-t-il une loi qui nous défende d'être sincères ? Non pas encore, ça viendra peut-être, mais pour l'instant le bourgeois veut du gai. Les haïssez-vous au moins comme il faut, ces ménagères qui s'éloignent une seconde de leurs fourneaux pour nous flanquer par la figure, avec deux sous, l'odeur de leurs révoltants rôtis ? Comme je les hais et plus elles me donnent, plus je les salue, plus je leur souhaite une mort proche et ardue, une mort au cancer par exemple, comme elles disent : du veau aux nouilles. On les aura un jour. Moi je note le numéro des maisons et des étages, et quand le gros numéro, gros soir, sonnera à Notre-Dame, cette béquille, ma Julie, repoussera comme un arbre dans le sang de celles qui m'ont f... l'aumône et jeté du haut de leurs étages ces pièces qui roulent, et qu'il nous faut aller repêcher dans le pipi des matous de ces dames ! »

Et ce fut ce défroqué, « Sansfroc », comme on le surnommait qui, avec Lydie un jour, causa, et tous deux eurent l'idée d'organiser la mendicité mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Sansfroc ou Herbert Lecointre avait du savoir, du bagout, de l'autorité sur les misérables qui l'entouraient. Lydie avait l'esprit d'organisation. Un instituteur, deux anciens professeurs de lycée, un bonhomme qu'on appelait le général et qui avait en effet contribué à la victoire de la Marne, mais que la République avait, prétendait-il, « laissé tomber parce qu'il priait », ces quatre hommes aidèrent Lydie et Lecointre. « Ainsi, disaient-ils, ensemble, notre entreprise sera de fondation exclusivement française. » « Tout ce qui est national est nôtre », fit un titi. Et l'affaire fut lancée en gaieté, dans cette misère. « Un pour tous, tous pour un », ajouta lentement un Suisse. On aurait cru à la naissance de quelque chose comme une patrie. Et déjà un mot historique, un mot de manuel, venait aux lèvres de l'instituteur...

Au début, on se préoccupa de constituer un magasin de hardes pour la mendicité. De vieux habits de toute provenance, volés parfois aux étalages de la foire aux puces, s'entassèrent dans une chambre située derrière la grande salle et en contre-bas. Sous la direction de Lydie, des femmes travaillèrent à raccommoder ces nippes ou au contraire à leur donner un aspect plus minable. On y faisait alors des trous, des taches, on y recousait des morceaux d'étoffes mal assorties. Effort de laideur, travail étrange, pas toujours si facile, disait une vieille couturière qui avait travaillé chez Lanvin, au temps où des Américaines, peu après la grande guerre, venaient commander en un jour une douzaine de robes à quelques milliers de francs chacune, et à présent, Impasse Mouillois, cette ouvrière ne se contentait pas de faire des trous, taches, ou effilochages, mais elle retouchait les vêtements pour ceux qui devaient les porter, et

elle savait par quels plis, reprises, allongements ou rétrécissements on pouvait, d'une robe qui avait été de bal et avait contenu seins et mignonnes adorables fesses rebondies juvéniles attirantes adorées magnétiques caressées par dessus ou dessous cette robe même, on pouvait faire de cette robe-là une guenille où vieux seins pendeloques et fesses bossuées de graisse prenaient la succession des belles jeunes chairs fascinantes poursuivies pourchassées par yeux et doigts d'hommes raidis ah ! vicissitudes, mésaventures des vêtements humains, et cette ex de chez Lanvin, après avoir pendant des années cherché tous les moyens de susciter désirs, après avoir travaillé dans l'industrie de luxe qui est, disait un des professeurs de lycée, industrie de luxure, industrie phallique, aphrodisiaque, dragée d'Hercule, eh bien, cette ex-première travaillait non plus dans le sens païen, comme on lui disait encore, non plus dans le sens sexuel matérialiste jouisseur, mais au contraire dans le sens de l'apitoiement, de la compassion, dans le sens d' « heureux les pauvres », ou du « demandez et l'on vous donnera. » Elle avait changé de religion couturière et ce qu'il y avait de curieux, assurait-elle, c'est qu'autrefois, lorsqu'elle « faisait » dans le genre haute couture excitante, elle avait eu alors plutôt des sentiments chrétiens, tandis que maintenant qu'elle faisait dans le genre couture apitoyante, elle était devenue bien plus envieuse de jouir, regrettant le temps perdu, sensualisée par la misère et par esprit révolutionnaire, mais, lui disait le défroqué Lecointre quand elle avouait cette contradiction des deux parties de son existence, mais lui disait-il, ce n'est qu'en faisant l'acteur qu'on gagne sa pâture, et non pas en dévidant sincèrement ce qu'on pense et récitant son journal intime — dont les hommes se contrefichent, — mais en étant acteur, autrement dit serviteur domestique social, valet, laquais du social.

Et d'autres femmes ou hommes travaillaient de même à réparer, enlaidir des habits pour hommes, à leur faire des souquenilles appropriées.

Peu à peu fut adjoint à ce magasin de hardes un magasin d'accessoires de mendicité. « Plus de scrupules, disaient Lecointre et Lydie ; aujourd'hui, les banquiers pillent, les hommes politiques pillent, les militaires massacrent pour gloire, publicité et argent, les prostituées arrivent, et ce serait aux pauvres à être honnêtes ? La guerre civile n'a jamais cessé. Nous vivons sous la loi de la jungle, de la guerre pour la vie. Débrouillons-nous. Système D., et système de Saint-Ignace d'ailleurs aussi, lui qui disait : par tous les moyens. Allons, enfants de la patrie ? Mais aller où ? Voilà la question. Ceux qui aiment les champs d'honneur et, sous les arcs de triomphe en anses de panier que l'on fait danser, les tombeaux aspergés d'encensoirs et salive de raseurs, ceux-là, qu'ils prennent à droite, la route nationale de la gloire à couronnes mortuaires, mais nous, allons à gauche, allons remplir nos panses et poches. Nous aimons mieux la foire d'empoigne !

Voilà quelles sortes de pensées encouragèrent Lydie et Sansfroc à créer et développer ce magasin d'accessoires. On y amassa des lunettes, des béquilles, des bandes de gaze pour simili-pansements, des cornets acoustiques, quelques voiturettes à manivelle pour faux paralysés, etc.

Les affaires allaient bien. Un des professeurs de lycée et l'instituteur, qui avaient entendu parler du système Taylor, de psycho-technique, et le général aux yeux de qui l'armée, et surtout la formation militaire prussienne, le drill, avaient été à l'origine de tout le mouvement de rationalisation, mécanisation de l'homme, et même du travail à la chaîne, donc cet ex-général et l'ex-instituteur, puis un des ex-professeurs de lycée — tous ces ex,

quels drames ! — tous ces ex, stimulés par Lydie et Lecointre, décidèrent de poursuivre leur entreprise.

On procéda au repérage, dans Paris, des meilleures places, rues, coins de rues, et endroits pour la mendicité. On rechercha si, dans tel quartier, les femmes avaient « plus de succès » que les hommes, si les jeunes y réussissaient mieux que les vieux, si c'était le matin ou le soir que les passants donnaient le plus. On se demanda si la musique avait pour effet de soutirer davantage d'aumônes aux passants, etc...

Au début, beaucoup de mendiants jugèrent ces recherches absurdes ; ils n'en comprenaient pas l'utilité. On dut vaincre leur résistance. Puis les nouvelles idées s'imposèrent, et il y eut même, parmi ces misérables, un élan vers ces nouveautés, ce fut comme un idéal qui s'emparait d'eux. Un espoir, une émulation souleva ces pauvres tristes.

Lecointre, entouré des ex-professeurs, mais brouillé avec le général qui boudait à cause du rôle subalterne qu'on lui avait assigné, — Lecointre, content de son œuvre, porté par le succès, résolut d'organiser un véritable cours de mendicité, une école, une académie, disait-il aussi. Il devait en être lui-même le professeur principal. Les autres ex-professeurs qui fréquentaient l'impasse le secondèrent. Ces cours se donnaient le soir, dès 8 h. 1/2. C'était un enseignement familier, comme dans certaines universités populaires. « Les bourgeois ont leurs Sorbonnes, répétait Lecointre, ayons les nôtres. Le moyen de parvenir à moins de misère, trouvons-le nous-mêmes... » Et, pour ces enseignements, le défroqué et ses acolytes utilisèrent les indications qu'ils avaient recueillies sur les « meilleurs » coins de Paris, sur les heures et les saisons les plus favorables à la mendicité, etc.

Certains prétendent que le défroqué et Lydie (qui vivaient ensemble, depuis que Lecointre s'était aperçu

que cette femme « ne devenait pas aveugle aussi vite qu'on le lui avait promis »), certains assurent donc que Lecointre et la Sobbet auraient aussi créé, à côté de ces cours théoriques, des cours pratiques. En quoi consistaient ces derniers ? Un reporter, qui s'était glissé parmi les mendiants de l'impasse, a raconté que, sur une estrade, on faisait tour à tour monter les élèves qui s'affublaient de hardes, se munissaient d'accessoires, et feignaient de mendier en jouant ou chantant « une musique de misère » !...

Jusque-là, dans ces agissements, rien de bien répréhensible. Les choses s'aggravèrent lorsque, malgré les efforts de Lecointre et de Lydie, qui étaient au fond de pauvres doux bougres, quelques habitués de l'impasse se lancèrent dans des affaires et des trafics louches : surveillances exercées dans de mauvais coups, dénonciations, contrebande, recel, etc. Le scandale éclata et, comme la politique intérieure ou internationale ne fournissaient guère de copie à ce moment, les journalistes se jetèrent sur l'Impasse Mouillois qui fut, devint, durant quelques jours, le centre de la curiosité, de l'intérêt français.

Mais bientôt d'autres scandales repoussèrent dans l'ombre le scandale de l'Impasse.

LÉON BOPP

LA NOCE MEURTRIÈRE

(*fin*)

TROISIÈME ACTE

PREMIER TABLEAU

Un bois. Il fait nuit. De grands troncs humides. Atmosphère d'angoisse. On entend deux violons.
Entrent trois bûcherons.

1er BÛCHERON. — Les a-t-on trouvés ?

2e BÛCHERON. — Non. Mais on les cherche.

3e BÛCHERON. — Ils les auront...

4e BÛCHERON. — Chut...

3e BÛCHERON. — Quoi ?

4e. — On croirait entendre marcher dans tous les chemins à la fois...

1er. — Quand la lune sera levée, ils vont les voir.

2e. — Ils devraient bien les laisser tranquilles.

1er. — Le monde est grand. Tous peuvent y vivre.

3e. — Mais ils les tueront.

2e. — Puisqu'ils s'aiment, ils ont bien fait de partir.

1er. — Ils se sont dominés tant qu'ils ont pu : mais le sang l'a emporté.

3e. — Le sang !

1er. — Il faut suivre la route du sang.

2e. — Mais la terre boit le sang qui coule.

1e. — Eh quoi ? Mieux vaut être mort, saigné à blanc, que vivre le sang pourri.

3e. — Silence !

1er. — Tu entends quelque chose ?

3e. — J'entends les grillons, les grenouilles, la nuit qui guette...

1er. — Mais entends-tu le cheval ?

3e. — Non.

1er. — A l'heure qu'il est, il doit la posséder.

2e. — Son corps à elle était pour lui ; son corps à lui, pour elle.

3e. — Ils les cherchent, et les tueront.

1er. — Mais quand ils les trouveront, lui et elle auront déjà mêlé leur sang ; ils seront comme deux vases vides, comme deux ruisseaux à sec.

2e. — Le ciel est bas : il se pourrait qu'il n'y eût pas de clair de lune.

3e. — Avec ou sans clair de lune, le fiancé les trouvera. Je l'ai vu sortir : on eût dit une étoile furieuse. Il avait la face couleur de cendre, et portait la marque du destin de sa caste.

1er. — Caste de gens morts dans la rue.

2e. — Oui.

3e. — Crois-tu qu'ils parviendront à rompre le cercle ?

2e. — Difficile : il y a des couteaux et des fusils à dix lieues à la ronde.

3e. — Il a un cheval.

2e. — Oui, mais il porte une femme.

1er. — Nous y voilà.

2e. — Un arbre à quarante branches : nous aurons tôt fait de l'abattre...

3e. — La lune se lève : dépêchons-nous.

(*A gauche paraît une lueur.*)

1er. — Tu te lèves, lune ! Lune des feuilles larges !

2e. — Lune au sang de jasmin !

1er. — Lune solitaire, lune des feuilles vertes !

2e. — Rayon sur la face de la mariée.

3e. — Méchante : laisse à l'amour sa ramée sombre

1er. — Lune sinistre : laisse à l'amour son obscure ramée !

(*Ils sortent. La scène prend un vif éclat bleu, puis graduellement s'assombrit à nouveau. Entre une vieille femme entièrement couverte de voiles vert sombre. Elle est nu-pieds. C'est à peine si on devine son visage.*)

MENDIANTE. — La lune se cache, et ils approchent. Ils n'iront pas plus loin. Le bruit du fleuve, le murmure des branches, étoufferont les cris. C'est ici qu'ils mourront : ici-même, et bientôt. Je suis lasse. Qu'on prépare les coffres : par terre, dans l'alcôve, le lin attend des corps pesants au col ensanglanté... (*Impatiente*) Cette lune ! Cette lune !

(*La lumière d'un bleu intense reparaît.*)

Lune : éclaire le gilet, écarte les boutons, les couteaux trouveront leur chemin... Ils n'iront pas au delà du ruisseau : silence !

(*La lune disparaît. La scène est à nouveau dans l'ombre.*)

Vite ! de la lumière ! Lune : m'entends-tu ? Ils n'échapperont pas !

(*Entrent le fiancé et le premier Garçon. La mendiante s'assied et se couvre de sa mante.*)

FIANCÉ. — Par ici !

1er GARÇON. — Tu ne les trouveras pas !

FIANCÉ. — (*Energique*) Je ne les trouverai pas ?

1er GARÇON. — Ils ont dû prendre par l'autre rive.

FIANCÉ. — Non. J'ai entendu le galop d'un cheval.

1er GARÇON. — Ce doit être un autre cheval.

FIANCÉ. — Il n'y a qu'un cheval au monde : celui-là. Tu as compris ?

Si tu veux me suivre, tais-toi.

1er GARÇON. — C'est que je voudrais...

FIANCÉ. — Tais-toi ! Je suis sûr de les trouver ici. Tu vois, ce n'est pas mon bras.

C'est celui de mon frère, de mon père, celui de tous les morts de ma famille. Il est si fort qu'il arracherait cet arbre avec ses racines s'ils le veulent. Allons-nous en, car les dents de tous ceux de ma race s'enfoncent en moi, et me coupent le souffle.

MENDIANTE. — (*se plaignant*) Ay !

1er GARÇON. — Tu entends ?

FIANCÉ. — Va par là, et fais le tour.

1er GARÇON. — Une vraie chasse.

FIANCÉ. — Une chasse : la plus belle.

(*Le garçon sort. Le fiancé se dirige vers la gauche et tombe sur la mendiante.*)

MENDIANTE. — Ay !

FIANCÉ. — Que veux-tu ?

MENDIANTE. — J'ai froid.

FIANCÉ. — Où vas-tu ?

MENDIANTE. — (*Toujours gémissante*) Loin...

FIANCÉ. — D'où viens-tu ?

MENDIANTE. — De là-bas... De très loin...

FIANCÉ. — As tu vu un homme et une femme à cheval ?

MENDIANTE. — (*Se découvrant*) Attends... (*Elle le regarde*) Beau gars !

(*Elle se lève*) Je t'aimerais mieux endormi...

FIANCÉ. — Réponds : les as-tu vus ?

MENDIANTE. — Attends... Tu as de larges épaules : tu serais mieux couché sur le dos que sur l'étroite plante de tes pieds.

FIANCÉ. — (*La secouant*) Je te demande si tu les as vus ! Sont-ils passés par ici ?

MENDIANTE. — (*Energique*) Non. Mais ils descendent la colline : n'entends-tu pas ?

FIANCÉ. — Non.

MENDIANTE. — Tu connais le chemin ?

FIANCÉ. — Non. Mais j'irai quand même.

MENDIANTE. — Suis-moi : je connais le pays.

FIANCÉ. — (*Impatient*) Partons ! Par où ?

MENDIANTE. — (*Tragique*) Par ici !

(*Ils sortent rapidement. Deux violons au loin expriment le bois.*)

(*Entrent Léonard et la Fiancée.*)

LÉONARD. — Tais-toi !

FIANCÉE. — Maintenant, j'irai seule. Va-t-en. Je veux que tu t'en retournes !

LÉONARD. — Tais-toi !

FIANCÉE. — Avec les dents, les mains, comme tu pourras, arrache cette chaîne de mon cou d'honnête fille, et laisse-moi tapie dans ma maison de terre. Si tu ne veux pas me tuer comme un petit aspic, donne-moi ton fusil. Aiii... Quel feu brûle ma tête ! Des éclats de verre se piquent dans ma langue !

LÉONARD. — Le sort en est jeté. Tais-toi ! On nous suit. Je t'emporte.

FIANCÉE. — De force, alors.

LÉONARD. — De force ? Qui a descendu l'escalier la première ?

FIANCÉE. — Je l'ai descendu.

LÉONARD. — Qui a mis des brides neuves au cheval ?

FIANCÉE. — Moi. C'est vrai.

LÉONARD. — Quelles mains m'ont chaussé mes éperons ?

FIANCÉE. — Ces mains qui t'appartiennent, mais qui voudraient briser les branches bleues de tes veines, et leur murmure... Je t'aime ! Je t'aime ! Écarte-toi ! Si je pouvais te tuer, je t'ensevelirais dans un linceul bordé de violettes. Quel feu monte à ma tête ! Quel feu !

LÉONARD. — Quels éclats de verre s'enfoncent dans ma langue ! Pour t'oublier, j'avais mis un mur de pierre entre ta maison et la mienne. C'est vrai ? Tu t'en souviens ? Quand je t'ai aperçue, je me suis jeté du sable dans les yeux. Mais je montais à cheval, et le cheval m'emportait vers toi. Mon sang était noir d'épingles

d'argent, et le sommeil aussi m'infusait de mauvaises herbes dans le sang. Ce n'est pas ma faute : la terre a fait le mal, et ce parfum qui monte de tes seins, de tes nattes.

FIANCÉE. — Nous sommes fous ! Je ne veux pas partager ton lit, ni manger avec toi. Pourtant, je voudrais être avec toi toute la journée. Tu m'attires, et je te suis. Tu me dis « Va-t-en », et je te suis dans l'air comme un brin d'herbe. La couronne d'oranger sur la tête, j'ai laissé un homme dur et tous ses descendants au beau milieu des noces. Je ne veux pas que ce soit toi qu'on punisse. Laisse-moi ! Sauve-toi ! Tu n'as personne, toi, pour te défendre !

LÉONARD. — Les oiseaux du matin heurtent les arbres. La nuit se meurt au tranchant de la pierre. Allons vers le coin d'ombre où je t'aimerai. Qu'importent les gens, et leur poison ? (*Il l'étreint fortement.*)

FIANCÉE. — A tes pieds, pour veiller tes rêves, je dormirai nue et regardant les arbres. (*Tragique*) Comme une chienne que je suis. Car je te regarde, et ta beauté me brûle.

LÉONARD. — La lumière étreint la lumière. La même flamme tue deux épis à la fois. Viens (*Il l'entraîne.*)

FIANCÉE. — Où m'emmènes-tu ?

LÉONARD. — Là où ceux qui nous cernent ne pourront aller. Dans un endroit où je puisse te regarder !

FIANCÉE. — (*sarcastique*) Emmène-moi de foire en foire, opprobre des honnêtes femmes, avec, comme étendards, les draps de ma noce au vent !

LÉONARD. — Il faudrait que je puisse partir... Mais je ne puis, moi aussi, que te suivre... Essaie... Fais un pas... Des clous de lune rivent tes hanches et ma taille.

(*Toute cette scène est violente et sensuelle.*)

FIANCÉE. — Tu entends ?

LÉONARD. — On vient !

FIANCÉE. — Sauve-toi ! Il est juste que je meure ici,

les pieds dans l'eau, des épines sur la tête. Les feuilles me pleureront, catin et pucelle.

LÉONARD. — Tais-toi ! Ils montent.

FIANCÉE. — Pars !

LÉONARD. — Silence ! Qu'ils ne nous entendent pas. Allons, viens : toi devant.

(La fiancée hésite.)

FIANCÉE. — Non : ensemble.

LÉONARD. — *(L'étreignant.)* Comme tu voudras ! S'ils nous séparent, c'est que je serai mort.

FIANCÉE. — Et moi, morte.

(Ils sortent enlacés.

La lune se lève très lentement, la scène est éclairée d'une vive clarté bleue. On entend les deux violons. Tout à coup, deux longs cris déchirants, et la musique cesse brusquement. Au second cri, apparaît la mendiante, elle reste de dos. Elle ouvre sa cape et reste au centre comme un grand oiseau aux ailes immenses. La clarté lunaire s'arrête sur elle. Le rideau tombe dans un silence absolu.)

DERNIER TABLEAU

(Une pièce blanche, à voûtes, arceaux, et murs épais. A droite et à gauche, des escaliers blancs. Au fond, grand arceau et mur de la même couleur. Le sol est également d'un blanc luisant. Cette pièce très simple aura l'aspect monumental d'une église. Pas un gris, pas une ombre : même pas l'indispensable à la perspective.

Deux jeunes filles vêtues de bleu sombre dévident un écheveau de laine rouge.)

1re JEUNE FILLE. — *Haleine, haleine,*
Que veut brin de laine ?

2e JEUNE FILLE. — *Robe de jasmin,*
Cristal sur la main,

Morte à peine née,
Furtive journée.
Enchaîne tes pieds
Et noue un bouquet
D'acide laurier.

PETITE FILLE. — Vous avez été à la noce ?

1re JEUNE FILLE. — Non.

PETITE FILLE. — Moi non plus.

Que s'est-il passé,
Tiges de la vigne ?
Que s'est-il passé,
Branches d'olivier ?

Personne n'est encore revenu. Avez-vous été à la noce ?

2e JEUNE FILLE. — Nous t'avons déjà dit que non.

FILLETTE. — (*Sortant*) Moi non plus.

2e JEUNE FILLE. — *Haleine haleine,*
Chante brin de laine.

1re JEUNE FILLE. — *Blessure de cire,*
Myrtes, que prédire ?
Sommeil le matin,
Et la nuit, chagrin...

FILLETTE. — (*Sur le seuil.*)
La laine heurte dur...
Et les monts d'azur
S'ouvrent en silence...
L'heure du chagrin...
N'est pas miche blanche
Ce que lame tranche...

(*Elle sort.*)

2e JEUNE FILLE. — *Haleine, haleine,*
Que dit brin de laine ?

1re JEUNE FILLE. — *Epoux muet,*
Amant vermeil
Tous deux tombés,
Tous deux pareils...

(*Elles s'arrêtent, et regardent la laine.*)

FILLETTE. — (*Se montrant à la porte.*)

Haleine haleine.
Le fil m'emmène !
Où va la laine ?
Pas une crie,
Pas une bouge,
Le drap est rouge !

(*Elles s'arrêtent et regardent l'écheveau. Entrent la femme de Léonard et sa belle-mère. Elles sont bouleversées.*)

1re JEUNE FILLE. — Les voilà de retour ?

BELLE-MÈRE. — (*Sèchement*) Nous n'en savons rien.

2e JEUNE FILLE. — Quelles nouvelles de la noce ?

1re JEUNE FILLE. — Raconte...

BELLE-MÈRE. — (*Sèchement*) Rien.

FEMME DE LÉONARD. — Je veux y retourner, pour essayer de savoir...

BELLE-MÈRE. — Toi, tu vas rentrer chez toi. Vaillante et toute seule, tu vas rentrer chez toi, pour y pleurer, et pour y vieillir. La porte, on la fermera. Lui, jamais : ni mort ni vif. On clouera les fenêtres. Et viennent les pluies, viennent les nuits, sur l'herbe amère.

FEMME DE LÉONARD. — Que s'est-il passé...

BELLE-MÈRE. — N'importe. Voile-toi la face. Tes enfants sont à toi seule. Dans ton lit, mets une croix de cendre à la place de son oreiller. (*Elles sortent.*)

MENDIANTE. — (*A la porte*) Un morceau de pain, mes enfants !

FILLETTE. — Va-t-en (*Les jeunes filles se groupent*).

MENDIANTE. — Pourquoi ?

FILLETTE. — Je n'aime pas les geignards. Va-t-en !

Ire JEUNE FILLE. — (*D'un ton de reproche*) Petite !...

MENDIANTE. — Je pourrais demander tes yeux ! Une nuée d'oiseaux me suit. En veux-tu un ?

FILLETTE. — Je veux m'en aller.

2e JEUNE FILLE. — (*A la mendiante*) Ne l'écoute pas.

1re JEUNE FILLE. — Es-tu venue par le chemin du ruisseau ?

MENDIANTE. — C'est bien par là que je suis venue.

1re JEUNE FILLE. — (*Timidement*) Puis-je te poser une question ?

MENDIANTE. — Je les ai vus. Ils seront bientôt là : ils sont enfin calmes, le torrent entre les grandes pierres, et les hommes entre les pattes des chevaux. Morts, en cette belle nuit. (*Avec extase*) Morts, oui, morts !

1re JEUNE FILLE. — Tais-toi, vieille ! Tais-toi !

MENDIANTE. — Leurs yeux sont des fleurs déchiquetées, et leurs dents deux poignées de neige durcies. Ils sont morts tous les deux ; la robe de la mariée, sa belle chevelure, tout est taché de sang. On les rapporte sous deux mantes, sur les épaules des gars les plus forts. C'est tout justice. Sur la fleur de l'or, le sable est tombé...

(*Elle s'en va. Les jeunes filles penchent la tête et sortent.*)

1re JEUNE FILLE. — Le sable souille...

2e JEUNE FILLE. — ...la fleur de l'or...

1re JEUNE FILLE. — On remonte les morts par le chemin du ruisseau. Face brune, l'un. Face brune, l'autre. Quel rossignol nocturne vole et pleure sur la fleur de l'or...

(*Elle sort. La scène reste vide. Entre la Mère avec une voisine. La voisine pleure.*)

MÈRE. — Tais-toi.

VOISINE. — Je ne peux pas.

MÈRE. — Je te dis de te taire. (*A la porte*) Personne ici. (*Elle se porte la main au front*) Mon fils devrait me répondre.

Mais mon fils n'est plus qu'une brassée de fleurs sèches. Mon fils est maintenant une voix sombre, derrière la montagne. (*Avec rage, à la voisine*) Te tairas-tu ? Je ne veux pas de larmes en cette maison. Vos larmes à vous ne viennent que des yeux. Les miennes monteront de la

plante de mes pieds quand je serais seule. Plus brûlantes que le sang, elles vont sourdre de mes racines...

VOISINE. — Viens chez moi. Ne reste pas ici.

MÈRE. — C'est ici que je veux demeurer. Bien tranquille : ils sont tous morts. A minuit, désormais, je dormirai, sans rien craindre du pistolet ou du couteau. D'autres mères se pencheront aux fenêtres, fouettées par la pluie, pour attendre le retour d'un fils. Moi, c'est fini. Je ferai de mon sommeil une froide colombe d'ivoire qui portera des camélias de givre au cimetière. Cimetière ? Non : lit de terre, qui les protège et les berce dans le ciel.

(*Entre une femme en noir qui se dirige vers la droite et s'agenouille.*)

(*A la voisine.*)

Écarte tes mains de ta figure. Des jours terribles vont venir. Je ne peux voir personne. La terre et moi, mes larmes et moi. Et ces quatre murs. Ah ! Ay... (*Elle s'assied, glacée.*)

VOISINE. — Aie pitié de toi-même...

MÈRE. — (*Rejetant ses cheveux en arrière*) Je dois être calme. Les voisines vont venir, je ne veux pas qu'elles voient mon dénuement. Pauvre de moi... Si pauvre... Une femme qui n'a plus un enfant à se porter aux lèvres...

(*Apparaît la fiancée. Elle n'a plus sa couronne d'oranger et porte un châle noir.*)

VOISINE. — (*Reconnaissant la fiancée, avec rage*) Où vas-tu ?

FIANCÉE. — Je viens ici.

MÈRE. — (*A la voisine*) Qui est-ce ?

VOISINE. — Tu ne la reconnais pas.

MÈRE. — C'est bien pourquoi je demande qui c'est... Sans cela je la saignerais d'un coup de dent : vipère !

(*Elle se dirige vers la fiancée dans une attitude de violence, et s'arrête. A la voisine.*) Tu la vois ? C'est elle qui pleure, et moi qui suis tranquille... Et je ne lui arrache pas les yeux. Je ne me comprends pas. Elle n'aimait pas

mon fils, mais son honneur ? Où est son honneur ? (*Elle frappe la fiancée qui tombe.*)

VOISINE. — Mon Dieu ! (*Elle essaie de les séparer.*)

FIANCÉE. — (*A la voisine*) Laisse-la faire. Je suis venue pour qu'elle me tue, et qu'on m'emporte avec eux deux. (*A la mère*) Mais pas avec les mains, avec une fourche, avec une faux et fort, jusqu'à ce que le fer se casse sur mes os. Laisse-la ! Qu'elle sache que je suis honnête. Folle, peut-être : mais on m'enterrera sans qu'un homme se soit jamais miré dans la blancheur de mes deux seins...

MÈRE. — Tais-toi. Qu'est-ce que cela peut me faire ?

FIANCÉE. — Je suis partie avec l'autre. Je suis partie. (*Avec angoisse*) Toi aussi, tu l'aurais suivi ! J'étais brûlée, couverte de plaies dedans et dehors. Ton fils était l'eau fraîche dont j'attendais des enfants, la santé. Mais l'autre était un fleuve obscur, sous la ramée. Il apportait vers moi la rumeur de ses joncs, sa chanson murmurée. Je courais avec ton fils, lui tout froid, comme un petit enfant de l'eau. Et l'autre, par centaines, m'envoyait des oiseaux qui m'empêchaient de marcher, et qui laissaient du givre sur mes blessures de pauvre femme flétrie, de jeune fille caressée par le feu... Je ne voulais pas, entends-moi bien, je ne voulais pas... Ton fils était mon salut, et je ne l'ai pas trompé. Mais le bras de l'autre m'a entraînée comme un paquet de mer, comme vous pousse le coup de tête d'un mulet. Et même si j'avais été une vieille femme, avec tous les enfants nés de ton fils accrochés à mes cheveux, il m'aurait entraînée... (*Entre une voisine.*)

MÈRE. — Ce n'est pas de sa faute, à elle ! La mienne non plus ! (*Sarcastique*) La faute à qui, alors ? Paresseuse, maniérée, femme au mauvais sommeil, qui jette sa couronne d'oranger pour un coin de lit encore tout chaud d'une autre femme !

FIANCÉE. — Tais-toi ! Tais-toi ! Venge-toi, me voici ! Mon cou est tendre, moins dur à cueillir qu'un dahlia

de ton verger. Mais ne m'injurie pas. Je suis honnête comme une petite fille nouveau-née. Et forte à te le démontrer. Allume un feu. Nous allons y mettre les mains. Toi, pour ton fils. Moi, pour mon corps : tu seras forcée de les retirer avant moi.

(*Entre une autre voisine.*)

MÈRE. — Qu'est-ce qu'elle me fait, à moi, ton honnêteté... Qu'est-ce que cela me fait, que tu meures... Que m'importe rien de rien... Bénis soient les blés, parce qu'ils protègent le sommeil de mes fils. Bénie soit la pluie, qui mouille la face des morts. Et béni soit Dieu qui nous étend les uns auprès des autres pour toujours.

(*Entre une autre voisine.*)

FIANCÉE. — Laisse-moi pleurer avec toi.

MÈRE. — Pleure. Mais à la porte.

(*Entre la fillette. La fiancée reste sur le seuil. La mère est au centre de la scène.*)

FEMME. — (*Entrant et se dirigeant vers la gauche*) Ce fut un beau cavalier : maintenant, tas de neige. Il a couru les foires, les bois, les bras des femmes : maintenant, la mousse des nuits le couronne...

FIANCÉE. — Tournesol de ta mère, miroir de la terre... Qu'on mette sur ta poitrine une croix de laurier-rose, un drap de soie... L'eau pleure dans tes mains inertes...

FEMME. — Ah ! Voici quatre garçons, courbés sous le poids...

FIANCÉE. — Ah ! Quatre gars portent la mort dans l'air !

FILLETTE. — (*A la porte*) On les apporte.

PÈRE. — Toujours pareil : la croix...

FIANCÉE. — Que la croix protège vivants et morts.

MÈRE. — Voisines : il était écrit qu'avec un tout petit couteau, entre deux et trois heures, un certain jour, les deux hommes de l'amour s'entretueraient. Avec un couteau, un petit couteau qui tient à peine dans la main ; mais il entre finement dans la chair surprise, et s'arrête

à l'endroit où tremble enchevêtrée la racine obscure de nos cris...

FIANCÉE. — Un petit couteau, qui tient à peine dans la main, poisson sans écailles, sans fleuve... Le jour dit, entre deux et trois heures, par ce couteau deux hommes sont restés durcis à jamais, les lèvres toutes jaunes... (*Les femmes agenouillées pleurent.*)

F. GARCIA LORCA

(*traduit par* MARCELLE AUCLAIR et JEAN PRÉVOST)

NOTE

Federico Garcia Lorca est né en 1899 à Fuentevaqueros, village de la province de Grenade.

Très jeune, ce poète fit des études musicales avec Manuel de Falla. En 1917, l'apprenti musicien, étudiant à la Faculté des Lettres, fait irruption dans la vie littéraire avec un article d'hommage au poète Zorrilla, dont on célébrait le centenaire.

Déjà le théâtre commence à l'attirer. En 1920, il fait jouer à Madrid *El maleficio de la mariposa*, pièce où l'on sent l'influence de Maeterlinck. C'est un échec et un scandale.

En 1921, le poète se révèle par un premier livre de poèmes : *Libro de poemas*. Pendant six ans, Federico Garcia Lorca travaille sans hâte et ne fait rien paraître. De temps en temps, il lit des vers à ses amis intimes.

En 1927, il publie à Malaga ses *Canciones*, et il fait jouer à Madrid son drame historique et poétique : *Mariana Pineda*.

La critique commence à s'intéresser à lui, mais ce n'est qu'en 1928 qu'éclate son premier succès. Federico Garcia se révèle au public par son fameux *Romancero Gitano*.

Mais la poésie ne fait pas oublier à Garcia Lorca l'art dramatique. En 1930, il fait jouer *La Zapatera prodigiosa* et il publie un nouveau livre de poèmes : *Poema del Cante Jondo*. Mais c'est 1933 qui restera la date de la révélation du grand auteur dramatique qu'il est devenu : il fait jouer *Bodas de Sangre*, dont on vient de lire la traduction.

Lorca a disparu au début de la révolution espagnole. Le bruit a couru avec persistance qu'il avait été fusillé par les troupes nationalistes. Le général Franco, questionné par H. G. Wells, a répondu qu'il n'avait « aucune information sur la question ».

Lorca laisse deux livres de poèmes inédits. Il laisse également une pièce qui dépasse peut-être en beauté tout ce qu'il a écrit : *La Casa de Bernarda Alba*. Tous les personnages sont des femmes et le drame éclate au sujet de la rivalité de deux sœurs pour le même homme.

J. PR.

LETTRES A MADAME DENIS

INTRODUCTION

On pouvait assurément n'avoir pas perdu l'espérance de dévouvrir par le monde quelques lettres éparses de Voltaire ; mais il paraissait improbable qu'après cent cinquante années, une liasse de ses lettres, au nombre de plus de cent, se pût trouver encore. Qu'elles fussent toutes adressées à la même personne, ne pouvait manquer d'ajouter à l'intérêt de la découverte, et qu'enfin cette personne fût précisément celle qui a le plus longuement approché l'écrivain, qui lui fut attachée par les liens du sang et du cœur, sa propre nièce, madame Denis : c'était, à vrai dire, incroyable ; et c'est pourtant ces lettres qu'on trouvera ici, telles que nous les avons relevées sur les originaux mêmes.

C'est de la vie d'une année de Voltaire en Alsace, à Strasbourg, puis à Colmar, que la majeure partie de ces lettres nous donnent l'écho fidèle et frémissant : mélange de courage et de gémissements, de vœux tendres et de vues graves, de labeur tenace et haletant, d'inquiétudes renouvelées. Il y ouvre son cœur en toute confiance, car celle à qui il écrit lui est particulièrement chère, et leurs malheurs communs, peu auparavant, à Francfort, ont encore renforcé les liens qui les unissaient.

Je me propose de publier prochainement l'ensemble de ces lettres. Celles que l'on va lire ici ne sont pas les moins curieuses. Elles contiennent en particulier deux sortes d'allusions qui ont trait, les unes à un ouvrage resté inconnu, les autres aux relations mêmes de Voltaire et de sa nièce.

Dans sa lettre datée de Strasbourg, le 3 septembre, Voltaire demande à madame Denis de lui faire envoyer une malle de papiers et de lettres restée à Paris : les papiers sont destinés à lui permettre de prendre des dispositions testamentaires précises ; quant aux lettres, il semble bien que ce soit des lettres adressées par lui à sa nièce et auxquelles celle-ci paraît tenir particulièrement.

Le 1er octobre, Voltaire écrit : « Les lettres surtout : voilà ce qui est nécessaire : il faut un ouvrage dans le genre de *Paméla*. » Deux mois plus tard, ayant enfin reçu cette malle qu'il réclamait, il écrit à madame Denis : « Je tirerai un parti assez honnête des papiers, que vous m'avez confiés : ce sera, de tous mes ouvrages, celui que je travaillerai avec le plus de soin et de scrupules. Il paraîtra après ma mort, sous vos auspices. » Et un mois plus tard : « Je suis actuellement occupé à rédiger,

à mettre en ordre les lettres à une certaine madame Daurade. C'est un manuscrit du seizième siècle qu'un fureteur m'a confié. »

Nous avons assez d'éléments pour être assurés que Voltaire, tout en préparant le second tome de ses *Annales de l'Empire*, composa cet ouvrage « dans le genre de *Paméla* » et qu'il l'envoya à madame Denis. Pourtant, nous n'avons de Voltaire aucun ouvrage sous forme de lettres. Se détermina-t-il à ne le faire paraître qu'après sa mort ? Au cours des vingt-quatre années qu'il lui restait encore à vivre, prit-il le parti de le détruire ? On ne voit pas qu'il ait jamais pris ce parti à l'égard d'un de ses ouvrages, fût-il même le plus dangereux, comme *la Pucelle*. Faudrait-il penser qu'après la mort de son oncle, ce serait madame Denis qui eût accompli cette destruction ? C'est peu vraisemblable, étant donné l'admiration qu'elle éprouvait pour Voltaire, et le fait que cette nièce n'était pas devenue en 1778 plus rigoriste qu'en 1754.

Qu'est devenu cet ouvrage auquel Voltaire attachait un prix si particulier ? Il y a là un problème qu'un « voltairiste » pourra s'efforcer de résoudre. Un autre problème, à la lecture de ces lettres, s'offrira également à lui.

On a vu plus haut que Voltaire, dans l'une d'elles, dit qu'il est occupé à mettre en ordre les lettres à « une certaine madame Daurade » qui ne serait autre que madame Denis elle-même. Ce nom supposé ne figure pas seulement à l'occasion de cet ouvrage, mais se trouve rattaché à des questions d'un ordre plus intime.

Dès le 8 septembre, on peut lire : « Je voudrais que ce que vous soupçonnez de madame Daurade fût vrai... Est-il bien vrai que madame Daurade fût grosse ? J'aimerais fort un petit Daurade. »

Il est encore question de madame Daurade, et pour la même cause, dans les lettres des 1er, 9 et 14 octobre. Il semblerait bien qu'à cette époque, madame Denis *alias* Daurade, appréhenda d'être enceinte ; les lettres suivantes de Voltaire témoignent que cet état tourna court, que madame Denis en fut quelque temps assez malade, et affligée vraisemblablement d'une phlébite.

Il est d'autant plus permis de se demander à qui madame Denis pouvait attribuer cet état que l'on ne lit pas sans quelque arrière-pensée le début de la lettre du 22 octobre : « Vous ne sauriez croire à quel point je regrette ce que madame Daurade m'avait promis. Comment réparerons-nous cette perte ? Sera-ce auprès d'Auxerre ? Je voudrais que ce fût à Naples. » Et plus loin : « J'ai encore un an tout au plus pour de telles espérances. » Si l'on rapproche ce passage du fait que Voltaire va avoir soixante ans, on craint de trop bien comprendre. Il n'est pas non plus certains passages de la lettre du 14 décembre qui ne laissent d'être singuliers.

Les insinuations, les doutes, les accusations portées sur les relations de Voltaire et de sa nièce ne datent pas d'hier. Nicolardot qui se fit jadis le plus violent des accusateurs aurait-il eu raison ? Nous laisserons au lecteur le soin d'en décider.

G.-JEAN AUBRY

A Strasbourg, 3 septembre [1753] [1].

Je reçois, ma chère enfant, votre lettre du 27 aoust qui m'est probablement renvoiée par monsieur Gaiot. Je vous prie dorénavant de m'écrire sous le couvert de m[r] de Frenée, directeur général des postes, ou sous le nom de m[r] Darsin. Les lettres me seront rendues sur le champ, soit sous le nom de Darsin, soit sous l'enveloppe de m[r] de Frenée. M[r] Gaiot est à Plombières. Je ne doute pas que vous ne luy aiez écrit pour le remercier de tous ses soins. J'ay toujours votre boëte. J'attens une occasion, je suis à la campagne. Je n'ai point osé aller au Gouvernement sans billet. J'attens celuy de m. Bernard que vous m'avez promis. Venons à nos affaires. Vous ne me parlez point de votre santé. Elle est donc bonne. C'est là ma première affaire et je ne suis malheureux qu'à moitié.

Mon cœur est pénétré de tout ce que vous faittes. Je n'ay point dans mes tragédies d'héroïne comme vous ; moy, ne vous point aimer ? mon enfant, je vous adorerai jusqu'au tombeau ; je vous aime tant que je n'irai point dans ce châtau où il y a un tiers qui vous aime aussi : je deviens jaloux à mesure que je m'affaiblis, ma chère

1. *Lettre manuscrite* (*double feuillet*, 18,5 × 23).
au Gouvernement, c'est-à-dire voir le maréchal de Coigny.
un tiers qui vons aime aussi : son ami de Cideville.
Johann Daniel Schoepflin, né le 6 septembre 1694 à Salzbourg-en-Brisgau, mort à Strasbourg le 7 août 1771. Il y était, depuis vingt ans, professeur d'histoire. Auteur de *l'Alsatia illustrata* (1751-61) et de *l'Historia zarengobadensis* (1763-66).
ceux qui vous ont fait traîner par des soldats. On connaît l'aventure de Strasbourg et comment le résident de Prusse s'opposa au départ de Voltaire à moins qu'il ne rendît un recueil de poésies de Frédéric qu'il avait laissé dans ses ballots de Leipzig. Il fallut faire revenir ce précieux objet, et l'attendre. Madame Denis qui était allée au-devant de son oncle, à Strasbourg, apprenant la nouvelle, se rendit à Francfort. Trois semaines plus tard, « l'œuvre de poésie » s'étant retrouvée, ils entendaient partir ; mais le résident arbitrairement s'y opposa, et Voltaire justement irrité, prit le parti de passe routre. Le carrosse était déjà sur la route de Mayence quand il se vit arrêter et ramener sous bonne escorte. Il n'est pas d'avanies qu'on ne fît à Voltaire, et madame Denis, étant intervenue, fut traitée avec aussi peu de ménagements. Il ne fallut pas moins que l'énergie des magistrats de la ville pour mettre fin à cette odieuse comédie, dont Voltaire, toute sa vie, garda rancune au roi de Prusse.

enfant. Je voudrais être le seul qui eût le bonheur de vous f..... et je voudrais à présent n'avoir jamais eu que vos faveurs, et n'avoir d....... qu'avec vous, je b.... en vous écrivant et je baise mille fois vos beaux tétons et vos belles fesses. Eh bien ! direz-vous que je ne vous aime pas ! Pagnon serait bien étonné s'il lisait cela. Voylà de plaisants discours, dirait-il, pour un malade, mais c'est un malade à qui vous rendez la vie par cy par là.

Je ne suis pas si content de l'imbécile abbé Godin que de vous. A qui en veut-il ? Pourquoi plutôt dans un endroit que dans un autre ? le plat homme ! Les deux grelots de Frémont me plaisent beaucoup, ils feront d'ailleurs enrager Lemeri et le Sec.

En attendant voicy ce que je vais faire. J'ay achevé à peu près mon histoire de L'empire. Je tâcherai de la faire imprimer à Strasbourg. J'y auray pour la perfectionner un secours que je n'aurais point ailleurs.

Mr Sheffling, le meilleur professeur d'histoire, est à Strasbourg, il est mon ami. Il me vient voir tous les jours dans mon hermitage. Il m'aidera. Je suis bien loin de me promener dans l'Alzace et dans la Lorraine. Je ne songe qu'à profiter du peu de temps qui me reste pour travailler et pour vous aimer. Un moment perdu me paraît un siècle. Dieu mercy ! je n'ay rendu aucune visite, pas même à l'intendant, il est venu souvent chez moy. Je renvoye mon monde sans façon en qualité de malade. Travailler et penser à vous, voylà ma vie. Au nom de notre amitié, ma chère enfant, peignez-moy à tout le monde comme mourant, vous ne mentirez guères, car je ne vis que quand votre idée me ressuscite.

Envoyez-moy, je vous prie, la malle aux papiers par le premier roulier à l'adresse de mr de Frenee, et ne manquez pas d'y mettre touttes mes lettres. J'ay une besogne en tête que vous m'avez conseillée, qui est nécessaire et que je veux faire en forme de lettres. Je tâcherai de rendre la chose sage, agréable, plaisante ; et quoyque

mesurée, je vous promets qu'elle couvrira d'opprobre dans la postérité ceux qui vous ont fait traîner par des soldats et qui prétendent à la gloire par ce qu'ils ont été heureux. Je rappellerai, dans ces lettres, beaucoup de faits qui seront d'ailleurs attestez par les originaux qui sont dans mes papiers. Soyez sûre que ce recueil sera un jour plus intéressant que celuy de Rousseau. Je vous remettrai le tout fidèlement et vous le garderez comme mon testament, après quoy je mourray en paix. Pourriez-vous mettre dans le coffre six assiettes et six couverts d'argent ? Cela peut servir, quoyque je ne sois pas homme à tenir table sans vous, comme vous faittes si guaimant. Je ne soupe plus, vous ne dînez pas, voilà la plus grande de mes afflictions.

Je vous avoue que j'ay été bien affligé que vous ayez envoyé à Francfort la révocation de votre procuration. Elle est arrivée précisément dans le temps qu'on allait rendre l'argent. Votre révocation a tout gâté. On s'est prévalu de l'apparence de notre mésintelligence. C'est cent louis de perdus à la suitte de beaucoup d'autres. Vous vous êtes trop pressée de croire vos pauvres Parisiens qui croient connaître l'Allemagne. C'est moy qui la connais. J'ay eu plusieurs conférences tête à tête avec L'Electeur palatin. Je vous réponds que j'étais mieux à Mayence, à Manheim, à Gotha que partout ailleurs. Je vous dirais d'autres choses qui vous émerveilleraient, mais je ne veux songer à présent qu'à vous, à mon histoire de l'empire, à ces lettres. Et Dieu sait si, après, je ne ferai pas une tragédie. J'ay un sujet admirable, et le diable me bat, laissez-moy faire et que je vive.

Ce fou de Maupertui n'a donc pas imprimé l'apologie de ses géants et de l'art d'exalter son âme ? Ce fou devient un sot. L'amour propre et l'eau de vie l'ont abruti. Adieu, aimez-moy pour que je vive ; mais parlez toujours de moye comme d'un mourant.

Ce coquin de Cernin écrivait à sa sœur : « *Il fait le*

malade à Francfort et sa nièce fait semblant de le secourir en l'épuisant. » Adieu, je vous recommande du Billon dans vos moments de loisir.

Je crois qu'il est de la plus grande importance que vous fassiez envoyer au roy de Prusse par myl. Maréchal, la lettre où je traitte comme il faut l'impertinent auteur de la Satire contre le roy de Prusse. Voici des vers qu'on m'envoye, ils méritent d'être connus. Adieu, ma chère enfant, ne dites à personne que je vais faire imprimer une histoire d'Allemagne.

V.

*

Auprès de Strasbourg, 8 septembre [1753][1]

Ma chère enfant, je reçois votre lettre du 2 septembre, mais nulle nouvelle encor de Raveton ; point de billet de Bernard ; et toujours dans un petit hermitage auprès de Strasbourg.

Vous avez lu sans doute les nouvelles que je vous ay envoyées de ma personne par votre correspondant des Manufactures. Ma chère enfant, c'est une étrange manufacture que ma personne, aujourduy du velours de gênnes, et demain de très méchant droguet. Mais je ne suis pas de couleur changeante. Je vous aimerai passionnément tant que j'aurai un cœur. Mais mon corps est dans un triste état, au moment que je vous écris. Demain peut-être il n'y paraîtra pas, mais demain vous ne serez pas là. Je voudrais bien que ce que vous soupçonnez de madame Daurade fut vray. J'ay tout autant d'envie de la revoir, mais pourquoy en Normandie, et chez un homme qui se porte

1. *Lettre manuscrite* (*double feuillet*, 18,5 × 23).

Lord Tirconnel : Lord Tyrconnel, Irlandais au service de la France et qui venait de mourir à Berlin le 2 mars 1752. Voltaire disait dans une lettre à sa nièce, le 12 janvier 1741 : « Pour mylord Tyrconnel, c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît. »

L'Ecossais prussien : Mylord Maréchal.

toujours bien ! Au nom de Dieu, point de Normandie. Je trouverai bien le moyen de vous aller voir ailleurs. Mais puisque me voylà à Strasbourg il en faut profiter. Il faut toujours achever ce qu'on a commencé. N'en parlez à personne. J'ay icy, comme je vous l'ai mandé, des secours que je n'aurais point ailleurs. Il y a un homme que j'aurais été chercher au bout du monde et qui se trouve icy tout porté. Il m'aide à faire un ouvrage exact. Je tâcheray qu'il soit sage et intéressant. Cela ne peut faire qu'un très bon effet. Jamais un bon ouvrage n'a rien gâté. Et si on veut tenir parole sur les deux grelots, c'est encor une raison de plus. Et c'est un petit souflet à Cernin qui en mérite de très grands et à tours de bras. Cet ouvrage dont je vous parle est une affaire de trois mois tout au plus. Après quoy, je vous verray certainement, je ne scai pas où. Mais je vous verrai, et ce sera avec transport.

Ouy, j'ai reçu vos lettres adressées à Mayence, et celle de votre sœur et j'y ai répondu, et je vous l'ay mandé rue des Deux Boules.

Vraiment ce beau portrait de la vie de Potsdam pourait bien être du lord Tirconnel. Il était mordant et dur. Avez-vous fait parvenir à l'écossais prussien ma petite lettre sur cet écrit ? Je voudrais qu'il l'envoiast à son maître botté, mais qu'il ne la rendît pas public.

Il est beau que le duc d'Orléans demande la grâce de la Baumelle, mais que fera-t-il donc pour moy qui ay soutenu l'honneur de sa maison ? Quoyque on impute le tableau postdamite à ce feu gros Tirconnel, cependant si la datte est vraie, il ne peut être de luy, il faut que la Baumelle en soit l'autheur. Mr Labbé, l'éditeur, en sait et en dira sans doute des nouvelles. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas moy qui ai fait ce rogaton. J'aurais eu des choses un peu plus fortes à dire ; mais je n'en dis ny de fortes ny de faibles. Je travaille et je soufre en silence et avec patience.

Peut-être on comprendra que j'ay été forcé par les plus

étonnantes séductions à rester auprès du roy de Prusse, qu'il m'a demandé au roy par son ministre, que je n'ay essuié ses persécutions que parce que j'ay voulu vous revoir et revenir dans ma patrie, que j'ay regardé Potsdam comme un village de France dans lequel j'ay achevé *le Siècle de Louis 14*, que vous avez été traînée par des soldats pour l'œuvre de poësies de sa majesté prussienne et que je reste dans un hermitage sans me plaindre de personne. J'embrasse votre sœur et votre frère.

Or quel est ce Raveton ? puis-je toujours me servir de drap pagnon ! Ecrivez-moy, ma chère enfant, aimez-moy et faittes-moy passer pour ce que je suis à peu près, pour le plus malade des hommes. Mais comptez aussi que je suis celui qui vous aime le plus tendrement.

V.

Est-il bien vray que madame Daurade soit grosse ? J'aimerais fort un petit Daurade ; mais dites à la mère qu'elle se conserve. Est-il vray que Darget a remercié sa majesté prussienne ? Vous avez sans doute écrit à mr Gaiot, c'était un devoir indispensable. Envoyez-moy donc mes papiers et ces lettres qui doivent servir à ce que vous m'avez proposé.

V.

*

Dans ma solitude,
Auprès de Strasbourg, 29 septembre [1753] [1].

No 4 est venu en son temps et tous les numéros du monde. Rien n'a été perdu, ma chère enfant, excepté le premier Billet de Bernard qu'on aura probablement

1. *Lettre manuscrite* (*double feuillet*, 17 × 23).
la lettre de Fredersdorff. Cela répond à une lettre de Mme Denis à Voltaire, Paris, 26 août, dans laquelle elle disait : « Voici ce que le sieur Fédersdorff m'écrit de Potsdam le 12 de ce mois : « Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui servir. Tout ce qui vous est arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement je souhaite que vous

oublié de mettre dans la lettre du n° premier. Notre correspondance va très bien, et irait mieux, si votre santé vous permettait de m'écrire plus souvent. La lettre de Fredersdoff est étonnante. Est-il possible que le roy de Prusse avoue aujourduy les violences qu'il vous a faittes après les avoir fait désavouer par mylord Maréchal ? S'il était permis de juger un aussi grand prince, on pourait dire que cette conduitte n'est pas digne de luy ; et je suis persuadé que notre Roy, qui est le plus honnête homme de son royaume, la condamnerait dans le fond de son cœur. Mais c'est à nous à garder le silence, et à moy de me renfermer dans la plus respectueuse résignation. Je vous ay déjà dit que j'avais passé près de six semaines dans une solitude auprès de Strasbourg, où j'ay passé mon temps à soufrir et à travailler, que les deux plus savants hommes dans l'histoire ont examiné mon manuscript avec une attention scrupuleuse et que c'est une des raisons qui m'a fait préférer le séjour de Strasbourg à tout autre. J'iray dans quelques jours à Colmar où je trouverai un de mes savants et où j'achèverai ce que j'ay entrepris, cette besogne ne sera pas longue. J'y mettrai ordre aux petites affaires que nous avons avec M. le duc de Virtemberg qui a des terres enclavées dans l'Alzace sur lesquelles il faut établir notre hippotèque. Après quoy je reviendrai à Strasbourg profiter des bontez de Monsieur le maréchal de Coigni.

jouissiez toujours d'une félicité sans pareille, étant avec respect, etc... » (*Œuvres de Voltaire*, éd. Beuchot, tome LVI, p. 345).

le duc de Virtemberg. — Le duc de Wurtemberg, Charles Eugène, né en 1728, neveu par alliance de Frédéric II, ayant épousé en 1748 Élisabeth Frédérique Sophie, fille de la margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric.

Le marquis de Voyer (1722-1782), fils du comte d'Argenson ; il était en 1753 lieutenant général à Colmar.

Zulime, tragédie en 5 actes, avait été représentée le 8 juin 1740 sur le Théâtre-Français. Voltaire l'avait fait jouer à Sceaux, chez la duchesse du Maine, en juin 1750. Mme Denis s'occupait alors de la faire entendre à Lyon.

lettres de Cadix. Voltaire avait, depuis sept ou huit ans, placé des fonds sur les vaisseaux en commerce avec Cadix pour près de 600.000 francs, qui lui rapportèrent plus de trente pour cent.

J'ay vu monsieur le marquis de Voyer dans ma solitude, et je le verrai encor à Colmar. J'ay demandé tous nos papiers de famille pour les arranger, pour mettre tout en ordre. Ce sont des soins qu'il ne faut jamais différer. Qui sait si nous serons en vie demain ! Mon âme ne sera en repos que lorsque j'aurai satisfait au devoir essentiel que vous m'avez imposé vous-même. Vous ne me dites jamais si vous avez reçu les paquets des Deux Boules, c'est pourquoy je vous écris en droiture, ne sachant pas si on est à Paris ou à Sedan.

Mandez-moy, je vous en conjure, si madame Daurade est grosse. Où louera-t-elle une maison ? où ferait-elle ses couches ? Irez-vous à Fontainebleau ? Qu'y feriez-vous ? Le meilleur party n'est-il pas de ne point fatiguer par des sollicitations et d'attendre des circonstances favorables ?

Votre santé d'ailleurs ne serait-elle pas dérangée par ce voiage ? Cherier m'écrit que malgré ses affaires, il tâcherait de se dérober à ses devoirs pour aller voir madame Daurade. Je voudrais bien pouvoir en faire autant pour vous. Mais vous savez que dans la situation où je suis, je ne puis autre chose que de me résigner et d'attendre. En vérité, je ne comprends rien à tout ce que vous dites dans votre nº 4, d'abîmes et de précipices et de lutins, je n'écoute que mon bon ange qui m'inspire la patience. Je n'ay d'autre dessein que de finir une histoire exacte, sage et utile. Et il est nécessaire qu'elle paraisse bientôt pour prévenir un nommé Richer qui a déjà donné le 1er tome cronologique des empereurs romains. Je ne fais que ce que je dois faire, j'ay répondu par les sentiments de la plus respectueuse reconnaissance aux bontez de madame la duchesse de Saxe-Gotha, et de Me la markgrave de Bareith. Je ne vais pas plus loin. Et je n'imagine pas quelle paix elles peuvent faire. Je m'en tiens à ce que je vous ai mandé.

Je joins icy, ma chère enfant, un petit billet pour vous

faire souvenir de la caisse que je vous demande. Je débarrasse cet envoy d'un grand nombre de papiers inutiles, et si vous voulez ne m'envoier parmy les lettres, que celles qui regardent du Billon, Cernin et notre famille, envoyez-les. Mais il vaudrait mieux faire partir tout, à cause des dattes que j'y trouverai. Je vous jure et rejure que vous aurez le tout au bout d'un mois. Il y a des *Zulimes*, des ducs d'Alençon, des *Histoires universelles* et de la dernière guerre et des brouillons de *Louis 14* qui ne sont bons qu'à mettre au grenier. Gardez dans votre armoire les lettres de Cadix. Mais, au nom de Dieu, ayez de l'ordre. Nous pouvons, au reste, nous écrire en toute sûreté. Mais si vous ne recevez pas mes paquets Pagnon, si vous voulez une autre adresse, ordonnez : croyez, ma chère enfant, que l'impatience d'avoir mes papiers est fondée sur la crainte de mourir, avant d'avoir rempli un devoir essentiel. Vous aurez incessamment un petit paquet par m^r^ de la Reinière. Ecrivez-moy, ayez soin de vous.

Ma chère enfant, je n'ay pas eu de place dans ma lettre pour vous dire combien je vous aime, les détails ont pris la place du sentiment, mais je vous adore.

*

Dans ma solitude, 1er octobre [1].
[Strasbourg, 1753].

Ma chère enfant, j'ay pris enfin le party de vous renvoyer votre boete par la poste à l'adresse de m^r^ de la Reinière. Je vais à Colmar qui, comme vous savez, n'est

1. *Lettre manuscrite* (*double feuillet*, 11 × 19).
Pamela, le roman de Richardson qui avait paru en 1741, et connut en France un vif succès.
Il est certain que les lettres de Voltaire à cette époque sont fort rares, à l'exception de celles à sa voisine, la comtesse de Lutzelbourg. Il écrivait deux jours plus tard au cher Ange (d'Argental).

qu'à une journée de Strasbourg. Je vous prie d'écrire doresnavant à *m^r^ Shafling le jeune à Colmar*. Les lettres me seront rendues avec la même fidélité qu'elles me sont jusqu'icy parvenues. J'attends la malle *à l'adresse de m^r^ du Frenee à Strasbourg*. Cette malle ne sera pas si terrible en supprimant le fatras des histoires et des tragédies, et la correspondance de Cadix, mais tout le reste, papiers d'affaires et autres, et les lettres surtout, voylà ce qui m'est nécessaire. Il faut un ouvrage dans le goust de *Paméla*. Jamais je n'auray ny tant de loisir pour y travailler, ny les idées si présentes. Je vous conjure donc encor une fois de ne me pas désespérer davantage et de songer combien la vie est courte, et qu'elle ne tient à rien. C'est une folie et un crime de différer.

Expliquez-vous, je vous en conjure, sur l'état de madame Daurade et songez au mien. N'être venu que pour être banni, me trouver loin de ma maison, de mes affaires, sans pouvoir prendre un parti, être privé de vous, avoir une santé toujours incertaine, soufrir, craindre, être seul sans consolation, et être incapable de soutenir la vue du monde, n'est-il pas vrai que cette situation demande un peu de philosofie ?

Vous me parlez souvent d'une prétendue impatience de ma part, mais à qui parlez-vous d'impatience ? à un homme qui s'est confiné dans la retraitte, qui soufre sans se plaindre, qui travaille dans ses moments de relâche à des choses utiles, qui ne fait aucune démarche, qui n'écrit qu'à vous ; en vérité, c'est reprocher le babil à un moine de la Trappe ! Est-ce que nos malheurs vous ont rendue injuste ! ma chère enfant, ces malheurs inouis, je ne parle que des vôtres, m'attachent à vous mille fois davantage. Je vous adore, mais parlez, que voulez-vous donc que je fasse ? Ne faut-il pas nous réserver, et tout réserver pour un temps plus heureux ? Il semble, à vous entendre, que je sois le maître de ma destinée. Ne suis-je pas en Alzace malgré moy ? et puis-je mieux y faire diver-

sion à mes douleurs que par un ouvrage utile et important ? puis-je mieux me conduire qu'en fuiant le monde qui me ferait parler ? que me reprochez-vous donc ? Dans trois mois ma besogne sera faitte, et les glaces ne me retiendront pas quand vous pourez me donner un rendez-vous sûr.

Ce sera à vous à fixer le lieu. Je ne suis qu'un solitaire au bout du monde attendant vos ordres dans sa cellule. Je n'écris point au cher ange, dites-luy que je ne peux lui écrire qu'en luy ouvrant mon cœur ; mais quand le cœur est ouvert, les lettres le sont quelquefois, non pas les vôtres, mad^e du Frenée en répond. Fredersdorff vous a écrit une drôle de lettre. C'est un plaisant que cet homme-là. Voyez et distribuez le fond de la boete. Vibaccio.

V.

*

Entre deux montagnes,
14 octobre,
partira quand poura [1].
[Luttenbach, 1753.]

Numéro 7, 8 et 9 arrivent tout à la fois, ma chère enfant. L'avanture de madame Daurade me perce le cœur. Cherier m'écrit qu'il se faisait mille chimères agréables. Un instant a tout détruit. Que cette perte

1. *Lettre manuscrite (double feuillet, 17 × 22).*
Dans une lettre datée du même jour et adressée à la comtesse de Lutzelbourg, Voltaire dit : « Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes en attendant que les papiers arrivent. »
Fefel. — Christian Frédéric Pfefell, né à Colmar en 1726, mort le 18 mars 1807, auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire et du droit public d'Allemagne,* publié en 1754.
nos deux belles princesses : la duchesse de Saxe-Gotha et la margrave de Bayreuth.
la ville souterraine. Herculanum, qu'on avait découverte depuis 1720, mais où de nouvelles fouilles avaient fait, en 1750, apparaître un théâtre. Depuis plusieurs années, Voltaire se promettait d'aller à Rome, voir « Saint-Pierre, le pape, la Vénus de Médicis et la ville souterraine ». Il y fait allusion dans des lettres à Mme Denis, à d'Argental, à Richelieu.

prématurée serve du moins à resserrer les nœuds qui unissent leurs cœurs et qu'ils se tiennent lieu l'un à l'autre de ce qu'ils ont perdu.

Quant à la terre dont vous me parlez, votre volonté soit faitte. Vous voulez donc, ma chère enfant, avoir soin de mes vieux jours. J'ay bien peur que vous n'ayez à faire à un méchant malade. Le bout de mes doigts et le bout de mes pieds me font de la peine. Je ne scai ce qui se passe à ces deux bouts. Mais je serai bientôt à bout, et je verray le bout des choses. Ma chère enfant, tout me plaira avec vous, et j'attendrai alors très doucement la fin de cette platte carrière.

Je m'occuperai, en attendant, de cette histoire, malgré le malheur qui m'arrive d'être prévenu. Elle n'est pas tout à fait dans le goust du président Hénaut. Elle est plus suivie, plus liée, et je crois que le fonds en est plus grand et plus intéressant. Ce que Dalemberg appelle « les étrennes mignones du président » est fait pour être consulté, mais il est impossible de lire cet ouvrage de suitte. Je voudrais avoir son exactitude en y mettant un peu plus d'art et d'éloquence, et nourrir l'esprit avec la mémoire.

Je vous supplie encor de m'envoyer, contre signé sous l'enveloppe de Shafling le jeune à Colmar, tout ce qui est imprimé de cette nouvelle *Histoire cronologique d'Allemagne* chez le libraire Hérissant, rue St Jacques. Cet ouvrage paraîtra peut être dans un mois et vous pouvez m'en procurer les prémices par monsieur de Malzerbes.

Je prévoi que, puisque le bruit se répand que je travaille sur le même sujet, on s'imaginera d'abord que ce livre imprimé chez Hérissant est de moy, on me fera trop d'honneur. Je vous ay déjà mandé qu'il est d'un jeune homme qui a été secrétaire du comte de Loos. Il se nomme Fefell ; il est de Colmar, je l'y ay vu en dernier lieu à son passage. Cet homme n'a pas la mine

d'être un Tite Live, mais il pourrait bien être un p[d] Hénaut. En un mot, envoyez-moy, je vous prie, sa besogne. Je mérite cette petite bonté de Monsieur de Malzerbe, puisque voicy le testament que je vous confie pour luy. Vous ne souffrirez pas sans doute qu'on en prenne jamais de copie. On travaille toujours à l'exemplaire que vous m'avez demandé. Cela sera un peu plus long. La lettre du moine m'a été envoyée telle que vous l'avez lue. Je n'y prends ny n'y mets et je m'en lave les mains.

Ecrivez-moy toujours à m[r] Shafling le jeune, sans autre cérémonie. Il sait bien à qui il faut rendre les lettres. Il y a une bénédiction sur la poste, puisque les lettres me sont rendues dans mes montagnes. Les déserts de la tébaïde n'approchent pas de l'endroit où je suis. Je voudrais du moins y jouir d'un peu de santé, mais je n'en ay point. Et j'ay pour toute consolation ma patience.

Je crois que la tentative de nos deux belles princesses s'en ira en fumée. On exigeait de moy des démarches que je ne veux point faire. Tout ce qui me fâchera ce sera de mourir avant d'avoir vu S[t] Pierre de Rome et la ville Sousterraine. Mais si je meurs entre vos bras, je serai consolé.

Je vous prie, ma chère enfant, d'envoyer ce billet à ce chien de lambin de lambert.

*

Dans mes montagnes, 22 octobre [1753] [1].

Ma chère enfant, le pied vous fait-il mal encore ? Vous ne sauriez croire à quel point je regrette ce que madame Daurade m'avait promis. On ne fait pas de cette besogne-

1. *Lettre manuscrite* (*double feuillet*, 17 × 22, *filigrané : « I. F. Schoepflin en Alsace »*).
auprès d'Auxerre, au château de M. de Sainte Palaie, à quatre lieues d'Auxerre, et que d'Argental avait conseillé à Voltaire d'acquérir.
un château admirable : celui de feu M. de Klinglin à Oberkergheim, à trois ou quatre lieues de Colmar.

là quand on veut, j'ay bien peur que ce ne soit une perte irréparable, vous n'en êtes pas assez affligée. Comment réparerons-nous cette perte ? Sera-ce auprès d'Auxerre ? Je voudrais que ce fût à Naples.

Cependant, ma chère enfant, voicy ce qui se présente et comme la destinée en agit avec nous. Vous savez que nous avons du bien dans le canton où je suis. Il y a un château admirable qu'on me propose. C'est celuy du feu préteur de Strasbourg. Le roy de Prusse n'a pas un plus beau palais à Postdam. Nous serions là au milieu, ou plutôt à portée de nos domaines, chez un bon peuple, et dans un beau pays. Voicy une autre proposition. Il y a un vieux palais de la maison d'Autriche, c'est à dire, des pierres entassées et des ruines tout au beau milieu de l'endroit où nous avons notre bien. Cela s'appelle Horbourg et apartient au duc de Virtemberg. J'ay déjà le revenu tout entier de cette terre ; je peux y bâtir une maison très agréable à très peu de frais, elle vous appartiendrait, nous la bâtirions à notre fantaisie, et aucun prince de la maison d'Autriche n'y aura été aussi heureux que moy si le séjour vous plaît. La terre est dans la France, et n'est point terre de France. Nous n'y dépendrions que de vos volontez. Si vous aimez à bâtir et à faire un jardin comme votre père, vous seriez là fort à l'aise pour y contenter cette fantaisie. C'est une occupation qui détruit l'ennuy. Vous n'auriez rien à faire chez m^r de Ste Palais ; il est bien doux d'être dans sa maison, de la construire et de l'arranger. On peut de là aller en quatre jours en Italie par la Suisse, et puis on revient voir ses pénates qu'on trouve délicieux ; on ne demande rien à personne ; on n'a besoin de personne ; quatre chevaux et un grand chariot nous amèneraient tous nos meubles en quatre voiages et ces quatre chevaux nous serviraient ensuite à fumer nos terres. Les fruits sont excellents dans ce canton de l'Alzace. Le vin y est très bon. Vous y vivriez dans la plus

grande abondance. Vous avez du temps pour vous déterminer. Consultez-vous, ne renoncez pas au Ste Palais ; mais je vous avoue qu'une belle campagne dont on est le maître sans demander grâce vaut beaucoup mieux que la maison d'autruy avec l'horreur d'importuner son prochain.

Ah ! ma chère enfant, si, dans cette campagne, Dieu qui est bon nous faisait la grâce de réparer le malheur que madame Daurade a eu ! Que sait-on ? Mais il faut se presser. J'ai encor un an tout au plus pour de telles espérances. La vie s'en va le grand gallop. Songez-y, mandez-moy si tout cela vous convient. Ne renonçons à rien. Profitons de tout. Tâchons de choisir entre le Ste Palais, Horbourg et le château Klinglin. Mais avouez donc que la Normandie ne vous convenait pas. Vous êtes coquette, mon cœur, et je ne veux plus que vous le soyez.

Vous vous moquez avec vos rouliers qui déplombent des malles. Ils n'oseraient. S'ils rendaient une malle déplombée, on les punirait vigoureusement. Mais envoyez moy ma malle comme vous pourrez. Je compte que mes papiers d'affaires, excepté Cadix, y sont : en un mot tous les papiers : hormis ce Cadix et les fatras d'histoires et originaux de pièces imprimées, tout est étiqueté. Il serait fâcheux qu'il y eût des papiers perdus. Adieu, ma chère enfant, je vous aime. Mais avouez que je suis bien patient de rester seul dans mes montagnes. J'y pense à vous et je me console.

V.

*

A Colmar, 24 novembre [1].

Ma chère enfant, votre lettre du 15 porte dans mon âme une consolation dont elle avait grand besoin. J'avais votre maladie et la mienne à soutenir. Je n'ay

1. *Lettre manuscrite (double feuillet,* 19 × 24).
Il écrivait, la veille, à Mme de Fontaine : « Je crois notre chère Denis un peu

plus que la mienne. Reprenez vos forces et votre embonpoint. Quatre jours de régime suffisent pour tout réparer dans un corps aussi bien organizé que le vôtre, mais il faut une plus longue persévérance pour empêcher les rechuttes, et pour prévenir cet état funeste de langueur qui n'est ny maladie ny santé, et qui répand un poison affreux sur la vie. Vous êtes dans l'âge de vous préparer une santé toujours pleine et toujours égale. C'est un point bien important, croyez moy ; je ne scais à présent comment je supporte les restes de mon existence. La goutte jointe à tant d'autres souffrances, et les peines de l'esprit non moins cruelles que celles du corps, m'assiègent le jour et la nuit, et se prêtent les unes aux autres de nouvelles forces. Que deviendrai-je et que deviendrons-nous ! Nous sommes-nous revus pour la dernière fois, ma chère enfant, et dans quel lieu, et dans quelles horribles circonstances !

Je conçois bien que l'Allemagne doit vous être en exécration. Vous enveloppez jusqu'à l'Alzace dans votre arrêst et j'y souscris. Nous verrons où vous voudrez cacher les débris de la frêle machine et de mon âme accablée, et où vous voudrez qu'on ensevelisse ces malheureux restes. Je n'ay actuellement que la force de suporter une vie douloureuse que votre amitié et vos soins m'empêchent de regarder du même œil dont vous voyez l'Allemagne.

Ce serait un amusement pour moy, dans le peu d'intervales que je peux avoir, si vous pouviez me faire parvenir ce qu'on a imprimé de l'Histoire chez Hérissant. Vous pourrez à votre loisir me rendre ce petit service. J'avais aussi demandé à Lambert 4 exemplaires de son édition du *Siècle de Louis 14* que je n'ay jamais vue. Je n'ay pu encor obtenir cette faveur.

gourmande ; et l'on raccomode avec du régime ce que les soupers ont gâté. » (*Œuvres de Voltaire*, éd. Beuchot, t. LVI, p. 370).

un homme incapable de galanteries : Frédéric II.

Ma chère enfant, vous ne serez point embarassée à recevoir les galanteries qu'un homme incapable de galanteries vous devait. C'était madame la duchesse de Gotha que la bonté de son cœur avait séduitte, qui se flattait de faire parvenir le repentir dans un cœur qu'elle ne connaît pas. Plus il a affecté le dehors des vertus, plus il est endurci. Il n'y a jamais rien à faire avec un homme né faux.

Si j'ay quelques moments de relâche, je tirerai à tête reposée quelque party assez honnête des papiers que vous m'avez confiez. Ce sera, de tous mes ouvrages, celuy que je travaillerai avec le plus de soin et de scrupule. Il paraîtra, après ma mort, sous vos auspices. Portez-vous bien, c'est là mon refrain.

V.

*

A Colmar, 14 décembre [1].

Eh ! mon Dieu, ma chère enfant, que veulent donc dire vos jambes et les miennes ? Si elles étaient ensemble, elles se porteraient bien. Quelle malheureuse conformité ! Francfort nous a tuez tous deux. J'en suis persuadé. Votre sang a été empoisonné. Vous souvenez-vous qu'on m'avait fait craindre le poison ? Y en a-t-il un plus mortel que les horreurs que vous avez essuiées ?

Votre lettre m'épouvante et me coûte bien des larmes. N'est-il pas affreux que je ne puisse être auprès de vous ? D'où vient donc l'enflure énorme de votre cuisse ? Serait-ce une suitte de l'accident que vous eûtes avant le voiage de Fontainebleau ? Cela pourrait bien être, c'est encore un surcroit de mes afflictions. Mais ne vous êtes-vous confiée à personne ? Voylà des cas où un médecin doit servir de confesseur.

Votre état déchire mon cœur et tourne ma tête. Vos

1. *Lettre manuscrite (double feuillet,* 17 × 22 : *une page en blanc).*

cuisses n'étaient point faittes pour soufrir. *Queste belle coscie tanto bacciate sono oggi indignamente trattate.* Vous n'entrez dans aucun détail de vos maux. Je sens qu'il vous en coûte d'écrire. Et je craindrais d'augmenter vos douleurs en vous priant de m'instruire tout au long.

J'avais conjuré votre sœur de m'écrire, mais je me suis bien douté que sa ferveur ne durerait pas. Je luy pardonerais en toutte autre occasion. Il n'y a qu'un homme qui soit seul en droit d'exiger d'elle de l'assiduité.

Je ne scai si Mr Bagieu a reçu ma lettre. Je voudrais bien qu'il me mît au fait de votre maladie ; ma chère enfant, je vous demande à genoux de me tirer d'inquiétude. Engagez votre sœur, et Pichon et Bagieu et mr d'Argental et mr de Tibouville à me donner de vos nouvelles. Ecrivez m'en de positives quand vous pourez. Nous n'avons donc été réunis que pour soufrir l'un et l'autre, avec cent lieues entre nous.

Je compte bien, dès que j'auray vu cette édition de l'*Histoire* prétendue universelle, instruire le public dans tous les journaux. Je l'attends de jour en jour.

Je ne scai de qui j'ay le plus à me plaindre, ou d'Ericard ou de du Billon. Me voilà à de terribles épreuves. Je ne scai plus où j'en suis. Que votre cuisse désenfle au moins, si vous voulez que mon pied guérisse. Je n'en puis plus. Je vous embrasse bien douloureusement.

V.

A Colmar, 9 janvier [1].

Ma chère enfant, s'il faut je que me voue à quelque saint pour votre santé et pour la mienne, ce sera à Notre-

1. *Lettre manuscrite* (*double feuillet*, 17 × 22,5).
une nouvelle édition de mes Œuvres mêlées... que je destine à Lambert. Cette édition fut menée avec lenteur par Lambert et ne parut qu'en 1757 en vingt-deux volumes in-12.
Le passage sur *le vieux dévôt* figure également dans la lettre à la duchesse de Saxe-Gotha, écrite trois jours plus tard. (Cf. *Œuvres de Voltaire*, édition Mollard. *Correspondance*, tome VI, p. 154).

Dame-des-Neiges ; nous en sommes engloutis à Colmar. Je crois que nos affaires vont aussi mal que nos corps. J'ai fait tout ce que j'ai pu, je vous ai prévenu sur tous les points, c'est une consolation pour moy d'avoir pensé comme vous. A qui n'ai-je point envoyé des désaveus de cette abominable édition de Néaume et de Duchène ? J'ai fait ces désaveus du meilleur de mon cœur, car je suis le premier à en être très mécontent et personne n'a été plus indigné que moy contre ce brigandage de la librairie. Il faut qu'on soit bien ignorant à Paris pour avoir goûté un livre où il y a des erreurs à chaque page. Le premier tome de l'*Histoire d'Allemagne* sera moins goûté, parce qu'il est sage et exact. Je m'y attends bien. Aussi n'ai-je pas fait ces *Annales* pour la France. Vous savez que je les avais commencées à Gotha. Je les ai achevées parce que je les avais commencées. Et peut-être n'était-il pas mal à propos, dans la cruelle situation où j'étais, de me ménager à Gotha une retraitte agréable. J'en pourais avoir une chez l'Electeur palatin. C'étaient des planches dans mon naufrage.

Je vous ay envoyé par m^r de Malzerbes ce premier tome, à condition que vous ne le lirez pas. Shapfling qui l'a imprimé a écrit à m^r de Malzerbes pour avoir la permission de le débiter à Paris. Je l'ay mis en correspondance avec ce Lambert qui poura luy faciliter la vente de quelques centaines d'exemplaires. C'est un service que je rends à ce Shapfling après luy avoir donné gratis mon ouvrage et après luy avoir prêté une somme considérable que je doute fort qu'il me rende. Du moins, il n'écrira pas contre moy comme d'autres misérables à qui j'avais fait l'aumône.

Je m'occupe à présent à mettre en ordre les matériaux d'une nouvelle édition de mes *Œuvres melées* que ce Shapfling me demandait, et que je destine à Lambert. Il me parait que cette édition est nécessaire attendu que dans celle de Lambert on trouve plusieurs chapitres du

Siècle de Louis 14 et que ce double employ est ridicule. C'est par ces petites occupations, ma chère enfant, que je trompe mes douleurs, en attendant que la saison me permette de prendre un parti. Mais de ces occupations la plus agréable et la plus chère a été de mettre en ordre nos lettres, de les ajuster et d'en faire un recueil qui compose une histoire suivie, assez variée et assez intéressante. Elles sont naïves, c'est comme *Paméla*, une histoire en lettres ; il n'y a point d'humeur, cela fourmille d'anecdotes. Tout est dans la plus exacte vérité. Une cinquantaine de lettres compose le recueil. Cernin n'y gagnera pas : et la postérité le jugera.

C'est à vous à voir, ma chère enfant, si vous pouvez vous joindre à moy pour la grâce que j'ay demandée à madame de Pompadour.

L'état où vous êtes et le mien semblent rendre cette grâce bien nécessaire. Il y aurait de l'inhumanité à la refuser. Mais je dois m'attendre à tout. Je vous ai mandée que j'avais écrit à m^r de Majainville pour la maison que peut-être je ne reverrai plus.

Vous ne me dites rien de m^r d'Argental, de m^r de Tibouville. Vous ne m'aprenez rien. Personne ne me paye, et je ne scai pas seulement si le Chatelet rend la justice.

Il faut que je vous conte une sottise digne d'un dévot. Un vieux fou de Lorraine, retiré dans son château, s'est avisé de m'écrire sans me connaître une douzaine de lettres pour me convertir. J'ay pris enfin le party de les luy envoyer en luy mandant que j'étais mort. Il le croit fermement, et prie Dieu pour mon âme. Priez le pour mon retour. Mandez-moy comment va votre santé, je vous en conjure.

V.

Vous pouvez très bien m'écrire en droiture. Vous écrivez si sagement ! Vous pouvez écrire sous l'enve-

loppe de Dupont, ou sous celle de Shapfling et dans l'occasion, point de cachet avec vos armes.

*

A Sénones en Lorraine, 12 juin [1].

Ma chère enfant, je me suis fait bénédictin en attendant que vous me rendiez au monde, ou plustôt à vous, car le monde, je n'en fais pas grand cas. Je m'occupe à l'histoire dans une bibliothèque immense. Les moines me cherchent les pages, les lignes, les citations que je demande. Don Calmet, à l'âge de quatre-vingt trois ans, monte au haut d'une échelle qui fait trembler, et qui tremble. Et il me déterre de vieux bouquins. Je veux luy faire un petit présent digne de sa bibliothèque. J'ay quelques livres de théologie anglaise, tous écrits en latin et en anglais. Ils sont à droitte de la fenêtre du petit cabinet de livres dans ce demi-trumeau qui fait un redent, je vous prie de les faire emballer et de les envoier quai des Augustins chez le libraire de Bure l'aîné, avec cette adresse sur le balot : à m^r *l'abbé de Sénone.*

J'attends de vos nouvelles dans mon abaye. Me voilà plus que jamais en droit de vous donner ma bénédiction, mais je me tiens maudit si je ne vous vois bientôt. M^r et made d'Argental m'embarassent. Ils étaient très sûrs de me voir à Plombières vers le douze du mois au plus tard. Je vais leur écrire à peu près de vos deffenses et vos raisons. Nous verrons ce qu'ils me répondront. Je ne peux regretter les eaux. Je n'y ay point de foy. Et d'ailleurs, la saison est devenue un peu froide dans nos montagnes. Je fais du feu continuellement dans ma cellule. Il vente, il pleut. Il ne manque que de la neige.

1. *Lettre manuscrite* (*double feuillet*, 17,5 × 22,5 : *filigrané*).
Sénones, à vingt kilomètres de Saint-Dié.
Dans une lettre du même jour à d'Argental, qui était avec Mme d'Argenta à Plombières, Voltaire dit : « une bibliothèque de douze mille volumes ». Il y travaille à son *Histoire générale.*

Vous ferez fort bien d'achever toutes vos affaires et de ne venir qu'à votre aise avec un bon viatique.

Je vous dirai, comme l'autre, « Vendez tout et suivez moy ». Faittes-vous philosophe avec moy. Le train du monde ne vaut guères la peine qu'on s'y attache. L'histoire du jour ne vaut pas l'histoire des siècles passez, et qui sait vivre avec soy même trouve un efroiable vuide dans le fracas de Paris. Dieu vous fasse la grâce, ma chère enfant, de vous inspirer ces idées salutaires.

Quand l'amitié fait un effort, cet effort lasse bientôt ; et la gloire d'une belle action cède enfin au dégoust qu'elle donne. Mais quand la philosofie se joint à l'amitié, cette double base soutient l'âme et l'empêche de tomber dans la langueur. Qui sait aimer et s'occuper est au-dessus de tout. Je suis fâché qu'on n'ait pas imaginé des abayes d'hommes et de femmes, où les philosofes des deux sexes fussent réçus, après avoir abjuré les vanitez du monde, les sottises des préjugez, les absurditez des superstitions, et avoir fait serment d'amitié et de tranquillité. Adieu, ma chère Héloïse, Abélard attend de vos nouvelles dans l'abaye de Sénones auprès de Ravon en Lorraine. La poste de Ravon n'est pas si bien réglée que celle de Colmar ; mais enfin je recevray une lettre de vous et je me conformerai à vos vues et à vos sentiments. Adieu, je vous embrasse dévotement.

le moine

V.

AIR DU MOIS D'AVRIL

1er Avril. — 8 heures du matin. Encore retenu au lit en face de cette église de plein air dont le vitrail d'azur craquelé n'est que ma fenêtre ouverte avec ses motifs de glycines en cascades effleurées de bourdons et d'oiseaux. Plus loin l'entrelacs des branches des tilleuls et de l'érable dont les feuilles sont si tendres encore et transparentes qu'elles fusent comme des pousses de soleil. Au delà, le sapin, figure géométrique toute formée d'aiguilles cristallisées — puis un bout de pelouse qui rejoint le ciel.

3 Avril. — Je vois s'accumuler à mon chevet de nombreuses lettres. Mon état de santé ne me permet point d'accuser réception de chacune. C'est pourquoi je voudrais inventer ici une sorte de *petite correspondance* qui embrassât un ensemble quotidien intelligible pour les seuls destinataires. Par exemple, pour aujourd'hui :

A *L. M.* Tu es le seul homme qui aura conservé jusqu'à plus de soixante ans, cette flamme des *Nuits* et de la *Lucie*. En ces vacances pascales vous allez encore, ta femme et toi, dans la chute d'eau de la digue, écouter bruire mes poèmes et voir se disperser mes cheveux blancs.

A *J. F.* Je me faisais une fête de vous recevoir ensemble ici, elle qui attendait que mes lilas lui fissent signe et toi que la montagne d'Orion t'accueillît entre ses bras comme une nourrice souriante. Tu me dis que tu as trouvé souffrante ta grand'mère vénérée et que sa voix que j'ai connue si douce et si juste n'est presque plus que silence. Malade moi-même, je ne peux de ma harpe comme David aller charmer ce silence et ta peine. Mais voici le renouveau et ton propre pipeau autour duquel enroule son air la primevère.

A *F. H* Pauvre petit étudiant venu en coup de vent de Narbonne sans crier gare, de peur de n'être point reçu par le vieil aède à qui tu comptais confier ton cœur et tes espoirs poétiques. Ta lettre en disait long qui ne te précéda que de peu d'heures — sans indication d'adresse, de crainte encore qu'un contre-ordre lancé par moi ne brisât ton élan. Cet élan, que je l'ai connu à ton âge ! l'élan qui ne veut pas qu'on vous rompe les ailes. A une si longue distance qui me sépare de ta jeunesse, j'éprouve encore le frisson que me donnait la présence de ceux qui m'apparaissaient comme les chefs des ménétriers. Non certes qu'il entrât en moi le désir de les flatter et de profiter de leur prestige. Non. Je n'ai pas osé, en ma fleur, aborder Mistral qui se dressait seul face aux Pyrénées qui prenaient leur vol sous la caresse de son bâton de gardien. Mais je savais que son cœur brûlait d'un feu que je vénérais, qui consumait le thym et l'olivier de ma terre maternelle... Et avec toute ta fougue, fils des abeilles au miel blanc, tu t'es heurté de grand matin à ma porte qui cependant aurait voulu t'accueillir sous le ciel de toutes ses glycines. J'ai eu tant de peine, m'a dit la vestale de mon seuil, à lui répondre : « Francis Jammes ne pourra de longtemps recevoir personne. Les médecins sont formels. »

Tu reviendras, pauvre petit qui m'as trotté en tête toute la matinée...

*

5 Avril. — Déjà sur la pelouse, dans le royaume de l'érable, le rare et délicieux mousseron, dit tricholome de la Saint-Georges, organise ses ballets sous ses ombelles d'ivoire. Nul cryptogame ne saurait lui être comparé pour la finesse de son arome, et je me réjouis des quelques individus que l'on a cueillis pour moi dans une corbeille. Il me semble que leur espèce n'est guère connue qu'au Béarn où une vieille laitière nommée Isabeline, hirsute comme l'ajonc, me la fit connaître lorsque j'avais l'âge du premier printemps.

*

7 Avril. — Tant de gerbes de lilas ont été disposées dans ma chambre sur les tables qui font face aux fenêtres que l'on dirait d'éventails de plumes d'autruche prêts à m'aérer. La splendeur du jardin s'accroît d'heure en heure. L'azur y est

de turquoise éteinte. Un pivert pousse sa clameur hargneuse. Je doute qu'il soit de cette belle espèce, de plus en plus rare, qui est une épaisse touffe d'herbe couronnée d'une fleur de sainfoin. Mon basset aboie après quelque étranger. Une clarine isolée s'estompe comme dans le finale du *Prélude*...

*

8 Avril. -- Le calme est tel dans cette chambre où je repose que je me crois transporté, trente-cinq ans en arrière, un quatorze juillet, au sommet d'une montagne.

*

10 Avril. — Dimanche des Rameaux. André Gide, tu nous citais jadis à la *Libre Esthétique* ce mot de Gœthe dont tant de parvenus hélas ! m'ont fait éprouver la justesse : « Nul ne se promène impunément sous les palmes. »

Seul le Seigneur demeure toujours aussi simple à leur ombre.

*

13 Avril. — En même temps qu'un noble, déchirant et pur poème « *sur le versant du Monde* » qu'il dédie à Paul Claudel, je reçois d'Henry Dérieux un *Lamartine raconté par ceux qui l'ont vu*. Le choix judicieux des citations qui se répartissent sur toute la vie de l'un des plus grands lyriques du monde, fait de ce livre un document plus instructif qu'une copieuse bibliothèque ayant trait au même sujet.

Vue d'ensemble : race, noblesse, cœur mélodieux aux ailes inspirées planant sur les campagnes françaises ; courbes inégalables, visage d'Antinoüs fondu dans la lumière, générosité qui ne compte même pas avec la détresse des vieux jours, refus altiers. Immortelles et petites cueilleuses de corail s'attelant à son char orphique, pèlerin du Saint-Sépulcre, vigneron promenant ses souples lévriers sous le vol de ses Aras, courage qui défie la mort devant les émeutes, absence d'ironie, entraînement de ceux qui, après Jean-Jacques, voulurent édifier l'utopique Cité future et ne comprirent pas toujours hélas l'intégrité du dogme catholique — mais les humbles Confessions finales, et la tête du Centaure expirant retombant sur l'épaule d'Antigone. Tel, lui, si magnifique.

Ah ! combien ceux qui, du moins aujourd'hui, savent les erreurs initiales de jugement qu'il a pu commettre, feraient

mieux, plutôt que de le bêcher maladroitement sans ouïr son harmonie céleste, de proclamer : « Voilà ce qu'il y a de chrétien dans son œuvre, et voilà son issue. »

Vous avez bien raison, m'écrivait jadis un Dominicain, au sujet d'une étude par moi publiée sur Mme de Noailles, de rompre avec cette éternelle critique qui, niant tout, ne mène à rien.

Montrons du moins les splendeurs des étoiles dans la nuit.

*

14 Avril. — J'ai pu descendre et me promener dans le parc cet après-midi. J'avais abrité ma neige du soleil en jetant sur elle cette paille de Panama qui semble tissée de fil de la Vierge et que m'offrit, à Paris, après ma conférence d'octobre, un charmant ménage de la Colombie. Il me semblait, tant ma démarche se faisait légère en ma convalescence, que j'étais porté par les ailes frémissantes de cette coiffe.

*

15 Avril. — Le plus beau nom que l'on puisse porter en ce jour de la déposition du Christ appartient à une famille que j'ai connue dans le Gers : Suau de la Croix.

*

16 Avril. — Deux jeunes poètes redescendent de la montagne, m'apportant de l'eau de la source *Ursuïa* que j'ai chantée et où le vieux routier de jadis doute qu'il aille puiser jamais plus. Et ils me présentent, sous les tilleuls, cette brise liquide recueillie dans un vieux cristal qu'une bien chère amie, leur aïeule, Mme Paul Reclus, leur a remis pour moi. Que ces attentions sont touchantes ! Philémon, dans ses cavernes, voit les essaims printaniers lui rendre hommage.

*

17 Avril. — Avant que s'éteignent les étoiles, je veillais. Je suis sorti. Je L'ai reçu. Alleluia.

*

18 Avril. — Ce qu'il y a de plus touchant au monde est un œuf de poule dur dont on a coloré la coquille « pour faire plus beau ». Il est certain que celui-ci, rendu violet par je ne sais quel procédé, a le charme de la fleur, qui se gonfle pour éclore, du magnolia pascal.

*

20 Avril. —

A PLUSIEURS CRITIQUES NOTOIRES

Le lion est devenu vieux,
Mais loin de le saboter, l'âne
Pour éloigner les envieux
Souffle dans une sarbacane.

*

21 Avril. — On me fait absorber ampoule par ampoule un vaccin dont les docteurs m'affirment que chacune contient deux milliards de bactéries. C'est afin, m'expliquent-ils, d'enrichir par un formidable semis ma flore microbienne. A peine ai-je bu de ce sérum que je me vois idéalement transformé en riant cottage.

Et ma barbe est d'argent comme un ruisseau d'avril ; mes lèvres et mon palais sont des grottes de roses ; mon œsophage est bordé de gazon et de myosotis ; mon cœur est cette anémone des vignes rouge comme la braise autour de l'ombre des étamines ; mes oreilles prennent la nacre de l'ellébore de Noël et mes yeux ne deviennent rien moins que des casse-lunettes.

*

22 Avril. — De l'hymne de la Résurrection — pour un ami dont j'apprends le deuil advenu le saint jour de Pâques :

Et Maria Magdalene
Et Jacobi et Salome
Venerunt corpus ungere,
Alleluia.

*

23 Avril. — C'est curieux, me dit un de ces bourgeois cossus dont jamais rien n'a pu abattre l'optimisme, et que Marius-Ary Leblond remet à la mode en la personne de Vercingétorix — il a suffi que Daladier prononçât les mots : surproduction, devoir, sacrifice, économie pour que tout rentre dans l'ordre.

J'ajoute que le Français qui se livrait à cette heureuse constatation n'a jamais rien fait que de se laisser vivre dans un confort que dénonce son teint « de bisque fleuri ».

*

25 Avril. — J'entends, dès six heures, sonner la procession champêtre de Saint-Marc, laquelle précède de peu de jours les *Rogations.* J'écoute chaque goutte espacée de la cloche pleuvoir tant que le cortège est en marche et cela durant près d'une heure. Que ne puis-je, comme autrefois, faire mordre par mes gros souliers le schiste des sentiers sous un ciel de campanile ? Il exista, ce temps, et Dieu me le prolongea, que les millets laissaient la rosée drue de leurs épis ruisseler sur mes épaules frissonnantes. Ne te plains pas. Tu en frémis jusque dans l'éternité.

*

26 Avril. — La nuit dernière, j'ai rêvé que je me trouvais dans un cimetière devant une tombe jaune portant un nom en haut, un titre au milieu, et un chiffre romain en bas. C'est la sépulture de notre pauvre ami l'éditeur, m'expliqua J. B. Il a voulu reposer sous un invendu.

*

29 Avril. — Des amis qui font converger tout le printemps vers moi m'adressent une alose toute fraîche dont les écailles m'éblouissent comme le miroir de l'Aurore qui s'y est mirée. Devant cette merveille de lumière étincelante, je songe à la carpe sans éclat que je remarquais un jour dans la brouette d'une marchande d'un quartier fort peu fortuné de Paris. La pauvre bête attendait pour être mangée le bon plaisir de Dieu et d'une humble famille. Pourvu qu'elle n'ait pas nourri des dégénérés tels que ceux dont je lis l'histoire dans les faits-divers d'aujourd'hui !

*

31 Avril. — Poésie, que je t'aurai aimée !

FRANCIS JAMMES

LES PROBLÈMES ACTUELS DE L'ETHNOLOGIE

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DANS L'ÉTUDE DES CIVILISATIONS « PRIMITIVES »

Des études récentes viennent de jeter une lumière toute nouvelle sur la complexité réelle des structures sociales chez des indigènes prétendus « primitifs » de l'Amérique du Sud. Chez les Indiens Ramkokamekra ou Canella du Nord du Brésil, C. Nimuendajú a découvert une organisation d'une complication raffinée, dont les lignes générales ont été décrites, d'après ses manuscrits, par R. H. Lowie ; un jeune ethnologue français, Claude Lévi-Strauss, a fait connaître dernièrement les résultats de ses études chez les Bororo du Brésil méridional. Dans l'une comme dans l'autre de ces tribus, on se trouve devant un foisonnement déconcertant de cadres d'organisation, de lignes de clivage qui se coupent et se recoupent de la manière la plus inattendue.

Chez les Canella, Nimuendajú a pu observer les principaux éléments de structure que voici : deux phratries[1] exogames, non totémiques, à descendance en ligne maternelle, la phratrie de l'Est et celle de l'Ouest ; deux phratries qui n'entrent en jeu que pendant la saison des pluies, et surtout à propos de compétitions sportives ; deux phratries cérémonielles qui

1. On appelle généralement « phratrie » une division sociale plus compréhensive que le clan totémique, la société secrète ou la société d'hommes, etc... Dans de nombreuses tribus, il y a deux phratries exogames, les hommes de chaque phratrie devant épouser des femmes de l'autre phratrie. La phratrie à son tour se subdivise éventuellement en clans.

Les ethnologues anglo-saxons appellent le plus souvent *moiety* la division que nous désignons par « phratrie ».

interviennent dans les rites d'initiation et qui se subdivisent à leur tour en fractions à noms d'animaux et en sociétés secrètes ; des classes d'âge, qui occupent chacune un endroit déterminé sur la « plaza » des cérémonies et en changent tous les dix ans selon un ordre fixe ; six sociétés d'hommes à fonctions diverses. On est affilié à ces diverses phratries, classes ou sociétés, tantôt par la descendance, tantôt par l'âge, tantôt par la vertu d'un nom que l'on a hérité ou que l'on a choisi, tantôt par suite de talents particuliers que l'on possède. Le libre choix de l'affiliation n'est pas exclu. En bref, tout homme appartient généralement à plusieurs divisions de la société, de même qu'un Européen peut être membre d'un parti, d'un syndicat, d'une église, officier de réserve et secrétaire d'une société savante.

Chez les Bororo, Lévi-Strauss a trouvé deux phratries exogames, divisées à leur tour en quatre et six clans respectivement. En outre, cette première division est recoupée par celle des « gens d'aval » et des « gens d'amont », de sorte que certains clans sont entièrement d'aval, d'autres entièrement d'amont, et d'autres fractionnés entre les deux « moitiés ». Par ailleurs, les clans se divisent en sous-clans « noirs » et sous-clans « rouges », etc...

De tels faits montrent bien à quel point il serait faux et dangereux, en partant d'une idée sommaire ou plutôt d'une image, celle du « primitif », d'étudier ces civilisations comme si elles représentaient quelque chose d'élémentaire et de simple. Une telle complexité ne peut s'expliquer que par l'intervention et l'accumulation d'influences très diverses, par l'héritage d'un très lointain passé. Ces « primitifs » ont derrière eux de longs siècles d'histoire. Histoire muette, qui ne s'est pas traduite en monuments ou en écrits, mais qui laisse son empreinte sur ces monuments vivants que sont les structures sociales. Dans ce cas, même, on ne peut s'empêcher d'imaginer le naufrage d'une civilisation plus perfectionnée, dont il ne nous reste que les débris.

Chez des Indiens du Sud du Mexique, les Lacandons, j'ai pu moi-même trouver de ces épaves culturelles ; là, on sait de quel naufrage elles sont le témoin, puisque les Lacandons actuels sont les descendants des Mayas. Que reste-t-il de

cette civilisation comparable, sans exagération, à celles de l'antiquité classique, chez les Indiens actuels ? Le langage, les noms de divinités et quelques mythes ; science, art, hiéroglyphes, tout a sombré. Mais des structures sociales surnagent, et c'est ainsi que j'ai pu observer, chez ces Indiens misérables disséminés par groupes infimes dans la forêt, un totémisme encore très cohérent, avec deux phratries et des clans exogames à noms d'animaux. Il y a lieu de réfléchir quelquefois à cette étonnante puissance de conservation chez des peuples appauvris, dispersés, pulvérisés par des cataclysmes sociaux que nous ignorons et qu'eux-mêmes ont oubliés.

On est amené ainsi à replacer ces civilisations « primitives » dans une perspective historique, dans la dimension du temps. Qui chercherait à expliquer l'organisation sociale des Canella, des Bororo, des Lacandons, par l'étude sociologique ou psychologique de leur civilisation actuelle, telle qu'elle se présente aujourd'hui, échouerait ou ne réussirait qu'à vide. Échouerait également celui qui confondrait histoire et évolution. L'histoire concrète n'est pas une ligne droite. C'est plutôt une rivière sinueuse qui coule tantôt vite, tantôt lentement, parfois se perd, reçoit des affluents, vient grossir d'autres fleuves ; en clair, elle est faite de progrès et de stagnation, de régression, de gains et de pertes, d'emprunts et d'influences. Chaque culture suit son cours, mais les cours des diverses cultures s'entrecroisent plus d'une fois.

Il en résulte que chaque fait de culture est en lui-même singulier, propre à un temps et à un lieu : c'est un événement et une date. Mais il doit être expliqué par deux ordres de causes : des causes historiques, telles que la conservation du passé et les influences culturelles ; des causes sociologiques, telles que l'interaction des différents phénomènes à l'intérieur de la société considérée, à l'époque considérée. Prenons le cas d'une technique empruntée : l'explication n'est complète que si l'on montre, d'abord, à qui et quand elle a été empruntée, ensuite pourquoi le groupe emprunteur a eu besoin de l'absorber et de l'intégrer à sa culture.

Certes, le grand mérite de l'École allemande et autrichienne dite de « l'Histoire de la Culture » ou des « aires de culture », aura été de mettre l'accent sur cette nécessité de situer les

cultures exotiques dans une perspective temporelle, et de dresser autant que faire se peut la carte des influences, des emprunts et des transferts. Foy, Graebner, le P. Schmidt et d'autres ont édifié d'assez beaux travaux et donné assez de thèmes de méditation pour qu'on pardonne à l'École comme à ses maîtres tant d'injustice et d'aigreur, tant d'attaques absurdes et mal fondées.

L'évolutionnisme psychologique de Tylor, le sociologisme abstrait de Durkheim, conduisaient à des impasses. Il ne faudrait pourtant pas mettre à l'actif de la « Kulturhistorische Methode » des victoires qui ne lui reviennent pas ; c'est indépendamment d'elle et avec une autre sûreté que l'on traite, en France, des problèmes de diffusion et de filiation (qu'il suffise de citer les noms de Hertz, Hubert, Marcel Mauss, P. Rivet) ; et les ethnographes américains comme Boas, Wissler, Lowie, sans hypothèses extravagantes, font du bon travail d' « histoire de la culture ».

Ce qui vicie fondamentalement l'œuvre du P. Schmidt et de ses émules, c'est qu'ayant, sinon découvert, du moins formulé une méthode, c'est-à-dire un instrument de travail, ils ont voulu en tirer hâtivement des solutions achevées à tous les problèmes. Cette élaboration forcée n'a pu échapper à l'arbitraire des vues de l'esprit qu'on veut à tout prix vérifier. Qu'il y ait des « aires » et des « couches » de civilisation, on n'en saurait douter ; mais ce ne sont pas celles que le P. Schmidt nous a révélées. Ces cultures « primaires » et « secondaires », la « Bogenkultur », la « Freivaterrechtliche Kultur » et bien d'autres, ne sont que des constructions superficielles, qui deviennent, à la limite, des entités métaphysiques chargées de tout expliquer. Si quelque fait jure avec la théorie, l'intervention d'un emprunt ou d'une survivance vient opportunément le faire rentrer dans le rang. Lorsqu'il s'agit de thèses chargées d'une valeur passionnelle évidente, comme celle du « monothéisme primitif » chez le P. Schmidt, l'affirmation *a priori* l'emporte de beaucoup sur les faits constatés.

M. Montandon, qui a transposé dans sa théorie des « cycles culturels » celle des « aires de culture », n'est guère plus heureux. L'échafaudage souvent élégant des concepts y tient lieu

d'histoire. En réalité, il est équivoque de parler ici d'histoire. Des rapprochements arbitraires entre des faits techniques, sociologiques ou idéologiques remplacent l'étude concrète des séquences et des diffusions.

La diffusion et l'emprunt sont des faits indéniables. Encore doivent-ils être soigneusement définis et affirmés sur preuves. Wissler insiste avec raison sur la diffusion des grands ensembles cérémoniels appelés « danses » chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Paul Rivet a montré dans le détail comment les différentes techniques métallurgiques de l'Amérique précolombienne s'étaient répandues à partir de centres différents, et dans certains cas s'étaient juxtaposées ou superposées. Les travaux de Nordenskiöld et de l'école suédoise, ceux d'Alfred Métraux, jettent une vive lumière sur les influences réciproques des diverses cultures sud-américaines. J'ai pu moi-même faire voir quels traits culturels propres à la côte du Golfe du Mexique avaient émigré sur le Plateau central, comment des phénomènes centre et sud-américains se sont implantés en pays maya, ou comment un instrument de musique des Noirs africains a pu être adopté par des Indiens. Il s'agit là de faits que l'on peut considérer tantôt comme certains, tantôt comme au moins très probables, parce qu'on connaît l'époque à laquelle ils ont eu lieu, les passages géographiques qui ont rendu possibles les voyages, les circonstances concrètes du contact des peuples et des cultures. Lorsque ces circonstances nous échappent, il est osé de conclure à la diffusion. L'invention indépendante est possible : les indigènes du Nouveau-Monde ont inventé le bronze et le tissage (pour ne pas parler de l'astronomie et des mathématiques) indépendamment des civilisations du vieux continent. Nier l'invention indépendante, c'est supprimer délibérément le garde-fou qui empêche le savant de tomber dans le gouffre de la fantaisie. C'est abandonner l' « histoire de la culture » pour la mythologie de la culture.

Tout cela dit, on a encore passé sous silence l'aspect sociologique des problèmes. Notons d'abord qu'à côté des emprunts et des influences, il y a le non-emprunt et la non-diffusion. Un trait de culture n'est pas susceptible d'une diffusion indéfinie. Thurnwald cite le cas des Bergdama, qui

vivent en étroite association avec les Herero éleveurs, et reçoivent de ceux-ci du bétail ; or, en dépit de l'influence constante et du contact, ils ne sont pas devenus éleveurs et tuent rapidement les animaux pour les manger, sans chercher à en constituer des troupeaux. Les Indiens arctiques, comme le rappelle M. Mauss, n'ont pas emprunté leur kayak aux Eskimo, et ceux-ci n'ont pas emprunté la raquette à neige aux Indiens. Faire la carte des présences est bien, mais il faut faire aussi celle des absences. On constate alors qu'une société donnée, à un moment donné, ne peut emprunter que tel ou tel trait de culture, et non d'autres. Il y a des limites aux cultures comme des frontières aux nations.

On est conduit ainsi à se poser cette question : l'association des éléments qui composent une culture est-elle purement accidentelle, contingente — une culture n'est-elle à chaque instant de la durée que le résidu déposé par le flux et le reflux de l'histoire —, ou bien y a-t-il entre ces éléments un ensemble de relations fonctionnelles ? Ce qui revient à demander : existe-t-il des *types* sociaux définis et définissables par un nombre déterminé de caractères liés ? Certes, il est trop évidemment absurde de conclure, comme le fait par exemple Menghin, de la forme d'outils préhistoriques au droit et à la structure d'une société disparue ; il est un peu osé de considérer comme Montandon que les hommes du paléolithique supérieur de l'Europe occidentale connaissaient le totémisme parce qu'on a trouvé chez eux un certain type d'arme, le propulseur, répandu ailleurs dans des sociétés totémiques. Faut-il pour cela ne pas rechercher les relations qui font l'unité interne d'une culture, celles qui rattachent, par exemple, un certain type de structure sociale à un certain mode de production des subsistances ? Ce serait renoncer à toute sociologie. Mais il faut garder en mémoire que le contenu d'une culture est, à chaque instant, un compromis entre une portion *reçue* (héritée ou empruntée) et une portion *produite*, qui émane de l'ensemble de la société elle-même, telle qu'elle fonctionne à l'instant considéré. Et ces deux ordres de phénomènes réagissent constamment l'un sur l'autre, car ni l'héritage ou l'emprunt ne sont acceptés sans modifications, ni la dynamique sociale ne demeure semblable à elle-même :

elle ne peut que par abstraction être considérée comme distincte de son contenu.

Il est donc urgent d'étudier la constitution de types de sociétés et de types de cultures. Pour y arriver, la seule voie praticable paraît être de prendre en considération, au départ, le plus grand nombre possible de caractères et de traits de culture, se réservant de les synthétiser et de les hiérarchiser par la suite. Lorsque M. Montandon retient *a priori* dix-sept caractères pour définir chaque culture, l'arbitraire du procédé saute aux yeux. On arrive ainsi à décrire les civilisations antiques classiques sans parler de l'esclavage, ou à définir notre propre civilisation par « l'affrontement de trois formules : libéralisme, socialisme d'État, corporatisme ». Or, il faut bien se persuader que, si l'on sent ce qu'une telle définition a d'insuffisant, c'est seulement par ignorance que l'on trouve acceptable, pour décrire une société « primitive », un raccourci du même genre. Nous avons tort de croire que les sociétés primitives sont simples ; elles ont leur complication, qui n'est pas la nôtre et que nous ne savons pas toujours déceler.

Un immense travail de définition et de comparaison s'impose, et c'est pour l'avoir éludé que l'histoire de la culture paraît aujourd'hui si fragile. Si l'on oppose souvent sociologie et histoire, c'est faute d'avoir compris qu'elles ne sont que deux aspects nécessaires d'une même science ; un véritable tableau des cultures humaines, dans leur déroulement concret et leur fonctionnement vivant, ne peut être construit sans que l'on fasse appel à l'une et à l'autre.

L'ethnologie est-elle en état de crise ? Les crises sont tellement à la mode dans diverses sciences (que l'on pense à la physique), qu'on a quelquefois tendance à en voir partout. Je ne crois pourtant pas exagéré de dire qu'il existe un véritable malaise, provenant de l'apparente opposition de deux disciplines ; en fait, de deux modes de pensée. Mais, — à moins qu'on ne consente à marquer le pas devant l'obstacle — on doit se décider à surmonter cette opposition pour résoudre les problèmes concrets que l'observation révèle, et que les doctrines toutes faites sont impuissantes à élucider.

JACQUES SOUSTELLE

ESSAIS CRITIQUES

RÉFLEXIONS SUR LE ROMAN, par *Albert Thibaudet.*

LITTÉRATURE DU VINGTIÈME SIÈCLE, par *André Rousseaux.*

PERSPECTIVES, par *Denis Saurat.*

« Le critique, avec son bâton ferré, ses gros souliers et sa peau de bouc, a grimpé les côtes. Le voilà sur le plateau qui domine la vallée. Il jette son sac et s'assied sur l'herbe [1]. » Et il examine, compare, classe et n'a de cesse qu'il n'ait dressé une belle carte des lieux. Ce critique de plein air, ce protecteur aux gros souliers, ce contemplateur actif, c'est une des images les plus familières que nous ayons de Thibaudet lui-même.

Il avait besoin d'espace, de temps et de généralités. Lui imposait-on un cadre exigu (ce fut le cas pour ses courtes chroniques de l'hebdomadaire *1934*), il paraissait empétré, malheureux ; il échouait. Et d'autant que cet esprit très prudent, qui misait peu sur sa divination, craignait de s'engager sur un nom nouveau, une promesse, voire un éclat. Il ne se piquait point de ces découvertes où, d'ordinaire, un critique trouve sa joie et sa justification. Il voulait attendre que le temps eût exercé son action, exhaussant une œuvre, ramenant une renommée à de saines proportions.

Encore n'attendait-il pas toujours assez ; on est surpris de le voir, dans les chroniques qui paraissent aujourd'hui en recueil, traiter avec une égale patience d'œuvres de qualité si inégale. Non pas sans doute qu'il les mette sur le même

1. *Réflexions sur le Roman*, p. 218.

pied ; il ne manquait certes ni de finesse ni de courage, finesse malicieuse, courage sans jactance, qui n'ont nul besoin de pointes ou d'éreintements pour s'exercer. Mais ce qui l'intéressait, c'était moins l'aventure particulière d'une œuvre ou d'un esprit que leurs caractères biologiques, les rapprochements qu'ils lui permettaient d'établir et la leçon qu'il pouvait en dégager. A ce titre, le théâtre de Pradon offre un intérêt sensiblement égal à celui de Racine. Et c'est aussi pour cette raison que Thibaudet revient si souvent sur les romans de Bourget, dont par ailleurs les vues critiques le touchent à bon droit.

Des prétextes, voilà donc ce que les œuvres sont très souvent pour Thibaudet. D'où la belle allure de ses chroniques et peut-être aussi leur faiblesse. Prétextes à confronter deux esthétiques, deux idéologies, deux courants, à rapprocher, à répartir, à dresser des arbres généalogiques ; et l'on sait avec quel plaisir il s'y livre, quelle fantaisie, quelle cavalière éloquence, quelle verdeur d'images il y apporte. Prétextes, tout simplement, au plaisir : celui de « grimper les côtes, avec son bâton ferré et ses gros souliers », lourd et léger de toute sa race paysanne, celui de parler selon son cœur, l'accent savoureux, l'air bon enfant, parfois goguenard ou brusquement attendri, les traits façonnés à la serpe, l'œil fin, souvent éclairé (« Après tout, semble-t-il dire, j'ai comme les autres ma folie, ma poésie »), celui d'aller d'une province à l'autre, d'un cru à l'autre, de revenir, de déguster, d'inventorier son royaume, celui enfin d'associer au monde un peu chimérique des Lettres les couleurs, les odeurs, le goût de la terre.

C'est cette large santé, si rare chez un critique, qui me paraît la plus heureuse qualité de Thibaudet. La critique est pour lui, non pas un second métier, un refuge, une ligne de retraite, mais un mode d'expression naturel. Il n'a, je crois, rien fait d'autre, sinon quelques poèmes de jeunesse — pure dévotion à son maître Sainte-Beuve. Il n'est que de voir sa démarche ; elle trahit tout son plaisir. A mesure qu'il vieillit, elle l'exprime davantage, plus spontané, plus haut de couleur, et tout à la fois plus subtil et plus généreux. — C'est là, eût-il dit, le propre des bons vins. Cet homme qui

connaissait tout (« moi qui ai peu de lectures », déclarait-il) n'est jamais pédant. Il peut se montrer, dans ses plaisanteries surtout, un peu gros ; mais jamais vulgaire. Parfois il est lourd, confus, prolixe ; avec tout cela, un vrai mouvement l'emporte. Et ce mouvement tend à remplacer chez lui la cohésion qu'imposent habituellement une doctrine ou une puissante passion.

Car s'il possède plus d'une opinion bien arrêtée (par exemple sur la composition du roman), on ne peut à son propos parler d'une doctrine véritable. Et de passions, il n'a que celle de connaître, d'organiser et de savourer. Elle n'est pas si commune, sans doute. Toutefois il arrive que son plaisir l'entraîne imprudemment, qu'il se laisse séduire à la volupté des comparaisons ou des images ingénieuses, abandonnant son premier objet, qu'il saluera de loin, sa chronique achevée, d'un hochement de tête repentant : « Nous reprendrons un autre jour... » Mais il lui arrive d'oublier ; et ce recueil d'articles offre souvent une impression de piétinement et de dispersion. Thibaudet est, dans une certaine mesure, victime de la chronique. Il lui faut, en quarante-huit heures, écrire une dizaine de pages ; il se lance, il parle, il est tout à la joie de parler, d'évoquer un souvenir, de citer un trait plaisant. On mesure le prix de cette verve, de ce savoir et de cette bonhomie. Mais on reste un peu déçu. On lui reprocherait volontiers de se dérober. On attend qu'il prenne position sur un livre nouveau : c'est d'une méthode, c'est d'un groupe, c'est d'une allégorie qu'il nous entretient.

Il y a dans cette attitude une émouvante modestie. Peut-être Thibaudet, quand il parle de romans, éprouve-t-il comme un défaut essentiel son « inexpérience » du genre romanesque. Il ne me semble pas nécessaire, pour parler sagement d'un roman, d'en avoir écrit soi-même. Mais comme il se passe en peinture, où les critiques, non les plus sages, mais les plus aiguës, émanent des peintres, un romancier, fût-il l'auteur de livres fort imparfaits, est naturellement porté à sentir, dans une œuvre nouvelle, l'élément authentique. Heurté ou charmé par elle, il est toujours ému, il se sent visé, il est dans son domaine. C'est moins l'apparence qui l'intéresse, l'apparence qui prête à de si beaux rappro-

chements, que la figure profonde d'une œuvre ; il réagit moins enfin d'après un code établi que d'après son pressentiment d'une métamorphose possible du genre. Et bien entendu cela ne va pas sans de graves inconvénients, ne serait-ce que la partialité, le manque d'aisance, et l'obsession d'une conception particulière au détriment d'une équitable vue d'ensemble. Reste toutefois qu'il est peu de critiques qui se soient moins prononcés que Thibaudet sur la valeur des œuvres nouvelles.

Par sagacité sans doute. « A quoi bon, semble-t-il dire, tant de jugements hâtifs et péremptoires ? La frénésie du présent, la publicité, les coups de fortune, les modes, les alliances, tout concourt à nous abuser. Laissons faire ; Dieu reconnaîtra les siens. » — Et par désir de ne point sortir de son rôle propre. Bien rares, ceux qui parlent avec une égale justesse du passé et du présent. Thibaudet n'entendait se vouer ni à l'un ni à l'autre, mais reconnaître et sanctionner le passage de celui-ci dans le premier. « Et puis, eût-il ajouté en souriant, et puis quoi ! grand Dieu, il ne faut pas prendre les choses au tragique. De quoi s'agit-il ? De littérature, ou plutôt d'un certain genre littéraire. C'est beaucoup. Mais enfin... » C'est peut-être ce sourire, si nettement perceptible derrière ses propos, qui déconcertait tant de jeunes gens, vers 1920, quand Thibaudet reprit sa chronique de la *N. R. F.*, tant de jeunes gens avides de jugements fermes, fussent-ils risqués, fussent-ils injustes, anxieux de percevoir à travers la moindre parole ce frémissement sans qui toute littérature leur paraissait vaine. C'était l'époque où Drieu, parlant d'Anatole France, disait : « Et si nous n'avions eu que lui, qu'aurions-nous fait ? » Parole naïve, mais d'un assez beau son, à laquelle, aujourd'hui encore, et connaissant sa naïveté et la source d'erreurs qu'elle peut être, je souscrirais volontiers. Thibaudet a compris, délimité et classé plus de choses sans doute que tout autre critique de son époque. Il lui a manqué, quand il s'occupait des œuvres contemporaines, je ne sais quel désir, quel besoin de communier avec elles, je ne sais quelle avide rigueur, qui peut fort bien s'accommoder du sourire — et peut-être surtout un sens plus profond de la vertu poétique.

Non qu'en dehors même du plaisir qu'il trouve dans son activité, on ne le sente pas souvent ému. Quand il aborde certains sujets, sa voix change. Dans son *Flaubert*, par exemple, qui me semble de beaucoup son meilleur livre, et l'une des œuvres magistrales de la critique depuis Sainte-Beuve. C'est qu'ici lui-même se découvre en jeu, j'entends sa nature, qui l'apparente à Flaubert, et les qualités : patience, abnégation, goût de l'œuvre solide, qui sont la marque de son héros et celles qu'il place le plus haut. Tout ce qu'il y a de profondément honnête et sain chez Thibaudet, son amour du travail, son énergie, son scrupule, sa parfaite indépendance se trouvent exaltés à travers Flaubert. On peut bien ici parler de passion et presque de lyrisme et certes, dans un sens qui n'est pas sans noblesse, de poésie. Tels traits qu'il a dix fois rapportés, à l'honneur de l'homme comme de l'œuvre étudiés, il ne les cite jamais sans un soudain gonflement de la voix, montrant assez que rien ne dépasse en son cœur ni dans son jugement certain idéal de grandeur morale. Il le fait sans emphase, sans prédication, en homme un peu lourd, un peu gauche, mais convaincu, subtil à sa façon, sûr de sa race, — en paysan.

***

Les vues critiques et la position de M. André Rousseaux se sont progressivement précisées et affermies. Il les expose avec netteté dans l'important essai qui précède son nouveau recueil [1]. Quand on passe de Thibaudet à M. Rousseaux, on est frappé par l'assurance et l'on dirait presque la rigidité de cette attitude. La critique semble pour M. André Rousseaux non plus un plaisir, mais un devoir (je ne dis nullement une tâche, au contraire). Sa méthode est à l'opposé d'une méthode ondoyante ou allusive. Il approuve ou condamne, il s'ouvre ou se ferme, il choisit.

Il choisit ; c'est à ses yeux le propre de la critique. Mais au nom de quoi choisir ? De son propre goût, de son sens de la poésie, de la qualité et du style ? Sans doute. Mais ce

1. *Littérature du vingtième siècle* (Grasset).

pourrait être là le fait d'un dilettante, et M. Rousseaux ne l'est point. Il entend assumer le rôle d'une sorte de médecin, qui décèle en chaque œuvre ses éléments sains ou viciés et qui, convaincu de l'union fondamentale de la morale et de l'esthétique, propose à tout écrivain l'image parfaite de l'écrivain. On voit quel sens exigeant et précis prend ici le mot goût. C'est en définitive au nom de sa propre conception de l'homme, au nom de sa croyance et de ses répulsions, que choisit cet homme de foi. Et l'on pourrait dire que c'est lui-même qu'il choisit à travers les autres. Chacune des œuvres qu'il étudie est pour lui une occasion de s'affirmer et de se construire.

C'est là le grand intérêt de ces études. On est sûr d'y trouver une confrontation, un combat ou une reconnaissance. A chacun de ses patients, M. André Rousseaux semble dire : « Voici ma vérité, qui est la vérité. Est-ce la vôtre ? » Il ne se prête pas ; il accepte difficilement qu'un élément qu'il juge dangereux puisse contribuer à la grandeur d'une œuvre. Qu'on ne réclame pas de lui un goût désintéressé des livres. Il n'aime pas les hommes pour leur jeu propre, mais dans la mesure où ils aident l'action de Dieu.

On devine les conséquences de cette position. Si elle donne tant de fermeté à M. André Rousseaux, elle l'amène à dire, parlant d'un livre qu'il me paraît d'ailleurs goûter avec excès[1] : « Et puis, c'est plus fort que moi, je ne supporte pas l'idée de l'avortement. » Et si le récit d'un avortement est en soi une belle œuvre ? M. Rousseaux refuse-t-il au romancier le droit de peindre le mal ? Et si ce récit même a une portée morale ? Dans son goût de la parfaite santé et de l'équilibre, dans ses perpétuelles références à un type tout idéal, M. Rousseaux est porté à mettre au passif d'un auteur tel élément excessif : rigueur ou abondance, orgueil ou humilité, sensibilité ou intelligence, qui souvent donne à l'œuvre son accent et sa valeur véritable. Il n'est guère d'œuvres valables qui d'abord ne choquent par quelque point, jusqu'au jour où cet excès même apparaît comme une forme de santé et ajoute à son tour un nouveau trait à l'image idéale de l'homme et de l'écri-

1. *Intempéries*, de Rosamond Lehmann.

vain. En matière d'art, les *défauts* ne sont pas moins utiles que les qualités.

On ne combat pas pour la vérité sans montrer la dent dure à qui semble la contredire. Quand il parle de M. Benda ou de M. Alain, M. Rousseaux va jusqu'à la cruauté. Parle-t-il de M. de Montherlant, dont il sent et reconnaît les dons, c'est une sorte d'irritation qui le saisit, à la pensée que de tels dons ne sont pas utilisés selon son cœur, peut-être aussi à la pensée que ces dons auraient moins grande allure si M. de Montherlant se faisait plus sage. Mais qu'il vienne à étudier un écrivain avec lequel il se découvre en sympathie, M. Bernanos, M. Mauriac ou M. Chardonne, de quel cœur, quittant toute mine ironique ou rébarbative, se livre-t-il enfin au plaisir d'admirer et d'aimer ! C'est à cet abandon qu'il faut songer devant tel mouvement d'humeur ; ils s'expliquent l'un par l'autre et se complètent. Je ne crois nullement que M. André Rousseaux soit porté par nature à l'attaque : il est furieux parfois de ne pouvoir aimer.

Aussi bien, si l'on querelle M. Rousseaux sur plus d'un de ses refus, sur plus d'une de ses interprétations, est-on d'accord avec lui sur les traits essentiels des grandes œuvres : leur contenu humain, leur chant intérieur ; « une sorte de chant de l'âme, écrit-il, un lyrisme qui n'a rien de sonore parce que sa tension est tout intérieure [1] ; ...une musique spirituelle, une méditation brûlante où la poésie revêt et pénètre à la fois la vérité humaine [2] ». Et plus loin : « Ce qui compte en littérature, c'est peut-être un petit nombre de mots qui ont été prononcés par la vie, et que la vie ne cesse d'animer en se mêlant pour toujours à leur résonance. » Et de même on ne peut que l'applaudir quand il fait du style la marque suprême des œuvres, entendant par là non point la pure forme verbale, si prestigieuse qu'elle soit, ni la parfaite ordonnance d'une composition préméditée, mais la « décente » expression d'une vérité intérieure.

1 et 2. pp. 122 et 150.

***

Avec M. Denis Saurat [1], nous voici également éloignés d'Albert Thibaudet et de M. André Rousseaux. On ne trouve chez lui ni le goût des larges thèmes du premier, ni la méthode constructive du second. Ce qui le caractérise, c'est la saillie, le trait net, la vivacité, l'abondance des aperçus nouveaux et des jugements à l'emporte-pièce. Peu de développements, peu de nuances, peu de composition. On dirait de notes jetées sur un carnet au hasard d'une lecture, d'une conversation ou d'une promenade. Et sa phrase même, piquante, elliptique, désarticulée, sans nul souci d'harmonie, ajoute encore à cette impression. Il ne semble guère écrire que pour s'opposer à une opinion courante. Il révise sans cesse des procès, attaque, condamne, passe avec une égale liberté à un autre sujet, prenant tout son plaisir dans son franc-parler. Nous y prenons le nôtre, qui est vif. Car si l'on peut estimer que le titre de son livre eût mieux convenu au livre de Thibaudet, et si beaucoup de ses jugements semblent hâtifs, absolus, insuffisamment étayés, du moins ne cesse-t-il de piquer, d'exciter l'esprit. A tout instant, on est pris d'envie de lui répondre, de discuter, de remettre la question en débat, bref, de causer avec lui.

Car il parle plutôt qu'il n'écrit. On songe à la conversation. de Stendhal, de ce Stendhal que M. Saurat goûte assez peu. On dirait que ses jugements ne sont si péremptoires que pour appeler la contradiction. Il n'est pas sûr qu'ils fussent tout à fait les mêmes s'il nous sentait d'accord avec lui. Donc Stendhal « n'est qu'un poseur. Il n'a ni sentiments ni idées. Il n'a que des attitudes... c'est un fumiste, sans raison, sans intelligence ». Et Bossuet, « grand écrivain parfois, grand homme parfois, n'est plus aujourd'hui qu'une outre vide. » (« Je cherche son intelligence et je ne la trouve pas », écrit M. Saurat. Est-elle donc si différente de celle de Hugo, qu'il a raison de défendre ? ») Lamartine est mort, et morte l'œuvre de Gœthe ; Baudelaire, en marge ; Ibsen, un grand échec... Nous assistons, amusés, intéressés, à cette série d'exécutions.

1. *Perspectives* (Stock).

D'ailleurs, si elles ont un air désinvolte, il n'en est guère qui ne trouvent en nous une partielle complicité. Et cet air, au demeurant, est la règle du jeu. Attendons M. Saurat à ses amours.

Ses pleines amours, c'est, parmi les Français, Molière, Balzac, Hugo et peut-être Zola. Qu'on y prenne garde : voilà bien l'armature de tant d'apparente indiscipline. Ces tendresses impliquent une exigence très précise à l'égard du rôle de la littérature, une hiérarchie des valeurs et des genres, un choix fort net d'une certaine beauté et d'une certaine grandeur. Et que cette beauté et cette grandeur soient, — écartons Zola — du premier ordre (je reprends une expression que chérit M. Saurat), qui songe à le contester ? Nous ne réagissons que dans la mesure où le choix de M. Saurat est exclusif. Oui, il semble que M. Saurat, sensible aux qualités d'énergie et de représentation, sensible au rôle de guide et de prophète laïc qu'il réclame d'un écrivain, le soit infiniment moins à tel autre genre de beauté, plus musicale, plus intérieure, plus féminine peut-être, et pour tout dire plus gratuite, du moins en apparence.

Car si nous l'approuvons d'exalter les dons prodigieux de Hugo (non toutefois jusqu'au point de préférer avec lui *Dieu* au *De Natura*), nous n'aimons point qu'au nom de ces dons, il rabaisse le pur génie de Lamartine (veut-il le louer, il le loue d'un vers qui n'est que du fort mauvais Hugo : *Sur la plage sonore où la mer de Sorrente...*). — « Baudelaire, dit-il encore, ne chante pas la vie ; il chante les déchets de la vie... Est-ce que la poésie doit se contenter de gémir ? » Et de l'opposer à Whitman. Comme si, en dépit des raisons les plus raisonnables, le vrai poète, et le vrai créateur, le vrai sourcier de vie n'était pas Baudelaire, comme si la grandeur de Baudelaire n'était point d'avoir fait de la vie avec ce qui paraissait mort. — De même, il est bien possible que la réputation de grand psychologue dont jouit Stendhal soit quelque peu surfaite. Et puis ? L'action durable de Stendhal tient à d'autres causes : à sa morale, à sa leçon de vie d'un côté, et de l'autre au chant profond qui monte de ses œuvres.

C'est envers cet élément de pure poésie que M. Saurat me semble injuste. Pour être aussi exclusif que lui, et préciser

cette beauté à laquelle je songe, je dirais volontiers que je ne la sens pleinement que chez trois ou quatre de nos poètes, chez Racine, certes, et parfois chez La Fontaine, et parfois, au plus haut degré, chez Vigny, sans doute aussi, plus vague, chez Lamartine et, plus trouble, chez Baudelaire. Ils m'offrent un domaine soudain visité par la grâce ; ils se sont faits chant ; c'est à la fois toute leur vie et tout un ordre éternel qui empruntent leur voix ; je n'y distingue plus ce qui est de l'artiste, et ce qui est de l'homme, et ce qui est des hommes. Nul décalage entre l'ambition, le souffle et les possibilités. Un accord parfait ; un son plein ; une poésie sans ostentation, fluide et spontanée ; la plus haute figure de l'harmonie. Et je ne songe pas à me demander si ces poètes sont plus grands que d'autres ; mais je serais étonné que leur chant, pour être plus pur, eût moins de vertu, fût moins salutaire que tout autre qu'on lui puisse opposer.

MARCEL ARLAND

CHRONIQUE MUSICALE

Retour de Florence

Ainsi que chaque année à pareille époque, les musicologues, esthéticiens et critiques invités à participer au Congrès International de Musique de Florence qui se déroula cette fois du 30 avril au 5 mai, purent se délasser de leurs travaux en assistant aux premiers concerts et spectacles du *Magio Musicale Fiorentino*. De ces « Fêtes Florentines » qui finiront peut-être par prendre tout naturellement la place des festivals de Salzbourg destinés sans doute à disparaître (je n'ai pas trop confiance en effet en ce « Salzbourg français » dont on parle tant à Paris et autour duquel se nouent déjà d'assez basses intrigues), les congressistes n'eurent d'ailleurs qu'un avant-goût, car les manifestations musicales et théâtrales les plus importantes auront lieu seulement à la fin de mai et au début de juin, quand Jacques Copeau mettra en scène aux jardins Boboli *Comme il vous plaira*, quand Elmendorf dirigera dans ces mêmes jardins *la Walkyrie*, Bruno Walter *l'Euryanthe* de Weber et le *Requiem allemand* de Brahms, Previtali, un opéra oublié de Haydn, *l'Ile inhabitée*, un mystère du XIIe siècle, *les Vierges Sages et les Vierges folles* et aussi *l'Amfiparnasso* de Vecchi qui inaugura au XVIe siècle le genre de la comédie musicale.

D'une façon générale l'on peut regretter que les programmes du Mai Musical Florentin fassent une place trop réduite à l'ancienne musique italienne. *La Walkyrie, Euryanthe, les Contes d'Hoffmann,* tout cela est très intéressant certes, surtout lorsqu'exécuté par des artistes de premier ordre et mis en scène avec les soins et l'intelligence que l'on y apporte toujours à Florence ; mais pourquoi donc les Italiens se sou-

cient-ils si peu de leurs vieux maîtres ? Pourquoi ne nous convient-ils pas à entendre du Monteverdi, du Vivaldi, de l'Alessandro Scarlatti, du Gabrielli, du Cavalli ? La résurrection de leurs chefs-d'œuvre conférerait au Mai Musical Florentin sa vraie signification, me semble-t-il. Sans doute les organisateurs sont-ils obligés de tenir compte des goûts de la riche clientèle internationale sans laquelle des manifestations artistiques comme celle de Florence ne pourraient vivre, et qui veut partout entendre la même musique comme elle veut manger dans tous les palaces la même cuisine.

Sous ce rapport les deux concerts de la Philharmonie de Berlin sous la direction de Furtwängler constituèrent le modèle du genre en quelque sorte : Furtwängler nous présenta à Florence un programme à peu près identique à celui que nous pûmes entendre huit jours plus tard à Paris, à l'Opéra, et que l'on offrit ensuite au public londonien : Beethoven, Brahms, Wagner, Berlioz, Bruckner... Il est vraiment désolant qu'à l'exemple de tous les virtuoses les grands « kapellmeisters » jouent exclusivement ces œuvres consacrées que d'octobre à juin l'on entend partout. Les partitions modernes, les partitions anciennes plus ou moins ignorées se trouvent de ce fait réservées aux chefs d'orchestre de deuxième ordre qui, eux, ne comptant pas trop sur leur propre séduction, essayent de s'imposer par la nouveauté et la variété de leurs programmes, alors que les vedettes sont persuadées que l'on ne vient pas entendre ce qu'elles interprètent mais comment elles l'interprètent. Il y a là certainement un grave danger pour la musique qui se trouve trahie par ceux-là même qui pourraient le mieux la servir.

Peut-être me trompè-je, mais il me semble que lorsque nous écoutons Furtwängler diriger la 5e de Beethoven, la 4e de Schumann, les *Variations* de Brahms sur un thème de Haydn, l'Ouverture d'*Anacréon* de Cherubini, nous nous délectons à la musique à la façon dont un gastronome savoure quelque plat délicat. On goûte voluptueusement les belles sonorités des basses, on compare tel tempo à celui pris en ce même endroit par Toscanini ou Bruno Walter, on attend avec impatience tel passage bien connu et particulièrement difficile. Je dois dire que cette impression je l'ai beaucoup

moins avec Toscanini : ses programmes prêtent également à la critique ; mais en l'écoutant on oublie le virtuose, on se trouve directement en présence de l'œuvre et ce n'est qu'après à la réflexion que l'on se rend pleinement compte de l'art, de la technique prodigieuse de l'interprète. Il y a sans doute une limite au raffinement, que Furtwängler tend parfois à dépasser entraîné par son tempérament et aussi par les possibilités presqu'infinies que lui offre son merveilleux orchestre.

Tout cela dit, comment ne pas reconnaître une fois de plus l'admirable sonorité des instrumentistes allemands, leur discipline parfaite, la netteté de leurs attaques, la légèreté des pizzicati, la souplesse du rythme de Furtwängler, cette grâce exquise, cette expression qu'acquiert sous sa baguette la moindre phrase mélodique, cette précision dans la liberté qui ne s'obtient que par un travail incessant, par le dévouement et la collaboration de tous !

Et peut-être est-il nécessaire, ce raffinement presqu'excessif, peut-être la virtuosité pure a-t-elle son utilité en nous découvrant les immenses richesses de l'orchestre, en forçant le public à se montrer plus exigeant, en obligeant les interprètes à plus de sévérité envers eux-mêmes. Mais le public et même certains critiques se rendent-ils vraiment compte de la différence ? On serait tenté d'en douter parfois. Ne lisais-je pas dernièrement à propos de je ne sais quel chef d'orchestre : « Il n'a pas encore atteint la classe d'un Paray, d'un Furtwängler. » Simple politesse ou sottise ?...

Comme la plupart de mes confrères réunis à Florence, les Italiens excepté bien entendu, je ne connaissais pas le *Simone Boccanegra* de Verdi. Nous savions seulement que cet opéra composé en 1857 ayant été accueilli très froidement lors de la première, à Venise, l'auteur l'avait complètement remanié après *Aïda*. Le livret est des plus compliqués et après maints efforts la plupart d'entre nous renoncèrent à comprendre cette lugubre histoire qui se déroule à Gênes, au XVe siècle ; rapt, empoisonnement, reconnaissance d'enfant, rien n'y manque. Tout cela ne nous touche guère évidemment. Mais la musique, à laquelle ce roman-feuilleton a servi de prétexte, est un monde qui se suffit complètement à lui-même. *Simone Boccanegra* peut être considéré au fond

comme une sorte de vaste symphonie instrumentale et vocale. Que nous importe en somme ce qui se passe sur la scène ! Que nous importe les discours de ces personnages conventionnels et inconsistants ! La musique nous révèle sa propre signification qui n'a rien de commun avec le piètre sujet dont s'est inspiré Verdi et qu'il s'est efforcé sans doute très sincèrement de commenter, de « mettre en musique », ne se doutant guère que son génie l'entraînerait dans une tout autre sphère. Aussi le prologue et les deux premiers actes de *Simone Boccanegra* (le troisième est relativement plus faible) pourraient être parfaitement exécutés au concert, à la façon d'une cantate, d'un oratorio.

Il y a en effet dans cette musique « baroque » (au sens attribué à ce terme par Eugenio d'Ors) et qui semble constituer une sorte de réplique sonore aux toiles du Tintoret, une puissance dramatique, une générosité mélodique, une richesse harmonique et aussi un flamboiement orchestral véritablement bouleversants. Mais son exécution est d'une difficulté extrême et l'on comprend que la plupart des théâtres reculent devant une telle tâche, l'on s'en félicite même. La difficulté vient ici surtout de ce que Verdi ne songe pas un instant à sacrifier les formes musicales au mouvement, au sentiment dramatique. Il maintient les airs et les ensembles, mais parvient à les enchaîner avec un tel naturel que la scène, l'acte semblent animés d'un seul élan. Cet élan emporte tout, mais le torrent est strictement réglé et le mouvement naît ici non de la soumission de la musique à l'action, aux paroles, mais du respect précisément des normes spécifiques de la construction musicale. Tout le problème pour les interprètes consiste donc à allier la plus grande liberté et la spontanéité à la plus parfaite humilité ; apparemment insoluble en théorie, ce problème peut trouver cependant sa solution pratique, ainsi qu'en témoignèrent les représentations de Florence dirigées par Vittorio Gui.

Deux jours plus tard, nous assistions à la première d'*Antoine et Cléopâtre*, d'après Shakespeare, le nouvel opéra de Francesco Malipiero qui a déjà écrit autrefois un *Jules César*. Il y a de fort bonnes pages dans *Antoine et Cléopâtre* où l'auteur veut, semble-t-il, faire revivre la tradition de

Monteverdi et retrouver son récitatif mélodique si plastique et si souple. Mais alors que Verdi atteint à un dynamisme intense en sauvegardant les droits de la musique et par des moyens exclusivement instrumentaux et vocaux, composant ainsi sur une histoire rocambolesque une partition « shakespearienne », Malipiero essaye, dirait-on, de parvenir au même but en centrant son œuvre sur l'action scénique et le texte qui dominent et règlent le flot sonore. Le résultat, c'est qu'en dépit de la chaleur de la déclamation lyrique, la musique privée de son mouvement propre, astreinte à obéir, se venge de sa sujétion en alourdissant, en paralysant le drame. Il faut reconnaître que lorsque la musique ne se développe pas du dedans, par une sorte d'auto-génération elle devient un poids mort pour la scène. Et pourtant, les artistes et tout particulièrement Maria Carbone, le soprano (Cléopâtre) étaient excellents, et Mario Rossi que je ne connaissais pas encore, conduisit parfaitement l'orchestre.

A mon très vif regret il me fut impossible d'assister à la représentation du *Château de Barbe-Bleue*, opéra en un acte de Béla Bartók, ainsi qu'aux ballets de Budapest. *Le Château de Barbe-Bleue* date de 1911, c'est une œuvre de jeunesse. Mais rien de ce qu'a écrit Bartók ne peut nous être indifférent. Et pourtant, ce grand musicien, le public parisien ne le connaît que par deux ou trois pièces, et autant que j'ai pu en juger à mon retour de Florence, l'exécution à Paris par Charles Münch de sa *Musique pour cordes, percussion et celesta* n'a eu guère de retentissement. Or il faut le dire bien haut : cette partition est certainement l'une des œuvres les plus belles et les plus significatives de toute la musique contemporaine.

B. DE SCHLOEZER

RÉPONSE A ANDRÉ GIDE SUR LES JUIFS [1]

Il me semble qu'André Gide a lu avec une certaine distraction ma conférence sur « les Juifs parmi les nations ». Je ne prétends nullement que cette conférence n'aurait pas dû le décevoir, chacun donne ce qu'il peut ; on ne saurait au surplus tout dire dans une conférence, et dans celle-ci je renvoyais précisément le lecteur à une étude plus longue où d'autres aspects de cet « immense et douloureux sujet » sont traités [2] ; peut-être, s'il veut bien s'y reporter (encore qu'il se lasse vite de ce qui est exposé à la manière des philosophes), Gide y trouvera-t-il, plus développée que dans la conférence, une réponse anticipée au souhait qu'il exprime dans les dernières lignes de son article. Mais ce qui me fâche, c'est qu'il me prête, en expliquant son insatisfaction, autre chose que ce que j'ai dit.

Ce n'est pas faire s'éparpiller et s'évanouir la notion de race que de remarquer qu'elle a, en ce qui concerne l'humanité dans son état présent, un sens beaucoup moins biologique qu'éthico-historique (c'est ce que notait Rabaud dans sa préface à l'excellent petit livre de P. Lester et J. Millot sur *les Races humaines*). Une fois précisé ce sens authentique de la notion, beauoup de pseudo-problèmes et de mythes s'évanouissent, avec le grand Dolichocéphale blond aux yeux bleus en lequel se reconnaissent aujourd'hui tant de Germains bruns aux yeux noirs, et auquel ils dédient dans leur sanctuaire intérieur une piété totémique. Mais le problème de la race ne s'évanouit pas ; il commence à se poser, à se

1. Voir, dans la *N. R. F.* du 1er avril : *Les Juifs, Céline et Maritain.*
2. *L'impossible antisémitisme*, dans le volume collectif *Les Juifs* (Plon).

poser en termes corrects. « La question n'est pas confessionnelle, mais raciale. » Où Gide a-t-il vu que je réduise la question juive à une question confessionnelle ? Dire qu'elle relève avant tout d'un mystère d'ordre théologal, et essayer de la comprendre dans les perspectives de l'Écriture et de saint Paul, n'est nullement en faire une simple question confessionnelle. C'est l'Écriture qui nous parle de la race élue ; c'est elle qui nous oblige à voir dans la question juive une question raciale transcendante ; ce n'est pas d'un point de vue confessionnel, mais divin, qu'elle envisage les choses.

Et où Gide a-t-il vu que tout se borne pour moi à présenter « l'élément juif, dans chaque nation, comme un élément incommode qu'il faut charitablement tolérer » ? Où a-t-il vu que je considère, dans une société quelconque, les minorités, raciales ou confessionnelles, « uniquement comme des éléments gênants » ? Les thèses pluralistes que je ne cesse de soutenir témoignent d'une conviction toute contraire. Et le souci de marquer la vocation historique positive du peuple juif a précisément un rôle majeur dans mon étude. Que l'on me permette de citer ici quelques lignes qui auraient pu, si elles avaient retenu l'attention de Gide, éviter la méprise dont je me plains. « La communion de ce corps mystique, disais-je, est la communion de l'Espérance terrestre. Israël espère passionnément, attend, veut l'avènement de Dieu dans le monde, le royaume de *Dieu ici-bas*. Il veut, d'une volonté éternelle, d'une volonté surnaturelle et déraisonnable, la justice dans le temps, dans la nature et dans la cité. Ainsi, comme le monde et l'histoire du monde, Israël et son action dans le monde sont des réalités ambivalentes ; car la volonté d'avoir l'absolu dans le monde peut prendre toutes les formes, les unes bonnes, les autres mauvaises. De là vient que dans l'étonnante complexité des caractères typiques qu'il présente, on trouvera toujours de quoi exalter Israël et de quoi l'abaisser... Quelle est donc cette vocation d'Israël qui continue dans la nuit, et dont nous parlions tout à l'heure ? Il y a d'abord sa vocation de témoin des Écritures. Mais de plus, tandis que l'Église est assignée à l'œuvre du rachat surnaturel et supratemporel du monde, Israël, croyons-nous, est assigné, dans l'ordre de l'histoire temporelle et de ses finalités propres, à

une œuvre d'*activation terrestre* de la masse du monde. Il est là, lui qui n'est pas du monde, au plus profond de la membrure du monde, pour l'irriter, l'exaspérer, le mouvoir. Comme un corps étranger, comme un ferment activant introduit dans la masse, il ne laisse pas le monde en repos, il l'empêche de dormir, il lui apprend à être mécontent et inquiet tant qu'il n'a pas Dieu, il stimule le mouvement de l'histoire... »

On ne peut pas aujourd'hui (et a-t-on jamais pu le faire ?) parler de la question juive avec frivolité, ou en suivant complaisamment son humeur ou ses ressentiments, ou avec l'euphorique truculence qu'un faiseur de bagatelles met à décrire ses asticots. Aux arrière-plans du tableau, le racisme a fait trop de place à la mort et à l'ignominie. Dans la conférence dont il s'agit, j'ai essayé de traiter de la question juive avec justice, en montrant la tragédie actuellement soufferte dans le monde par le peuple juif, et en insistant sur ce point que les problèmes concrets, en particulier ceux qui concernent l'émigration, que la sagesse politique doit envisager à ce propos, trouvent précisément dans le pathos antisémite le pire obstacle aux solutions et aux aménagements requis dans l'intérêt de tous.

Si les stupides insultes de certaines feuilles antisémites me laissent indifférent, je désire du moins que sur ma pensée il n'y ait pas de malentendu dans une revue comme la *N. R. F.*

JACQUES MARITAIN

NOTES

LITTÉRATURE

DÉFENSE DES LETTRES, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

La littérature, si elle était personnifiée par quelque créature de chair, devrait se réjouir de voir qu'un illustre avocat, qu'un esprit vaste et généreux, Georges Duhamel, se porte à son secours à l'heure même qu'elle patauge dans la détresse. Elle devrait crier la chose sur les toits de l'Institut, des imprimeries et des bibliothèques et mourir d'orgueil, pendant qu'il en est temps encore, avant de mourir d'inanition dans quelque gare, lorsque le dernier littérateur, afin de manger, aura pris le train pour rédiger tout simplement des menus de wagon-restaurant...

M. Duhamel est un esprit pondéré, un homme très bon et profondément cultivé et qui est de la race des « messieurs », un écrivain qui sait ce qu'il dit et pourquoi il écrit. Il n'a pas diagnostiqué à la légère l'appauvrissement intellectuel de notre temps. Il s'est longuement penché sur le malade et, sans doute, s'est-il longuement interrogé avant de nous livrer ses réflexions sur notre présente pourriture. Il dit comme il faut le dire que ce que nous risquons de perdre est inestimable. Aussi ne nous confie-t-il son amertume qu'avec une mélancolie subtile et plus fraternelle que doctrinaire.

Défense des lettres, ce n'est plus un livre, c'est un message, que nous devrions nous passer de l'un à l'autre, comme si nous étions tous affiliés à quelque Carbonarisme. On ne voudrait pas qu'un tel ouvrage fût exposé dans les vitrines et pollué par des pouces de snobs ou de plumitifs, mais qu'il circule entre nous à la façon d'une recette merveilleuse et secrète contre les maladies infectieuses de la littérature.

Il était temps de placer cette borne devant ceux qui écrivent et pensent avec leurs pieds, devant tous ces génies vulgaires qui encombrent le trottoir parisien, devant les calicots et les camelots du plus noble des métiers. Que voyons-nous au bas de ces montagnes d'imprimerie ? Des équipes de débrouillards pendus à la littérature et la suçant, des instituteurs honteux et devenus mondains, des capacitaires en Lettres qui vous étalent du roman comme on déroule un tapis de cirque, des marchands de bretelles attelés à des thèses, de petits marlous de bars qui travaillent dans l'érudition, de sirupeuses péronnelles alourdies par des pontes socialo-poétiques. Tout le monde écrit, tout le monde est englué de talent, tout le monde a raison. Tartempion, Copahu ou Nombril s'envoient du compliment par tartines et se comparent tantôt à Descartes, tantôt à Molière, tantôt à Stendhal, tantôt à Balzac, tantôt à Dieu.

La littérature a encore résisté. Recroquevillée en quelques recoins de Paris, elle se protège de son mieux contre les bouses. Elle arrive même parfois à se faufiler dans le gras des étalages et à soutenir bravement le siège. Mais prenons-y garde. Le médiocre a revêtu forme humaine, et il nous attend au carrefour pour nous trucider définitivement.

Mais M. Duhamel est une personne digne et polie. Ce n'est pas à ce crétinisme flagrant et planant qu'il s'en prend. Il lui répugne même de faire allusion à ceux qui pensent avec leurs orteils ou qui écrivent avec de la gomme à effacer. Georges Duhamel a fait œuvre d'histoire et de méditation. Il fait penser à d'irremplaçables repères : le serment de Strasbourg, le Contre Un, le Discours sur le Style et l'Introduction à la Méthode Expérimentale.

Il s'agit aujourd'hui de placer un écriteau en pleine civilisation : *Défense des Lettres*. En apparence, et pour le mortel ambulatoire, ce cri est sans gravité. Il est même menacé de ne point retentir. Mais, attention : C'est comme si l'on nous criait : *Défense du pain !* C'est comme si l'on prévenait les hommes qu'ils n'auront plus de pain dans quelques années, mais de la purée de souliers jaunes ou du poudingue ophtalmique. Et nous en sommes là en matière de pensée. C'est-à-dire que bientôt nous ne penserons plus et nous ne produirons plus ; notre système de culture lancera quelque dernière pétarade dans quelque petit théâtre à

fesses et disparaîtra pour faire place à la renommée cinématographique, au génie syndical, à la poésie du Triomphe, à l'érudition politique, et à l'avènement de l'auteur inculte pour qui l'Arioste est une maladie du cuir chevelu.

Voilà pour les hommes. Mais nous ne saurions oublier les machines. Et par machines, j'entends le Journal, le Cinéma, la Publicité, la Radio, les Images, le Sport tel que nous le pratiquons, la Mode telle que nous l'avons faite, et le Snobisme. Toutes choses qui sont comme les lanières d'une pieuvre affreuse : le Romanesque Contemporain. Ayez comme épouse une bonne tourneuse d'obus qui sache éructer dans les salons, comme cervelle un rognon de daim, comme cœur un tournevis, et allez-y carrément. Dites je suis monsieur Un Tel, je suis criblé de talent et du plus vulgaire, je ne sais rien, mais je découvre tout, j'ai un ping-pong dans ma bibliothèque, laquelle est érotique et communiste, j'ai des amis délicieux... Dites cela, on vous ouvrira portes et bras, on vous torchera le nez avec des chèques... Mais faites prudemment et consciencieusement votre boulot, réfléchissez, méditez, ne confondez pas psychologie et frigidaire, appliquez-vous, retirez-vous pour y voir clair, apprenez à distinguer ce qui est bien, respectez ce qui est noble, on vous oubliera. Ce qu'on appelle science et progrès, sœurs siamoises, voici le monstre, qui est là pour vous montrer les bornes.

Tendu, apitoyé, angoissé, Georges Duhamel a tiré la sonnette d'alarme. Quelque part dans son livre, il qualifie de poignantes les questions soulevées par cette course à la barbarie. Nous lui devons salut militaire et présentation de plumes, nous autres dont il prend la défense contre les hordes mécaniques et stupides qui dispersent l'esprit, et portent les misérables hommes, déjà suffisamment idiots par eux-mêmes, aux grands mouvements grégaires, tapages et révolutions...

LÉON-PAUL FARGUE

***

LE ROMAN

AMOUR PROMIS, par *Emile Clermont* ; Préface de *Bernard Grasset* (Grasset).

M. Bernard Grasset, en rééditant le premier roman d'Emile Clermont dans la série du *Trentenaire* qui commémore la fondation

de sa maison en 1908, nous donne à mesurer le renouvellement du roman français dit psychologique depuis trente ans. Renouvellement est trop peu dire, c'est à une véritable révolution que nous avons assisté dont Marcel Proust et André Gide ont été les deux grands artisans ; Dostoïevski, le précurseur ; le théoricien : Freud ; l'objet et l'enjeu : la prise en considération de l'inconscient et des sentiments parias.

Qui dit roman français psychologique dit roman d'analyse amoureuse et essentiellement, uniquement amoureuse. On a bien à tort coutume de rapprocher ce type de roman de la tragédie racinienne, alors qu'il dérive de l'*Astrée* et du *Grand Cyrus* et qu'il est beaucoup moins classique que baroque. Racine, il est vrai, a sa part de baroque, mais le classicisme l'emporte chez lui de beaucoup : ses tragédies n'offrent jamais des cas de psychologie amoureuse, elles montrent des amours qui rencontrent les durs obstacles d'intérêts généraux ou dynastiques, de contraintes morales ou familiales et ses héros, sinon ses héroïnes, sont des humains complets ayant tout autre chose à faire que l'amour et dominés par le sens de l'honneur, du devoir, par l'ambition aussi, qui ne renoncent rien d'eux-mêmes, qui ne placent pas l'amour et l'amour seul au centre de leur vie : cette attention donnée à tout l'homme (le drame n'étant que la lutte pour la prééminence d'un des éléments qui cohabitent en lui), c'est peut-être la définition la plus compréhensive du classicisme. Le baroque, ou, si on préfère, le contraire du classicisme, c'est abstraire un sentiment (ou aussi bien une forme), l'isoler, le gonfler, le déformer, le styliser. Or le roman d'analyse amoureuse a toujours opéré ainsi à partir de la *Princesse de Clèves* et c'est ainsi qu'opère encore Emile Clermont. (Stendhal, après lui le Flaubert de l'*Education*, se sont, eux, évadés du roman psychologique pour créer et développer la formule française du roman d'apprentissage, du roman de formation, si chère aux Allemands.)

Amour promis se range à la suite d'*Adolphe* par le thème, de *Dominique* par le ton et l'atmosphère, et par là se rattache à deux des trois grandes séries, où prennent place tous les romans d'analyse amoureuse, la troisième étant la série *Manon Lescaut*. Tout bien considéré, en effet, un roman d'amour (c'est-à-dire une histoire d'amour contrarié) se réfère à l'un des trois cas suivants : l'homme opprime la femme, c'est le sujet d'*Adolphe* et c'est celui

d'*Amour promis ;* la femme opprime l'homme, c'est celui de *Manon Lescaut*, comme celui de *la Femme et le Pantin ;* un pur obstacle sentimental sépare les amoureux, c'est la *Princesse de Clèves, Werther, Dominique, Le Bal du comte d'Orgel*, avec ses deux sous-sections : les amoureux sacrifient leur amour, ou bien ils renversent l'obstacle. Mais le propre du roman psychologique étant de beaucoup sentir, beaucoup analyser, beaucoup parler et d'agir peu, la seconde de ces deux sous-sections est à peu près négligeable, alors qu'elle prime dans le roman réaliste (jusqu'à l'assassinat du mari inclusivement, comme dans *Thérèse Raquin*).

La qualité primordiale d'un héros de roman psychologique pré-gidien et pré-proustien, c'est sa lucidité, sa clairvoyance. Elle ne lui sert le plus souvent à rien : *video meliora deteriora sequor*, mais elle permet de discriminer le bien du mal, d'où cette renommée mondiale de moralistes qui a si longtemps auréolé nos romanciers psychologiques. Cette lucidité, outre qu'elle permet toutes les subtilités d'analyse, sauvegarde une bonne idée conformiste de l'homme. Tous ces gens ont beau se mal conduire, se montrer incohérents, rien de l'homme ne se trouve menacé, au contraire tout se trouve raffermi : leur prise de conscience est toujours totale et parfaite. Simplement, ils n'ont pas eu assez de volonté, soit pour agir, soit pour renoncer. Tout se passe en pleine lumière, tout est logique, personne n'est anormal, personne n'est impuissant ; ni sadisme, ni masochisme n'ont accès dans ce monde ultra-conscient, et le corps y reste entièrement aux ordres de l'entité morale dénommée cœur.

•

Amour promis est le roman psychologique type, l'un des spécimens les mieux conservés d'une race disparue. Le personnage qui conte son histoire à un ami confident a beau s'accuser douloureusement après des années d'être responsable du suicide d'une jeune fille qu'il a aimée et dont il fut aimé, il se complaît de toute évidence à ces confidences ; il se les remémore avec la même satisfaction qu'un vieux soldat ses campagnes d'antan, avec le sentiment qu'il est, en dépit de tout, un être privilégié. Le point de départ de son état d'âme exceptionnel fut, nous dit le héros (donc l'auteur), une confrontation précoce avec la mort. Enfant, il a vu son oncle sur son lit de mort et, dès lors, hanté par l'idée du néant, il lui a été impossible d'attacher de l'importance à rien de ce qui est l'ordinaire de la vie humaine. Etudiant, la perspective de devenir un

grand avocat lui semble dérisoire : « J'avais besoin de quelque chose de plus intense et d'absolu... Rien au monde ne me paraissait plus important que le choix que les volontés conscientes font de leur destinée, mais cette destinée profonde, comment la choisir, lorsque rien n'apparaît comme essentiel ? » Lorsque le souci de sa santé ramène pour quelques mois le jeune homme en province chez ses parents et qu'il y retrouve, jeune fille, une camarade d'enfance, l'amour lui apparaît comme une solution possible de son problème de destinée. A condition que ce soit un amour absolu, pas comme les autres. Mais, d'abord, parviendra-t-il seulement à intéresser cette jeune fille, qui semble fière, un peu distante, qui appartient à une famille beaucoup plus riche que la sienne ?

Il y parvient, en lui faisant partager son souci d'absolu. Mais dès qu'il est aimé, il n'estime jamais assez absolu l'amour qui lui est offert. En vain, la jeune fille rompra-t-elle ses fiançailles, en vain deviendra-t-elle sa maîtresse, rien ne satisfera son appétit de certitude et d'absolu. Si bien que, désespérée, la jeune fille se tuera.

La différence substantielle entre Emile Clermont et un romancier de 1938, c'est que Clermont traite son héros en homme fort et en homme normal, un peu trop intransigeant seulement, tandis qu'un romancier d'aujourd'hui l'aurait traité comme un anormal et un faible, un sadique et un schizoïde. Dans sa préface, M. Bernard Grasset appuie de son autorité cette interprétation 1910 : « Le personnage, écrit-il, où l'on sent que l'auteur se cache, ne fait-il pas si étroitement partager à l'être qui lui est le plus cher son drame intérieur, que c'est celui-là, l'autre, qui finit par payer un aveuglement où il n'est pour rien. Où donc en amour est l'aveuglement et où la lumière ?... Le héros prétend révéler à elle-même celle qu'il aime,... la faire renoncer à sa loi pour la loi qu'il s'est édictée. » La seule chose qui gêne l'éditeur-préfacier, c'est le suicide qui clôt le livre et dont il craint qu'on ne charge la mémoire de Clermont, bravement tué à la guerre. Et un peu plus loin, M. Grasset voit dans le protagoniste d'*Amour promis* l'ébauche de Clermont possédé par « un haut souci de s'accomplir entièrement lui même » ; c'est donc bien que le préfacier croit à l'appétit d'absolu du héros.

Je ne suis pas sûr qu'Emile Clermont y crût dans la même mesure et précisément le meilleur de son livre réside dans le pressentiment qu'il semble avoir eu de la révolution psychologique qui mûrissait déjà quand il écrivait *Amour promis*. Plutôt

que le développement cohérent d'un caractère et d'une histoire une fois posés, ce sont les notations éparses et contradictoires dans le récit qui me paraissent mériter d'être retenues et admirées. Un jour, le héros qui a sept ans bat la petite Hélène qui l'a abandonné pour aller avec les « grandes personnes » : complexe d'infériorité, désir de revanche et cruauté, voilà qui explique beaucoup mieux tout le roman que l'appétit d'absolu. De même, la schizoïdie du héros, son impuissance à vivre le réel, s'affirme dans des remarques du genre de celle-ci : « Je pensai que sans doute il faut s'éloigner de ce qu'on aime pour le posséder et le saisir » (p. 104).

Il faut bien avouer qu'en dehors de ces notations qui surgissent en marge du récit et que l'auteur semble oublier aussitôt, sur lesquelles il ne construit rien, l'ouvrage apparaît avant tout comme un travail bien fini, fignolé même, selon les règles traditionnelles du roman psychologique. Emile Clermont nous semble être passé à côté de son sujet. Sa soumission aux règles se manifeste d'ailleurs bien davantage encore dans *Laure*, dont le sujet, quoique différemment éclairé, n'est pas sans présenter un certain parallélisme avec la *Porte Etroite*. C'est en comparant ces deux livres, les explications faussement lucides de *Laure* aux silences, aux demi-aveux, aux actes manqués, aux tâtonnements de la *Porte Étroite*, qu'on peut mesurer le renouvellement apporté par Gide à la psychologie romanesque, renouvellement qui sera poussé presque jusqu'à l'absurde dans l'aveuglement mi-sincère, mi-volontaire du héros de la *Symphonie pastorale*.

Est-ce à dire qu'en nous forçant à découvrir ce qu'avait de sommaire et d'ingénu la psychologie de la sensibilité dont Emile Clermont fut un des derniers représentants, Gide, Proust et tous les romanciers de l'inconscient, de l'anormal, du sexuel et du gratuit aient apporté de l'homme une image tout à fait convaincante. Si les psychologues d'autrefois, en montrant les défaillances de leurs héros, exaltaient trop l'humain, les psychologues d'aujourd'hui nous l'ont fait un peu trop prendre en pitié.

C'est pourquoi, il faut saluer l'avènement de ceux qu'il conviendrait peut-être d'appeler les psychologues du mépris, soit qu'ils en arrivent au mépris de la condition humaine elle-même, grossièrement comme Céline, métaphysiquement comme Jean-Paul Sartre dans la *Nausée*, soit qu'ils aperçoivent, à la façon de Malraux, l'antidote à ce mépris dans le sens d'une fraternité héroïque, soit enfin qu'ils réhabilitent la psychologie cornélienne de la décision, comme André Rouveyre.

Il resterait à parler de la préface de M. Bernard Grasset, du tableau qu'il nous donne de la vie littéraire française entre 1907 et 1914. Tableau bien optimiste, en tout cas beaucoup trop synthétique. On aimerait que M. Grasset, au lieu de se gaspiller dans des préfaces, entreprît d'écrire ses mémoires. Ses amis savent quel portraitiste vigoureux et sans complaisance il pourrait être. Des maximes et des portraits, voilà ce qu'il nous doit.

BENJAMIN CRÉMIEUX

***

LES ESSAIS

LES GRANDS CIMETIÈRES SOUS LA LUNE, par *Georges Bernanos* (Plon).

Pour un livre dont on parle beaucoup, c'en est un. Il n'est question que de ça dans les conversations parisiennes. En fait, un livre *qui signifie* (un livre qui n'est pas que littéraire) est un événement si imprévu dans les annales de cet océan de nullités que représente l'actuelle librairie que cette émotion est concevable. Aussi faut-il sans retard en dire quelque chose.

Les premières pages ont pour thème l'imbécile, qui est partout, comme autrefois, mais autrefois il n'était le motif que d'un apitoiement : aujourd'hui, du fait qu'il s'est accru et dans des proportions que rien ne laissait prévoir, du fait surtout qu'il est organisé et syndicalisé et armé, il devient un réel motif d'épouvante. Très juste est la discrimination suivante :

Les classes moyennes sont presque seules à fournir le véritable imbécile, la supérieure s'arrogeant le monopole d'un genre de sottise parfaitement inutilisable, d'une sottise de luxe, et l'inférieure ne réussissant que de grossières et parfois admirables ébauches d'animalité.

Voici un passage extrêmement important :

Les doctrinaires du réalisme politique ont un faible pour Machiavel. Faute de mieux, les doctrinaires du réalisme politique ont mis Machiavel à la mode. C'est bien la dernière imprudence qu'auraient dû se permettre les disciples de Machiavel. Vous voyez d'ici ce tricheur qui avant de s'asseoir à la table de jeu fait hommage à ses partenaires d'un petit traité de sa façon sur l'art de tricher, avec une dédicace flatteuse pour chacun de ces messieurs ?

Cette dénonciation était urgente. Jamais tant que maintenant — ces tout derniers jours — on n'a joué avec une impudence à ce point ouverte sur ce petit machiavélisme ou petit nietzschéisme à l'usage bourgeois. Il n'est pas un journal de midi ou du matin ou du soir qui ne nous le serve vingt ou trente fois par numéro dès qu'il s'agit de motiver une illégalité ou de passer outre sur une tuerie. Par contre tout ce qui est sanction, remède, justice, réforme, restitution est de l'idéalisme ou de l'illuminisme. Poussons alors cette logique à fond. La chirurgie (ôter un foyer de gangrène qui est un « fait accompli ») est de l'illuminisme ; la vidange (ôter l'ordure, et l'excrément qui est un « fait accompli ») est de l'illuminisme ; la justice (punir l'assassinat ou le vol ou en prévenir d'autres qui sont déjà des « faits accomplis ») est de l'illuminisme. Un cambriolage est un fait accompli, une réalité. Saluer le cambrioleur du nom de propriétaire ou, si vous voulez, d'empereur, voilà ce qui s'appelle se comporter d'une façon réaliste. Voilà aussi où l'on aboutit avec le néo-positivisme Vilfredo-Pareto style Lausanne. Bien mal avisés sont les Suisses de réclamer des garanties pour leur neutralité. On les leur donnera, mais 48 heures après l'occupation de leur territoire, il ne sera plus question que de « fait accompli ».

Venons-en à l'Espagne. C'est terrible, mais je ne puis décidément pas mettre l'affaire d'Ethiopie et l'affaire d'Espagne sur le même plan. Je crois que pour cette dernière un jugement *grosso modo* s'impose parce qu'il est le seul qui réponde à une position historique qui est la suivante : qu'il n'est pas une ville ni une bourgade ni un hameau de 5, 4, 3, 2 maisons dans l'immense étendue des pays de langue anglo-saxonne d'Europe et d'Amérique où ne palpite haineusement un cœur de vielle à l'idée du papisme. En d'autres termes, c'est une guerre de religion — strictement cela — qui est discernable dans ce qui s'énonce de pour et de contre de très mal élucidé, mais de formidablement instructif quand même dans les grandes masses.

Comment d'autre part ne pas désapprouver ce qui est horrifiant, ni surtout cette participation de l'Allemagne luthérienne et païenne ? Le mot de croisade n'a dès lors plus de sens. Ah, mais les atrocités, d'où qu'elles viennent — et ici elles viennent des droites !...

Les prisonniers, jugés indésirables, recevaient le matin la nouvelle de leur libération, consécutive à un non-lieu. Ils signaient le registre d'écrou, donnaient reçu des objets jadis confisqués, ficelaient leur baluchon, accomplissaient enfin une à une les formalités indispensables en vue de dégager l'administration pénitentiaire de toute responsabilité future. A deux heures du matin, on les libérait deux par deux. C'est-à-dire qu'au seuil de la porte, ils se trouvaient dans une ruelle déserte, en face d'un camion parmi des hommes revolver au poing. « Silence ! Nous vous ramenons chez vous ! » On les emmenait au cimetière.

C'est donc fou l'abus qu'on a fait du mot *croisade* et du mot *chrétienté* dans la grande presse (leur sale grande presse).

Je n'ai jamais douté que M. Charles Maurras ne fût plus que moi expert en théologie. Il est possible, après tout, que M. Mussolini ne lui cède en rien sur ce point. Mais ils ont tort de parler de Chrétienté. Le Christianisme réside essentiellement dans le Christ. Ni M. Maurras ni M. Mussolini ne sont chrétiens.

...Les cabotins de droite avaient déjà considéré comme un triomphe personnel la farce de l'Empire éthiopien. Après quoi ils ont dégluti la farce de la croisade espagnole. L'Occident, dont M. H. Massis était jusqu'à présent le champion le plus en vue, vient de se découvrir un autre protecteur qui pour prix de ses services demandera, j'en réponds, autre chose qu'un siège à l'académie. C'est le Japon.

Une chose, nous aimerions beaucoup savoir. Ce que pense Bernanos d'un abus qui est fait de national, nationalisme, etc.

Il dit (il faut m'excuser, je fais comme si j'interrogeais une table) :

Je ne suis pas, je n'ai jamais été, je ne serai jamais national, même si le gouvernement de la République m'accorde un jour les obsèques de ce nom. Je ne suis pas national parce que j'aime savoir exactement ce que je suis et le mot national, à lui seul est absolument incapable de me l'apprendre. J'ignore même son inventeur. Depuis quand les gens de droite s'appellent-ils nationaux ? C'est leur affaire, mais ils me permettront de leur dire qu'ils devancent ainsi le jugement de l'histoire. Il n'y a déjà pas tant de mots dans le vocabulaire auxquels un homme puisse confier ce qu'il a de précieux pour que vous fassiez de celui-ci une sorte de garni ou de comptoir ouvert à tout le monde. — « Alors vous lui préférez sans doute le mot international ?... » Nullement. Je n'ai rien à confier de précieux au mot international, il a été formé au dernier siècle, je trouve parfaitement légitime qu'il serve aux socialistes qui, l'ayant inventé, en sont les premiers occupants. Celui d'universel suffit à mes besoins, celui de catholique n'est pas mal non plus.

Bernanos a le droit de dire ça. Il n'en a pas moins à un degré

étonnant les caractéristiques du vrai Français. Je veux dire pas un de ces Français comme ils se définissent eux-mêmes : un de ces Français comme l'étranger noble qui a besoin de point de repères sur ce bon globe est heureux d'en rencontrer un pour le piquer dans sa boîte à papillons.

De M. Hitler, Bernanos se demande parfois « avec épouvante s'il n'est pas d'abord un homme sentimental et peut-être, hélas ! sincère ».

Avec ces Allemands du type wagnérien, on ne sait jamais s'ils mentent ou non. Au lieu qu'avec les hommes d'État de sang latin on est fixé. Leur parole n'a absolument aucune valeur.

Comme il y a de tout dans ce livre, quelques pages de haute portée y sont également dévolues à l'éternelle question des jeunes et des vieux, dont il ne faut pas dire qu'elle est insoluble. Elle peut être concluante — signifier nettement le dessus ou le dessous, — mais différemment, selon les époques. A la nôtre, s'il est hors de doute que les jeunes ont le dessous, c'est parce qu'il y a trop de cérébralité dans leur revendication. La jeunesse doit être : elle n'a pas besoin de se proclamer telle. Ce qui alors se passe, c'est qu'il y a des parvenus de la jeunesse comme il y a des parvenus de la fantaisie, des parvenus de la folie, des parvenus du grand escalier d'honneur, etc. Mais ce n'est pas ce que dit Bernanos, qui dit exactement ce qu'il faut, pas un mot de plus. Que l'on admire, c'est étonnant.

Il n'y a rien de plus comique que la rageuse gravité des gâteux, sinon la naïve, suffisante et discordante faconde du jouvenceau.

Flatter les jeunes aux dépens des vieux est, je le jure, loin de ma pensée. J'y perdrais d'ailleurs mon temps et ma peine. On voyait, à la fin du dernier siècle, des juives sans âge, macérées dans les aromates, jaunies par tous les poisons de la ménopause, peintes à l'œuf comme les antiques fresques, pomper les héritages et vider les reins d'innombrables cercleux, les plus « psuchtt », les plus « vlan » du noble faubourg. Cette singularité psychologique irritait Drumont. Elle était pourtant moins dégoûtante que le goût des jeunes intellectuels d'alors pour ces mêmes aristocrates faisandés sur les mains desquels ils devaient se contenter de flairer l'odeur des alcôves pourries, dont ils ne connaîtraient jamais les délices. J'affirme que la génération qui vit le jour aux environs de 1870 a été consacrée dès sa naissance au démon de la vieillesse, baptisée dans ce sang corrompu...

Les jeunes qui lisent ces pages hausseront probablement les épaules. « Adorer la vieillesse, quelle plaisanterie ! Nous ne cédons jamais notre

place aux dames mûres dans le métro, nous pratiquons les sports d'hiver et, pour conserver la ligne, nous formons le dessein d'aller tout nus. » Évidemment, vous êtes des types de plein air, mais c'est votre pensée, mes amis, qui sent la tisane et l'urine, comme un dortoir d'hospice. Plus précisément vous n'avez pas de pensée, vous vivez dans celle de vos aînés, sans jamais ouvrir les fenêtres. Pour des champions d'altitude, avouez que le fait est étrange. Haussez tant que vous voulez les épaules ! Il suffit de lire vos journaux : les journaux où vous entrez chaque matin, en pantoufles, à l'heure du petit déjeuner, n'ont pas été repeints ni retapissés depuis trente ans, on y trouve partout des poils de barbe.

Il y a des célibataires jaunis qui croient que dire à tout propos du bien des jeunes équivaut à se conférer à eux-mêmes un brevet d'immarcescible jeunesse. Là est bien leur inconséquence. Il n'y a rien que les jeunes véritablement tragiques et taciturnes détestent autant que ce miel de mensonge sur l'irrémédiable. Vraiment il faut apprécier les jeunes quand il y a une raison à cela — très souvent — mais avec calme, comme on apprécie à divers degrés ce qui est appréciable, indépendamment de ces frénésies motivées par l'âge ou les circonstances. Quant aux vieux, mais surtout ceux-là secs et fétides style Chamberlain, je leur préfère infiniment le démesuré caca musqué du pétasophore bleu sur les enrochements du Sascatchewan.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

LA MÉTAMORPHOSE, par *Franz Kafka*, traduction d'*A. Vialatte* (N. R. F.).

L'œuvre de Kafka n'a qu'un seul thème : l'absurdité de l'existence. Nul homme n'a jamais ressenti plus profondément qu'il n'y avait aucune commune mesure entre la pensée humaine et les conditions de vie qui lui étaient imposées et qu'aucune science, philosophie ou religion, n'est capable de réduire, fût-ce dans une faible mesure, le désaccord total qui se manifeste entre le monde extérieur et la conception que chaque homme s'en fait.

Ce thème n'est pas neuf, des lamentations de Job à *la Voix souterraine* de Dostoïevsky. Mais Kafka en a tiré un parti singulier. Il ne se plaint, ni ne se révolte contre une pareille situation qui lui inspire plutôt une surprise toujours renouvelée. Il ne se lasse

jamais de s'administrer de nouvelles preuves de cette absurdité à laquelle il se heurte sans cesse et, en même temps, il ne peut s'empêcher de former des raisonnements de plus en plus subtils pour tenter de l'expliquer, donc de la nier. En dépit d'une patience et d'une ingéniosité extrêmes, il n'arrive à découvrir aucune faille dans l'antagonisme irréductible de la pensée et du monde et il ne manque pas de s'émerveiller de la solidité du mur qui s'oppose à ses tentatives d'évasion.

Ses romans ne transmettent pas directement cette expérience. Pour rendre sensible aux autres hommes le caractère intolérable de leur condition — alors qu'ils ne veulent pas le découvrir et préfèrent se laisser distraire par la satisfaction de leurs besoins immédiats — Kafka s'est refusé à hausser la voix jusqu'à la déclamation ou à la diatribe, et a préféré recourir à l'artifice de la fiction. « Vous vous croyez raisonnables », semble-t-il dire à ses lecteurs, « et vous ne voyez rien d'extraordinaire à la manière dont vous vous comportez. Mais voici l'histoire d'êtres que je place arbitrairement dans une situation dont l'absurdité ne pourra être contestée. Vous allez voir qu'ils se comportent exactement comme vous, vous serez obligés de vous rendre compte que ce sont vos propres réactions que je décris. »

Ainsi le *Procès :* l'homme apprend qu'il a été condamné, mais il ignore pour quel crime, à quelle peine et par quel tribunal. *Le Château :* l'homme dépend d'un seigneur, mais il ne saura jamais quel est le travail qu'il doit accomplir, ni qui est exactement son maître, ni même comment on parvient jusqu'à lui. *La Métamorphose :* l'homme est changé en une vermine et il lui faut pourtant continuer à vivre.

Je dis chaque fois « l'homme » et non « un homme » : Kafka n'individualise pas le protagoniste de ses récits. Sans doute est-il lui-même ce protagoniste (désigné par la simple initiale K. dans *le Procès* et *le Château* et, dans *la Métamorphose*, par le nom de Samsa, un doublet manifeste de Kafka) mais lui-même conçu non comme une personne déterminée, mais comme le représentant de toute l'humanité qui joue, consciemment ou non, le même rôle dans la même tragédie. Ce personnage ne peut être défini que par son inquiétude métaphysique ; s'il possédait un caractère trop particulier, le lecteur serait empêché de s'y reconnaître comme dans un miroir.

Chacun peut discerner dans *le Procès* sa propre inquiétude devant la mort ; dans *le Château*, sa propre ignorance des autres hommes ; dans *la Métamorphose*, sa propre terreur devant ses penchants secrets. Surtout, chacun peut constater par soi-même qu'il n'existe pas de remède contre cette inquiétude, cette ignorance et cette terreur.

Le génie de Kafka lui a permis de conférer une réalité indiscutable à des thèmes aussi abstraits, grâce à la justesse des réactions de ses personnages. De ce point de vue, *le Procès*, par exemple, constitue une analyse clinique de la psychologie du phtisique incurable (Kafka est mort de la tuberculose à 41 ans). L'invraisemblance même du postulat qui est à la base de chacun de ses romans s'efface devant le ton tranquille du récit et le réalisme minutieux avec lequel les événements sont décrits. Après quelques pages de *la Métamorphose*, nous ne mettons plus en doute que Grégoire Samsa se soit changé en quelque monstrueux cloporte et nous ne songeons même plus à nous demander comment un tel événement a pu se produire : l'authenticité des démarches et des propos qui sont rapportés est si évidente que le point de départ bénéficie par ricochet d'une crédibilité provisoire.

D'ailleurs, Grégoire Samsa ne se pose pas plus de questions là-dessus que nous ne nous interrogeons sur notre présence en ce monde. Bien plus, il n'a même pas conscience d'une métamorphose intérieure. Après quelques tentatives infructueuses pour entretenir des relations normales avec les hommes, il s'adapte avec facilité à son nouvel état. S'il en souffre, c'est comme d'une maladie ou d'un vice : sans avoir jamais le sentiment que son essence même s'en trouve altérée. Il ne réagirait pas autrement s'il avait toujours su qu'il était un cloporte, tout en réussissant à éviter que cette réalité se manifeste dans son apparence. Ce sentiment fait peser sur le lecteur un malaise qui ne doit rien à la donnée elle-même (on voit très bien le conte brillant, humoristique et sans prolongement, qu'un H. G. Wells en eût tiré) mais à la notion que chacun de nous est exposé à ce que son être le plus secret soit révélé aux yeux de ses proches et que leur affection soit alors détruite par un dégoût qu'ils ne pourront surmonter.

Pour créer ce parallèle hallucinant entre son monde fictif et la vie quotidienne, Kafka préfère disposer de beaucoup de temps. Ses romans se développent avec lenteur. Des épisodes

sans rapport immédiat avec l'intrigue s'y intercalent pour conférer une authenticité supplémentaire à l'existence des personnages. Il n'est pas nécessaire qu'une progression dramatique se manifeste, puisque la caractéristique essentielle du protagoniste est de piétiner inlassablement devant la contradiction à laquelle il s'est heurté dès le début et de ne pas avoir avancé d'un pouce à l'instant du dénouement. De là les développements interminables, bien qu'ils n'entraînent aucune lassitude, du *Château* et du *Procès*.

La Métamorphose échappe à ce procédé de composition. C'est une courte nouvelle, et il est d'autant plus remarquable qu'elle réussisse à exprimer la même conception de la vie. La plupart des autres récits qui sont réunis dans le même volume sont trop brefs pour ne pas laisser le lecteur insatisfait. Pourtant, il arrive qu'avec une anecdote très mince, Kafka donne toute sa mesure : l'invention poétique supplée à tous les artifices de la composition. Tels sont *un Message impérial* et *Devant la loi*. Ce dernier texte est d'une importance capitale pour l'intelligence de toute l'œuvre de Kafka. Aussi bien celui-ci l'a repris dans *le Procès* et l'a entouré de gloses à la fois minutieuses et complexes qui permettent d'en pressentir les inquiétants prolongements.

DENIS MARION

⁂

LE THÉÂTRE

LE MISANTHROPE au Théâtre des Ambassadeurs

C'est *Le Misanthrope* chez les Précieuses ; un *Misanthrope* gracieux, pomponné, réduit, joué comme une comédie de Musset. Mme Cocéa a des robes luxueuses, une voix qui ne l'est pas moins (une voix de Sud-Américaine à Paris), un petit char de triomphe sur lequel elle fait son entrée, suivie par deux petits nègres. Et pour donner à la pièce une conclusion que Molière avait omise, Mme Cocéa revient en scène et suit des yeux, avec une langueur boudeuse, Alceste vers son désert.

Eliante est charmante, fine, discrète, et joue fort bien. Philinte, grisonnant, placide désabusé, est méprisant au point de garder pour son pourpoint la moitié de ses propos (on percevait parfois un vers et l'on était ravi) ; du moins montre-t-il assez comme il est

sot de voir en Philinte un Alceste vieilli : il n'est pas plus grande opposition de caractères. Mais c'est M. Jean-Louis Barrault qu'on attendait.

M. Barrault a donné d'Alceste une interprétation qui n'est pas nouvelle, qui est fort imparfaite et limite dangereusement son personnage, mais qui a du feu, de la naïveté, de l'intelligence même, et qui, tout compte fait, reste sympathique. C'est un Alceste à la fois frêle et forcené qu'il nous présente ; d'un bout à l'autre de la pièce il ne cesse de crier, sinon, deux ou trois fois, pour pousser un soupir élégiaque. Il est éperdu de vivacité, de bile et de faiblesse. Alceste le velléitaire, et qui ne crie tant que parce qu'il sent sa faiblesse. Alceste l'homme seul, plus seul que don Quichotte, car il ne peuple pas le monde de ses rêves et il a honte de ses attachements. Alceste attendrissant, plaisant, navrant, nullement grotesque (il est aimé par trois femmes et par un ami sûr). Il tourne comme un hanneton, se heurte à tout venant, saigne, gémit, tempête, pleure. Et l'on voit comment ainsi M. Barrault force démesurément certaines intentions de Molière. Mais enfin on rit de son personnage et on l'aime tout ensemble : n'était-ce pas le grand désir de Molière ?

Et puis le jeu de M. Barrault a ceci de remarquable, qu'il met en valeur l'ossature de la pièce. Après ce premier acte dont l'attaque est la plus forte et la plus magistrale qui soit, on tremble aux deux actes suivants de sentir quelque dispersion, quelque immobilité. Mais comme le quatrième et le cinquième actes nous rassurent ! A-t-on pu dire que *le Misanthrope* manquait d'action ? Il en offre deux, dont l'une n'est que le prolongement de l'autre : conflit d'Alceste et de Célimène, conflit d'Alceste et du monde. Pour la première fois au théâtre, le personnage principal, l'homme qui doit soulever les rires, que l'on caricature et que l'on bafoue, est aussi le héros d'un vrai drame d'amour, aussi délicat et cruel par instants qu'une pièce de Marivaux, aussi implacable qu'une pièce de Racine, puisqu'il ne s'agit de rien d'autre que de la fatalité d'un caractère lucidement entraîné, et que la fin (la plus honnête qu'ait écrite Molière) n'est pas une fin, qu'un coup de tête n'arrange rien, que tout reprendra trois jours ou trois mois plus tard. Je me garde de donner à cette pièce un éclairage romantique. Ce qui me paraît précisément sa grandeur, c'est que Molière, après y avoir mis tant de son cœur et tant du nôtre, se dépasse,

se juge, parvient au sourire ; c'est cette merveilleuse correction du cœur par la raison, et la haute, la rare poésie qu'elle entraîne.

MARCEL ARLAND

***

LES ARTS

LA TAPISSERIE, DU XVe AU XVIIe SIÈCLE

En attendant un Musée du vitrail, qui sera le plus éblouissant de tous, mais dont la constitution apparaît particulièrement difficile, nous allons posséder un Musée permanent de la tapisserie. M. Guillaume Janneau, qui administre si brillamment le Garde-Meuble National, maintenant que cet établissement est relié à la Manufacture Royale, va pouvoir organiser les expositions de tentures des Gobelins sur un plan nouveau. Bien entendu, les pièces dont va s'enrichir ce Musée, par l'effet d'un décret actuellement à l'étude, ne demeureront pas accrochées en permanence. Constamment suspendues, elles seraient vouées à une destruction rapide. On sait que la plupart des tapisseries profanes, d'un usage quotidien, n'ont pas résisté à une tension continue, provoquant nécessairement un déchirement des parties les plus fatiguées, alors que les tapisseries religieuses, n'étant tendues que pour les cérémonies et serrées aussitôt, nous sont parvenues dans un état de conservation très satisfaisant. Donc, un roulement s'établira, qui groupera pour un temps donné des séries de pièces réunies en vue d'illustrer, nous dit M. Janneau, soit l'histoire de France, soit l'histoire de l'Art, soit l'histoire de la tapisserie.

L'exposition actuelle permet aux visiteurs de suivre l'évolution du travail de la tapisserie non seulement en France, mais à l'étranger, depuis la fin du XVe siècle, jusqu'au XVIIe siècle, où eut lieu la réunion, par les soins de Colbert et de Le Brun, des différents ateliers en un seul foyer.

Bien entendu, c'est à ses débuts que la tapisserie produisit ses chefs-d'œuvre les plus purs. *Ypodame ravie par les Centaures*, pièce sortie des ateliers de Tournai au XVe siècle, constitue un spécimen parfait de cet art, qui est soumis aux lois tyranniques de l'à-plat mural, de la superposition des motifs, de la réduction des gammes colorées, et du dessin ornemental, c'est-à-dire synthé-

tique et géométrisé. Dans cette tapisserie. comme dans *le Concert, l'Idole renversée, le Miracle du Lendit*, on doit admirer la décision des grandes localités claires et sombres, d'une distribution si variée, et la prééminence du trait sur le clair-obscur. Ce trait, pour suppléer au modelé inadmissible, doit accuser ses rentrants et ses sortants de façon à suggérer les volumes supprimés. Le frissonnement des tons qui anime dans la réalité les corps soumis à la lumière est remplacé ici par le fourmillement des ornements : les plis du tissu se substituent à la masse du vêtement, les mèches à l'épaisseur de la chevelure, le dessin de l'étoffe à sa rondeur imitée. Et lorsque le modelé réduit peut introduire quelque diversité dans l'à-plat général, il n'est obtenu que par des hachures très apparentes qui ont la double vertu d'être encore ornement, et de souligner le caractère de la technique employée. Un autre bénéfice que l'artiste retire de la conception décorative du dessin, c'est la différenciation des objets et spécialement des visages à laquelle il est amené par le besoin de diversité. A côté de tel personnage glabre, un guerrier arbore une épaisse moustache noire, son nez énorme et sinueux s'oppose à celui-ci court et rond, et à cet autre long et mince, et ainsi de suite. Pour accuser ces différences et particulariser ses personnages, l'artiste recourt à la caricature la plus audacieuse, la plus expressive, la plus touchante, enfin la plus *humaine*. Ce sont vraiment des hommes et des femmes vivants que nous avons devant nous et non des figurants anonymes comme cela se produira deux siècles plus tard, juste au moment de l'apothéose. Il est fort amusant de voir à quels subterfuges le dessinateur a eu recours pour introduire un « repos » dans toute cette figuration volubile, dans ce concert d'yeux, de nez, de bouches et d'oreilles. Pour n'en indiquer qu'un seul, il a enfoncé jusqu'à moitié-visage le casque de deux guerriers, aveuglés, réduits de cette façon à un rôle passif. On pourrait indéfiniment poursuivre l'analyse de ce fragment de l'*histoire d'Hercule*. Car ici nous pouvons — sans cesser, nous reculant, d'être séduits par l'unité de l'œuvre — nous promener en tous sens au long de la surface, inventorier détail par détail la tenture entière, et de compartiment en compartiment, goûter le plaisir de découvertes inépuisables.

Dans les tapisseries du XVIIe, au contraire, nous sommes entraînés dans un tourbillon général, et, de près ou de loin, obligés de nous contenter d'une action totale ; le détail ne nous retient plus.

Je n'insiste pas sur la méconnaissance des lois décoratives qui préside à ce dynamisme grâce auquel le mur se convulse et se troue et nous refuse cette sensation de sécurité visuelle qui est le propre des grandes œuvres (à moins qu'elles n'arrivent à la grandeur par l'exaspération sentimentale ou intellectuelle, mais c'est là une autre histoire).

Il serait injuste, bien entendu, de méconnaître toute la science d'un Le Brun dont les compositions tapageuses, exécutées aux Gobelins, offrent, bien plus sûrement que ses tableaux, un réel intérêt. La série des tentures relatives à l'Histoire du Roy, et particulièrement celle qui célèbre l'entrevue de Philippe IV et de Louis XIV, en dépit de perspectives inutiles et d'une représentation réaliste, sont encore de beaux morceaux. Le vieillissement même des tons, si on compare cette tapisserie aux tableaux du peintre du roi, les maintient dans une atmosphère légère qui repose des épaisses et trop matérielles compositions peintes. Entre ces œuvres ambitieuses et décadentes et les merveilles gothiques se placent des pièces qui, quoique soumises à la technique impure du modelé, arrivent, grâce au génie des auteurs des cartons, à une beauté incontestable. C'est le cas de deux tentures du Poussin : *Moïse sauvé des eaux* et *Moïse exposé sur les eaux*, qui, au sommet de l'escalier, encadrent et tuent *la Famille de Darius* de Le Brun. Le désaccord des valeurs trop sombres et trop claires, les trouées inutiles du paysage, la surabondance des masses humaines dans le cas de la composition, tous ces non-sens vaniteusement soulignés et tyranniquement imposés par le peintre-dictateur aux artisans lissiers, jusque-là entraînés, par l'effet d'une tolérance admirable, à redresser les erreurs techniques des peintres, tout cela crève désagréablement les yeux devant la sobre majesté des parfaits équilibres du Poussin. Celui-ci, avec les mêmes éléments que son voisin, mais judicieusement distribués, arrive à maintenir la difficile unité. Ces pleins et ces vides dangereux, au lieu d'opposer le haut et le bas de la composition, comme s'opposent dans la nature la terre et le ciel, se compensent sur toute l'étendue de la surface. Au lieu de grouiller sur un point isolé, les groupes se séparent, des figures se découpent sur le ciel, et le paysage lointain même, par le grossissement et l'épaississement de ses arbres et de ses monuments, vient équilibrer les herbes et les cailloux du premier plan. Ainsi, la majestueuse disposition des personnages, la sereine élo-

quence des gestes et des postures arrêtés à ce point de suprême épanouissement, où la richesse plastique s'accorde avec l'expression humaine, selon la très admirable conception de Raphaël, trouvent, chez le Poussin, un expérimentateur logique et inspiré.

De Raphaël, *la Mission de Saint-Pierre*, l'extraordinaire *Lapidation de Saint-Etienne*, et d'autres tentures de *la Suite des Apôtres* réhabilitent l'activité des ateliers parisiens au XVIIe siècle et montrent une fois de plus que le génie peut se permettre sans déchoir les libertés les plus dangereuses.

ANDRÉ LHOTE

*

LES REVUES

Voici — sauf erreur — le premier poème qui ait paru sur la mort de Proust. Il n'est pas sans charme (ni sans hardiesses). C'est *Mesures* (15 avril) qui l'a publié :

TOMBEAU DE PROUST

Voici le premier deuil, voici la tombe ouverte,
puisque cette agonie a la douceur du jeu,
d'une bille d'agate où boude encor Gilberte,
malgré son corps empreint d'un innocent aveu.

Par les longs fûts du Bois s'ennoblit la caresse —
Le mérite du soir traque un mordant baiser —
La boucle blonde tourne autour de la promesse
d'un corps à l'autre étreinte et pour toujours osée.

Viennent tous les docteurs cléments et la Sorbonne —
Une gloire future épargne un jour trop beau,
et ce bonheur terrible où ta pudeur s'étonne
d'une offense éclatante où s'offre un cher tombeau.

P. A. FIESCHI

***

NOTE

Le manque de place nous contraint à renvoyer au numéro de juillet une lettre de M. Nicolas, relative aux *Pages retrouvées* d'André Gide.

La note sur Heidegger, qu'a publiée tout dernièrement la N. R F., eût dû porter la signature de Jean Grenier.

L'AIR DU MOIS

L'OPINION DE DÉMOSTHÈNE

Autocraties contre démocraties.

« C'est à notre constitution surtout que Philippe fait la guerre, c'est contre elle qu'il complote, et rien ne lui est plus à cœur que de trouver moyen de la détruire. D'un certain point de vue, il est vrai, ce dessein est naturel. Car il sait pertinemment qu'il aura beau se rendre maître de tout le reste, rien ne sera solide entre ses mains tant que vous serez une démocratie. Qu'il échoue quelque part, — et cela peut toujours arriver à qui est homme — aussitôt viendront à vous tous ceux qu'il tient maintenant unis par la force, et ils se jetteront dans vos bras. »

(*Chersonèse*, 80)

« Il vaudrait mieux pour vous... avoir comme ennemis tous les Grecs organisés en démocraties que les avoir pour amis, s'ils étaient sous le régime oligarchique. Car, s'ils étaient libres, vous n'auriez pas de peine à faire la paix avec eux, dès que vous le voudriez, tandis que, sous un régime oligarchique, leur amitié même ne me paraît rien moins que sûre..... Aussi c'est un sujet d'étonnement pour moi qu'en un temps où l'oligarchie règne à Chios et à Mytilène, où les Rhodiens, et je pourrais dire presque toutes les cités, sont entraînés vers cet état d'asservissement, aucun de vous ne paraisse sentir que notre constitution elle-même est en danger, aucun ne se dise qu'une coalition d'oligarchies, si elle vient à se former, ne laissera pas le peuple maître chez nous. »

(*Rhodiens*, 18, 19)

WALT DISNEY

Charlie Chaplin a donné au cinéma muet ses lettres de noblesse. Les douze films produits pour la Mutual, à partir de 1915, furent les premiers à supporter la comparaison avec n'importe quelle autre œuvre d'art. Ils restent d'ailleurs les seules bandes de l'époque qui aient encore aujourd'hui plus qu'un intérêt historique, n'ayant, à vingt ans de distance, rien perdu de leur force comique.

Depuis six ans, le même miracle se répète pour le cinéma parlant avec les dessins animés de Walt Disney. A la cadence d'un *Mickey* et d'une *Silly Symphony* par mois, ces œuvres ont créé, sans faiblesses ni redites, un monde qui est devenu aussi familier et aussi important pour la plupart de nos contemporains que l'univers des plus grands artistes.

L'on sait que les dessins animés, à l'inverse des autres films, suivent une partition établie au préalable (au lieu que ce soit la musique qui s'adapte aux images). Je ne sais si Walt Disney a découvert cette méthode, mais il reste le seul à la pousser à ses dernières conséquences. Dans de nombreuses bandes, un thème célèbre ou sa parodie déterminent rigoureusement les péripéties de l'action. Le dessin animé devient un ballet, je n'hésiterai même pas à dire un ballet perfectionné : car le plaisir essentiel que procure cet art est certes une correspondance parfaite entre des mouvements, des couleurs et des sons, correspondance qui est toujours mieux assurée à l'écran que sur la scène. Dans l'interprétation plastique d'un thème musical, une *Silly Symphony* dépasse les réalisations les plus parfaites de l'art chorégraphique.

Mieux encore : les personnages de Walt Disney ont une psychologie qui mérite de retenir l'attention. Sans doute, Mickey et Pluto sortent en droite ligne des journaux illustrés pour enfants. De leur origine, ils conservent une grandeur d'âme et une chance implacables qui lassent à la longue. Mais avec Donald, l'esprit de perversité et le guignon font leur apparition à l'écran. Depuis Poe et Mallarmé, nous savons à quel point ces deux facteurs, néfastes dans l'existence quotidienne, peuvent exercer une influence heureuse dans le domaine de la création artistique. Ils n'ont pas manqué de faire acquérir aux dessins de Walt Disney une valeur humaine qui leur manquait jusque-là. Gaffeur, maladroit, ridicule, maniaque et en même temps colérique, violent, sournois, rageur, entêté, Donald est le prototype même de l'inefficacité absolue, congéni-

tale et irrémédiable dans les rapports avec le monde extérieur. Il ne peut rien entreprendre qui n'échoue — et non seulement il ne se lasse pas de concevoir les projets les plus insensés et de tenter à tout prix leur réalisation, mais encore il accuse l'univers entier de ses échecs et persévère en dépit de tous les mécomptes avec une parfaite inconscience. C'est l'agent provocateur de la fatalité. Rien d'étonnant que notre époque chérisse cette marionnette, à une heure où ne manquent pas les Donald qui pérorent sur la place publique.

L'année dernière, Walt Disney a réalisé pour la première fois un dessin animé qui dure plus d'une heure et qui comporte les développements d'une intrigue traditionnelle : *Blanche-Neige et les sept nains*. Le succès de cette œuvre est tel que les financiers qui président aux destinées du cinéma américain se demandent si elle ne va pas entraîner une nouvelle révolution dans leur industrie et si ces extraordinaires personnages colorés à deux dimensions ne vont pas réussir à égaler, sinon à évincer, les acteurs de chair et d'os.

DENIS MARION

ROYAUMONT

Le dimanche 15 mai a eu lieu l'inauguration du Foyer de l'Abbaye de Royaumont, « lieu de travail ou de repos destiné aux artistes et aux intellectuels ». Des hôtes payants seront admis pendant la majeure partie de l'année dans les anciennes cellules confortablement aménagées ; par ailleurs on recevra gracieusement pendant les mois d'été des écrivains, des musiciens, des peintres, etc. Comment ne pas être reconnaissant aux propriétaires de cette admirable demeure, un des plus beaux témoignages que l'art médiéval ait laissés en Ile-de-France, pour une initiative dont l'opportunité, à l'heure précise où nous sommes, devrait éclater à tous les yeux. Jamais encore peut-être la liberté de créer et même de réfléchir n'a été aussi universellement menacée, non seulement par l'arrogante folie des États totalitaires, mais par le simple jeu de conditions économiques de moins en moins effectivement soumises au contrôle d'une pensée ordonnatrice. Il est facile d'imaginer dès lors ce que pourra représenter pour des artistes ou pour des écrivains harcelés par le souci quotidien et trop souvent comme arrachés à eux-mêmes, un séjour dans cette abbaye fondée par saint Louis que le vandalisme révolutionnaire n'a pu anéantir et dont une restauration discrète et intelligente a respecté l'esprit. Il est

permis de penser que dans ce cloître, dans ces salles voûtées, bien des rencontres fécondes pourront s'établir entre les nôtres et tant d'étrangers en qui survit le culte des valeurs piétinées par les cyniques : je songe surtout à ces Autrichiens dont la pensée s'accompagne pour nous d'un sentiment d'humiliation si cuisant, mais aussi, entre autres, à ces Hongrois par exemple, qui persistent à aimer la pensée française, l'art français, malgré l'incompréhension systématique que leur ont témoignée nos gouvernements successifs, et qui voient se préciser pour eux les plus dangereuses menaces... Royaumont se crée sous le signe de la musique ; on n'a pas perdu le souvenir des admirables concerts qui y furent donnés l'an dernier, et l'on sait tout ce que l'art musical doit à M. et Mme Gouïn. C'est assez dire que ce foyer ne peut pas et ne doit pas devenir le centre d'une idéologie. Je suis assez disposé à croire qu'à l'époque où nous sommes, toute idéologie est toxique dans la mesure où elle se double d'une orthodoxie qui s'établit en deçà de la Foi, c'est-à-dire du seul domaine où elle puisse légitimement se constituer — comme Fidélité à la Parole faite Chair. Au vrai, sur un certain plan, il n'y a aujourd'hui qu'un problème : refaire l'individu ; non seulement lui rendre le courage et la force d'exister, mais le ravitailler du dedans en le plongeant dans un milieu spirituel avec lequel il communique par son centre même. On ne saurait trop s'émerveiller de ce fait que par les chemins les plus inattendus nous redécouvrons aujourd'hui les valeurs qui dès l'origine s'incarnèrent dans les communautés monastiques ; elles nous apparaissent dans leur pureté, dégagées des fictions phalanstériennes qu'inventèrent les utopistes modernes ; des fils se renouent qu'on pouvait croire rompus ; et par là s'explique le sentiment étrange que nous eûmes l'autre jour d'assister à une éclosion qui aurait la nostalgique douceur d'une réminiscence.

GABRIEL MARCEL

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Munich. Suivant décret du 29 avril, les enfants de plus de douze ans ne recevront l'instruction religieuse que s'ils en marquent le désir.

Paris fête le centenaire de la naissance de Gambetta : une exposition, un timbre-poste, quelques discours, un défilé devant le monument de Paris le plus horrible.

Londres. Wyndham Lewis se voit refuser un tableau à l'Académie royale. Il passe à l'action directe, et déclare que le gouvernement devrait refuser toute subvention à l'Académie « jusqu'à ce que les académiciens aient acquis des idées modernes ».

Berlin. Goering déclare : « Les grilles de fer ne sont plus conformes au goût de notre époque. » Aussi seront-elles livrées aux industries d'armement.

Rome. « Il faut que l'Espagne apprenne à se soumettre aux deux grandes forces modernes : l'État et le Travail », déclare le *Popolo d'Italia.*

Dublin. Le Dr Hyde, protestant mais poète, est nommé président de la république irlandaise.

Paris. Mort de Raymond de la Tailhède. Charles Maurras demeure le dernier survivant de l'École romane.

Hollywood. Conséquences de la guerre d'Espagne : les courtiers espagnols abandonnent le négoce des cheveux grecs, indispensables au grimage.

Burgos. Invité d'honneur, Maurras porte un toast à Franco : « Vive tout ce qui peut rendre au genre humain le sentiment de sa dignité ! »

Louisiane. Aux termes d'un décret du sénateur Alexander, toutes les employées des services administratifs seront rousses.

Florence. Le chancelier Hitler visite la ville, suivant ses propres termes, « bien plus en artiste qu'en homme politique ».

Paris. Soigné pour aérophagie à l'hôpital Broussais, le poète Louis de Gonzague Frick est envoyé au cabanon par un jeune interne, et ne parvient à se faire libérer qu'après plusieurs jours de détention.

Berlin. La Société allemande de Physique décerne sa médaille d'or à Louis de Broglie.

Manaos (Amazone). On signale un papillon géant d'une envergure de 50 cm. Une expédition scientifique part à sa conquête.

Genève. A l'Assemblée de la S. D. N., S. M. Haïlé Sélassié a pris pour avocat Sir Norman Angell, auteur de « la grande Illusion ».

Paris. Charles Maurras pose, pour la seconde fois, sa candidature à l'Académie française.

Genève. Interdiction de *Ce Soir,* « dangereux pour la sûreté de l'État ».

Paris. M. Bernstein retire ses pièces de la Comédie-Française, et échange des lettres aigres avec M. Bourdet. Duel : M. Bourdet est blessé.

Haarlem. Jef Last se voit refuser l'entrée de son pays. Il insiste : on l'emprisonne. La nationalité hollandaise lui est retirée, pour s'être engagé dans l'armée espagnole. Mais il a déserté, et les communistes demandent sa mort.

Paris. Vendredi annonce qu'il se consacrera désormais, au-dessus de la mêlée politique, « à toutes les formes de la pensée libre et créatrice »,

Paris. M. René Benjamin devient membre de l'Académie Goncourt.

LES LIVRES

I. La Poésie.

PAUL ELUARD : *Cours naturel* (Sagittaire).

Plus Eluard fait bref, meilleur il est... Il est ici excellent : le Pétrarque moderne.

MONTHERLANT : les *Olympiques* (Grasset).

Montherlant a le courage de reprendre à son compte, en 1938, des textes de 1924 qui nous proposent bien des mesures oubliées depuis.

P. VAILLANT-COUTURIER : *Poèmes* (E. S. I.)

Que pensent, *au fond*, du peuple les écrivains qui deviennent niais, dès qu'ils se veulent populaires ?

LAUTRÉAMONT : *Œuvres complètes* (J. Corti).

Dans une excellente préface, Edmond Jaloux, qui ne prétend pas dissiper les mystères d'Isidore Ducasse, explique les chants de Maldoror comme on fait un texte classique.

II. Romans et Récits.

PIERRE BENOIT : *Bethsabée* (Albin Michel).

L'Inde fournit le décor, l'armée anglaise le personnel, la Bible l'épigraphe et le lecteur la patience. Toutes choses qui resserviront.

PETRE BELLU : *La parole est à la défense* (Rieder).

Ce récit nous mène, aller et retour, du bordel au château. L'horreur la plus conventionnelle rend parfois un son authentique, en Roumanie.

KLÉBER HAEDENS : *Magnolia-Jules* (Corrêa).

Autour du père mort, la famille, et le mort même, monologuent : trou de serrure par où velléités, intentions, actes, se confondent sur un seul plan. De l'accent, mais épais.

ARNO ALEXANDER : *Les deux pendus* (Gallimard).

Étude de casuistique amoureuse toujours captivante et parfois d'une réelle beauté. Le cadre, un peu inattendu et vite oublié d'ailleurs, n'est autre qu'un roman policier.

III. Histoire.

W. L. LANDOWSKI : *la Musique à travers les âges* (Calmann-Lévy). C'est au moment où la lecture l'emporta sur la représentation — disons au début du XIXe siècle, — que la musique se sépara définitivement de la danse et de la poésie. Aussi, jusqu'à 1800, l'histoire de la musique est-elle passionnante.

LOUIS RÉAU : *l'Europe française au siècle des Lumières* (Albin Michel).

Admirable somme du rayonnement de la France intellectuelle, dont il serait injuste de dire qu'il a toujours été en raison directe du « prestige » de ce pays, mais qui a toujours été commandé par ses révolutions politiques.

JEAN DARIDAN : *John Law* (Denoël).

Cet Écossais prodigue, ce père non seulement de l'inflation, mais des Finances modernes, cet inventeur du titre au porteur aimait l'argent comme source de plaisir, bien plus que de puissance. — M. Daridan fait du récit de sa vie un roman passionnant.

COMTE D'ORNANO : *Marie Walewska* (Hachette).

La Judith polonaise, telle que nous la montre son arrière-petit-fils, était comtesse, blonde, rose, charmante, digne et complaisante.

V. Géographie, Voyages.

G. FRIEDMANN : *De la Sainte-Russie à l'U. R. S. S.* (N. R. F.).

S'appuyant sur des informations de première main et sur une rare lucidité, Friedmann est allé aussi loin dans les réserves sur l'orientation actuelle de l'U. R. S. S. que le lui permettaient ses sympathies communistes. — Quelle que soit cette orientation, il ne semble pas qu'elle marque un affaiblissement de l'U. R. S. S., en tant que puissance mondiale.

MAX RIEGER : *Espionnage en Espagne* (Denoël).

Dossier d'accusation, dont il faut bien dire qu'il est formidable, dressé contre l'activité du P. O. U. M. par un officier « républicain ».

CHARLES FOURNET : *Beauté et Tragique de l'Allemagne* (Denoël).

Excellents petits portraits, sans prévention et sans prétention, des paysages et des visages allemands de 1932 à 1937.

YOUNCHILL KANG : *Au pays du matin calme* (Plon).

Un jeune poète de Corée, plus subtil encore qu'un mandarin chinois, mais possédant du nerf et supportant les tortures, s'éveille à l'Occident par l'intermédiaire du Japon qu'il déteste.

VI. Lettres étrangères.

EDITH SITWELL : *The English Eccentrics* (Faber & Faber).

Les hermites, les alchimistes, les sportifs, les dandys, les grands voyageurs et les sédentaires... Ces excentriques anglais ont tous un peu l'air de littérateurs français.

AMORIM : *Présentation de Buenos-Ayres* (Corrêa).

Le palpito argentin s'exerce sur les problèmes de 1999 — et de 1850. De la grande rhétorique romantique.

VICKI BAUM : *La Grande mise en vente* (Stock).

Le roman d'un grand magasin. Article de bazar.

VII. Journaux et Revues.

Henry de Montherlant soutient, dans *Vendredi*, que le sport et le christianisme sont incompatibles *dès qu'on y pense.*

Dans *Mesures* (15 avril), un curieux conte de Saroyan, admirablement traduit par Raymond Queneau : *L'homme dont le cœur était resté...*

Le n° 4 de *la Vie Réelle* est consacré au crime. On ignorait qu'Henriette Psichari s'y intéressât : son récit est le meilleur. Claude Aveline donne deux pages remarquables d' « introduction à tout roman criminel ».

Dans *Aguedal*, un extraordinaire document : les lettres adressées en 1914 par une mère à ses trois fils et à son gendre, tous sur le front. Puissante lumière sur le courage français.

Dans la *Vie intellectuelle* (25 avril) Emile Dermenghem commente fort justement l'œuvre de Marcel Jouhandeau ; Daniel-Rops, celle de Patrice de La Tour du Pin.

Letteratura (VI) continue à faire preuve d'un grand courage. Grâce à elle, quelques centaines d'Italiens peuvent savoir qui est Roger Martin du Gard, et même F. Garcia Lorca.

SPECTACLES, CONCERTS

A l'ODÉON, *Othello*. L'adaptation de M. Jean Sarment vaut mieux que son interprétation d'Iago. Pour le reste, du bon Shakespeare odéonien.

Au MARIGNAN, malgré quelques emprunts au cinéma réaliste, *Blanche Neige* est vraiment le chef-d'œuvre de la fantaisie moderne.

Au CINÉ BONAPARTE, dans *Fart West*, Laurel et Hardy sont la forme moderne, inversée, du couple Don Quichotte-Sancho Pança.

Au NORMANDIE, *Mollenard*. Le capitaine du bateau mourra-t-il dans son lit ? Le roman pouvait nous intéresser à ce problème, non le film.

Aux URSULINES, *Fifi Peau de Pêche*. Mae West se répète et s'émaille, mais mal. Le scénario est d'une indigence consternante.

A la dernière séance de la SÉRÉNADE, les « jeunes », c'étaient Vittoria, Févin, des « plus de trois cents ». Nos « moins de quarante » paraissaient à côté bien décrépits.

En juin

Au Musée du Jeu de Paume : *Trois siècles d'art aux Etats-Unis*.

A la Galerie de La Pléïade : Gouaches d'Henri Michaux.

A la Galerie Katia Granof, quai de Conti, exposition Apostoli.

Jusqu'au 4 juin, 15, avenue du Maine, exposition Marie Bermond.

A la « Bunte Bühne », 5 rue de Beaujolais, chaque jeudi et vendredi, chansons « réalistes » de Weimar, de Vienne, et même de Tchécoslovaquie.

Aux Sept-Arbres, à Maisons-Alfort, le 12 juin, manifestation poétique pour le 25e anniversaire de la mort de Léon Deubel.

A la Nouvelle France, 1 rue de Pontoise, le 9 juin : *Où en est la relativité généralisée*, par Paul Langevin.

A la Maison de la Culture, le 10 juin : *Souvenirs de batailles théâtrales*, par Jean Cocteau, avec dessins exécutés par l'auteur ; le 24 juin, *Couleurs dans le Monde*, par Fernand Léger, avec films.

A la Galerie Pittoresque, dessins de Seurat, Cézanne, Guys, La Fresnaye, Braque ; exposition Suzanne Camin.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME L (JANVIER-JUIN 1938)

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

rf VIENT DE PARAITRE

LE MUSÉE DE LA PLÉIADE

CARLO GAMBA

BOTTICELLI

Traduction de J. CHUZEVILLE

208 reproductions

EMILIO CECCHI

GIOTTO

Traduction de J. CHUZEVILLE

200 reproductions

haque volume (13,5 × 21 cm.) relié en pleine toile de soie, dos doré. . . . . 65 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

La partie illustrée a été spécialement soignée et l'œuvre de l'artiste y est pour ainsi dire uisée. Mais c'est le texte de ces ouvrages qui doit nous intéresser particulièrement. Il de premier ordre. FRANZ HELLENS, *L'Etoile Belge*, 6-2-38.

La grande innovation de la saison est la collection dite du « Musée de la Pléiade », dont out est de fournir d'excellentes reproductions monochromes des artistes de tous les pays, compagnées des textes les plus importants possibles.

Et pour répondre aux exigences de la vie d'aujourd'hui, ces ouvrages reliés ne sont pas is encombrants qu'un roman qui ne serait pas un roman-fleuve. C'est en somme, la nnaissance encyclopédique de l'art à la portée de toutes les bourses, et de toutes les ches. GEORGES BESSON, *Ce Soir*, 21-2-38.

Après la réédition des *Peintres Italiens de la Renaissance* de Berenson, *le Musée de la* *íade* vient de nous donner deux précieux ouvrages sur Giotto et Botticelli qui constituent dmirables albums pour les amateurs et, pour les spécialistes, d'indispensables ins-ments de travail ; chacun d'eux ne contient pas moins, en effet, de deux cents repro-ctions. G. CHARENSOL, *Les Nouvelles Littéraires*, 26-3-38.

Voici une nouvelle collection de livres concernant l'art, qui semble, par son début, voir dépasser ce que nous connaissons en France, comme ouvrages voués au même objet. Il faut dire d'abord que la présentation et l'impression de ces livres reliés sont agréables sans défaut, que leur illustration offre cet avantage de reproduire l'œuvre entière des ìtres. Il faut ajouter que les deux textes sont dus aux écrivains d'art les mieux qualifiés paraissent à peu près définitifs par le bien fondé et l'étendue des jugements portant des matières que nous n'embrassons en leur entier, que depuis peu.
CHRISTIAN MÉGRET, *Le Jour*, 28-2-38.

Le texte du *Giotto*, dû à Emilio Cecchi, est une remarquable analyse de l'œuvre du maître du développement de son génie ; on y découvre un critique qui ne se contente pas d'ac-pter les opinions courantes et qui pose sur l'œuvre d'art un regard lucide et passionné. rlo Camba qui est l'auteur du texte du *Botticelli*, a fort intelligemment replacé Botticelli ns ce milieu florentin dont il est une des plus séduisantes fleurs ; l'art du peintre s'en uve ainsi éclairé. FRANÇOIS FOSCA, *Je Suis Partout*, 29-4-38.

rf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LE MUSÉE DE LA PLÉIADE

Collection dirigée par MARIO BROGLIO

Cette collection, s'inspirant du principe qui était déjà à la base de la *BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE,* et qui en a fait le succès (TOUT EN UN), veut remplir le même but, dans le domaine des Arts Plastiques, que la *BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE* dans celui des Lettres : chaque volume comportera en effet TOUT L'ŒUVRE peint ou sculpté de chaque grand artiste. Ces volumes, de format pratique et maniable (13,5 × 21 cm.), sont reliés en pleine toile de soie (dos doré), et comportent une page de titre en deux couleurs. Outre les reproductions, dont le nombre varie entre 200 et 300, chaque volume contient une étude importante (200 à 250 pages), due aux meilleurs critiques d'art, une bibliographie, une table des œuvres avec indication des villes, musées et collections où chaque œuvre se trouve, sa dimension, etc.

Les six premiers volumes qui paraîtront d'ici le printemps 1939 (les 3 premiers sont parus), sont consacrés aux peintres italiens :

BOTTICELLI — GIOTTO — MANTEGNA — GIORGIONE
GIOVANNI BELLINI
DOMENICO VENEZIANO — PAOLO UCELLO
ANDREA DEL CASTAGNO
(Ces trois derniers peintres réunis en un seul volume)

VIENT DE PARAITRE :

TOUT
L'ŒUVRE PEINT DE
MANTEGNA

par GIUSEPPE FIOCCO
Professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Padoue
Traduction de J. CHUZEVILLE
230 pages de texte — 215 reproductions
Chronologie de la vie et de l'œuvre de Mantegna — Notes — Commentaires des tableaux
Bibliographie
65 fr.

RAPPEL

TOUT
L'ŒUVRE PEINT DE
BOTTICELLI

par CARLO GAMBA
Traduction de J. CHUZEVILLE
208 reproductions
65 fr.

TOUT
L'ŒUVRE PEINT DE
GIOTTO

par EMILIO CECCHI
Traduction de J. CHUZEVILLE
200 reproductions
65 fr.

nrf